T. XXXIV. N° 10. *PARIS, 157, boul. Saint-Germain (6e)* 15 Aout 1928

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Souvenirs de jeunesse d'un ambassadeur[1]

A l'École normale.

L'École normale, créée par la Convention nationale et réorganisée en 1808-1810 par l'empereur Napoléon Ier, était en 1872, après quelques épreuves et traverses, non seulement le séminaire de formation des maîtres, régents et professeurs qu'avaient en vue les législateurs de l'an III et surtout l'administration centralisatrice de l'Université impériale, mais l'établissement d'enseignement supérieur où un jeune homme, sorti du lycée, pouvait pousser le plus loin ses études.

C'était cette dernière considération qui, plus que toute autre, m'avait décidé. Bien que je dusse, au début, souffrir du régime d'internat qui était celui de l'École et qui avait l'inconvénient de prolonger à un âge indu la vie de collège, j'ai, en somme, ressenti l'heureux effet de la grande paix, du recueillement profond que le cloître de la rue d'Ulm m'a procurés. Nulle part au monde, ni à Oxford,

(1) Copyright 1928 by Librairie Plon.

ni à Harvard, je n'aurais trouvé ce que m'offrait l'École : une élite de professeurs vraiment unique, une règle de maison où se dosaient avec art les avantages d'émulation et de sélection résultant de la vie en commun et la possibilité de se réserver dans ce milieu une sorte de solitude et de liberté individuelle, une tradition et une ambiance qui doublaient notre force et ajoutaient à notre propre développement personnel ce je ne sais quoi qui nous venait de l'air, de l'esprit de la maison. J'ai cherché parfois à me rendre compte, dans la variété et la diversité des milieux que j'ai traversés et des expériences que j'ai faites, des caractères par lesquels il serait permis de définir l'esprit normalien. Jules Lemaître a très spirituellement expliqué, dans le livre que l'École a publié en 1895 à l'occasion de son centenaire, pourquoi il n'y a pas à son sens d'esprit normalien, à moins que ce ne soit tout simplement l'esprit universitaire, et comment, d'après lui, le couvent de la rue d'Ulm ne serait guère, en réalité, par l'indépendance et le sans-façon qui y règnent, qu'une abbaye de Thélème. Je crois pourtant, malgré la liberté qui nous était laissée à l'École, et malgré le nombre très appréciable d'esprits originaux qui en sont sortis, que ce qui nous était commun, c'était cette culture qui, depuis de longs siècles, est celle de nos jardins de France, la culture des « humanités », ce que Taine a si bien appelé l'âge classique. Non pas que les normaliens soient fermés aux autres horizons, ignorent les autres âges. Mais il y a en eux un goût fervent pour cette civilisation issue de la Grèce et de Rome et dont la nôtre, par toute notre histoire, est la fille. Les normaliens ne sont, certes, pas seuls à nourrir cette prédilection, à s'en inspirer : mais leur pensée en est à ce point pénétrée, leur façon de sentir et de s'exprimer en est si indélébilement marquée, qu'ils se reconnaissent entre tous à ce signe. Louis Veuillot, dans un sonnet célèbre, les a nommés des « païens », et c'est ce qui prouve bien qu'il ne les a pas compris. Si les normaliens sont, en effet, des païens pour leur culte de leur civilisation antique, ils ont tellement fondu cette civilisation dans la nôtre, ils ont, fidèles à nos grands maîtres depuis la Renaissance, si étroitement marié l'âme française à l'âme antique, qu'ils ont, de cette union, tiré ce que le dix-septième siècle appelait « l'honnête homme », c'est-à-dire cet exemplaire d'humanité dans lequel s'associent la haute généralité de la pensée,

la claire probité de la langue, la mesure élégante du goût. Le portrait est peut-être un peu flatté : notre excuse est que c'est là un portrait de famille et d'ancêtre, l'idéal même d'une race.

La promotion de 1872, à laquelle j'appartenais, était, par ses origines, assez composite. Parmi mes camarades étaient des fils de professeurs (dont quelques-uns avaient un nom dans l'Université), et que, pour ce motif, dans le jargon de l'École, nous nommions les « dynastes » : J. Martha, P. Girard, R. Pessonneaux, G. Duruy, le fils du ministre réformateur de l'Empire ; plusieurs anciens élèves des lycées Saint-Louis et Charlemagne, dont Jules Lemaître, qui a été la gloire de la promotion, et Gabriel Séailles, le philosophe ; deux de mes condisciples de Sainte-Barbe : L. Brunel et Aron Duperret...

Nos maîtres étaient : pour la philosophie, MM. Jules Lachelier et Alfred Fouillée, tous deux métaphysiciens tout ensemble et historiens et qui, l'un par sa précision pénétrante, l'autre par sa dialectique éloquente et passionnante, captivaient nos esprits ; pour les lettres, MM. Georges Perrot et Tournier, maîtres de langue et de littérature grecques ; MM. Gaston Boissier et Paul Albert, professeurs de littérature latine ; MM. de La Coulonche et Crouslé, professeurs de littérature française ; pour l'histoire et la géographie, MM. Fustel de Coulanges, Zeller et Desjardins ; pour la grammaire, M. Thurot. Le directeur de l'École, enfin, était M. Ernest Bersot, nommé en octobre 1871 par M. Thiers et Jules Simon à ces hautes et délicates fonctions où son esprit fin et nuancé, son âme juste et profonde, son caractère vaillant et droit, firent merveille. Peu d'hommes ont eu sur moi une influence égale à celle qu'exerça M. Bersot, et cette influence fut toujours bienfaisante, généreuse, aussi noble par ses moyens qu'efficace et sûre dans ses résultats. C'est M. Bersot qui, lorsque j'entrai à l'École et que j'avais encore quelque peine à m'acclimater, me fit apprécier et chérir la maison. C'est lui qui, dans les épreuves que, tout jeune homme, j'ai eu à subir, m'a appris à me cuirasser de triple airain et m'a lui-même courageusement soutenu. C'est lui enfin qui, lorsque je quittai l'École, veilla sur moi et, avec Gambetta, m'orienta vers mes destinées. Et ce que M. Bersot a fait pour moi, il l'a fait, dans des conditions et circonstances diverses, pour tous les jeunes gens qui n'étaient

pas rebelles à son admirable direction de conscience et de vie. Et tandis qu'il accomplissait avec cette élévation d'âme sa haute et bienfaisante mission, lui-même souffrait d'un mal incurable, d'un cancer à la joue dont il mesurait les progrès et auquel il succomba à l'heure prévue, sans avoir proféré une plainte, sans avoir exprimé un regret, uniquement attentif à n'oublier, avant de partir, aucun devoir de profession ou d'amitié. Dans ce séminaire « d'humanités » qu'est l'École, la direction de M. Bersot a été celle d'un sage, d'un héros et d'un saint.

Hors même de l'École et de l'Université, de puissantes influences s'exerçaient sur nous. J'appartenais bien, quant à moi, à cette génération dont Paul Bourget et Jules Lemaître ont été, avec Brunetière et le vicomte E.-M. de Vogüé, les plus fidèles interprètes, et qu'avaient surtout formée, parmi les penseurs et écrivains des vingt années écoulées de 1850 à 1870, Taine et Renan, Stendhal et Gustave Flaubert, Alexandre Dumas fils, Sainte-Beuve. Par Taine et Renan, nous avions eu le contact avec la pensée anglaise et allemande. Bien que la philosophie de l'École normale et la jeune Université fût, après l'éclipse de l'éclectisme de Victor Cousin, fortement imprégnée du nouvel idéalisme de Félix Ravaisson et Jules Lachelier, le positivisme d'Auguste Comte, la psychologie expérimentale de l'école anglaise si bien représentée chez nous par M. Th. Ribot, la métaphysique hégélienne du « devenir » et les théories darwiniennes de l'évolution n'avaient pas laissé de pénétrer jusqu'à nous. J'étais, en ce qui me concerne, bien plus attiré vers ces diverses doctrines qui, peu à peu, s'étaient emparées de l'esprit du siècle, que vers l'idéalisme de l'École qui, malgré le talent d'écrivain de M. Ravaisson et la profondeur d'analyse de M. Lachelier, m'apparaissait comme une sorte de néo-alexandrisme très teinté de mystique chrétienne.

J'avais choisi pour sujet de la principale de mes thèses un poète et philosophe anglais qui a joué un grand rôle dans la pensée anglaise du dix-neuvième siècle : Samuel Taylor Coleridge, l'auteur de *l'Ancien marin* et de nombreux poèmes d'inspiration lakiste, mais aussi le philosophe, le moraliste et le théologien qui a exercé le plus d'influence sur les esprits de son temps, notamment sur Charles Lamb, Wordsworth, Leigh Hunt, Harzlitt, John

Sterling, enfin et surtout sur Thomas Carlyle. J'avais loué, pour travailler à l'abri des distractions et loin de tout bruit, un petit appartement dont les fenêtres donnaient sur le Jardin des plantes, rue Cuvier. Là, pendant tout l'hiver, je dépouillai consciencieusement les œuvres mêmes de Coleridge et la plupart des livres ou articles de revue écrits à son sujet. Je poussai très avant la rédaction des premiers chapitres contenant la biographie de Coleridge, l'étude de ses poésies et de ses œuvres proprement littéraires. Puis, le printemps venu, et pour me documenter plus à fond sur mon auteur, j'eus la pensée de me rendre en Angleterre et d'y poursuivre sur place ce travail, pour l'achèvement duquel je désirais consulter quelques-uns des rares survivants qui avaient connu Coleridge, plus spécialement Thomas Carlyle. Gambetta m'encouragea fort à exécuter ce projet. Il me donna, pour mon voyage, des lettres de recommandation auprès de quelques-uns de ses amis de Londres : Sir Charles Dicke, John Morley, Frédéric Harrisson, MM. Beesley et Bridges, positivistes. M. Th. Ribot, de son côté, m'introduisit auprès de savants et philosophes avec lesquels il était en relations, Haxley, Tyndall, Lewes, Herbert Spencer, A. Bain, James Sully.

Ce premier voyage d'Angleterre, les longs séjours que je fis à Londres, à Oxford, dans la région des lacs du Northumberland et du Westmoreland, en Écosse, m'ont laissé un inoubliable souvenir. L'Angleterre de 1876, bien que régie par un gouvernement tory sous la présidence de Disraëli, qui allait devenir lord Beaconsfield, était engagée dans les voies de réformes démocratiques. Le cabinet Gladstone, de 1868 à 1874, lui avait fait faire à cet égard quelques bonds prodigieux : suppression de l'Église protestante d'Irlande en tant qu'institution d'État, réforme agraire de l'Irlande, réforme de l'enseignement primaire, de la marine, de l'armée, législation des « trade-unions », loi instituant le scrutin secret en matière d'élections politiques, loi sur l'enseignement en Écosse, loi sur le travail des mines, etc. Mais, surtout, l'esprit public et la pensée anglaise avaient pris alors une ampleur, un développement qui font de cette période l'une des plus brillantes et des plus fécondes que nos voisins aient connues. L'ère de la reine Victoria, l'ère victorienne, est, avec l'ère Élisabeth, l'une des plus grandes époques de l histoire britannique. C'était le temps où la

science avait pour représentants des hommes tels que Lyell, Huxley, Tyndall, Charles Darwin, Taylor, John Ludbock ; où la philosophie comptait des noms tels que John Stuart Mill, Herbert Spencer, A. Bain, J. Sully ; où la poésie avait Tennyson, A. Swinburne, R. Browning ; le roman Dickens, Thackeray, George Eliot ; l'histoire Macaulay, Th. Carlyle, Froude, J. Lecky ; la critique Mathew Arnold, G. Lowes, John Morley, F. Harrison, Mark Pattison, Leslie Stephen, H. W. Pater, Symonds ; où l'Église avait un Newman et l'histoire de l'art un John Ruskin. J'eus la haute et précieuse fortune de connaître quelques-uns de ces grands ou remarquables esprits. Je vis chez lui, dans sa petite maison de Cheynerow à Chelsea, Thomas Carlyle, qui avait alors plus de quatre-vingts ans. Dans l'entretien que j'eus avec lui, et où il se permit d'évoquer quelques-uns de ses souvenirs sur S. T. Coleridge, il se montra, comme il était généralement, d'humeur assez railleuse et sceptique, et moins admirateur de S. T. Coleridge que je ne m'y attendais ou que je ne le désirais. Il insista plutôt sur les côtés un peu ridicules du ton oraculaire et sibyllin que Coleridge avait parfois, vers la fin de sa vie. Et quand je lui demandai s'il pouvait me montrer un portrait de Coleridge, le portrait qu'il me fit apporter était en réalité une caricature. Th. Carlyle me parut assez amer sur son temps et les hommes de son temps, y compris le chef du parti conservateur, Disraëli, qu'il traitait avec dédain, et de la main duquel il avait naguère refusé, non sans éclat, la grand'croix de l'ordre du Bain. Le cabinet tory de 1876 ne valait pas mieux, à ses yeux, que les cabinets libéraux ou radicaux que jadis il avait âprement combattus. Th. Carlyle, dont le caractère était évidemment difficile, et qui gagnait peu à peu à être vu de près, n'en restait pas moins, pour moi, le grand écrivain que je n'ai cessé d'admirer, l'auteur du livre sur l'héroïsme et les héros, qui est un si puissant évangile des grands hommes, demi-dieux et prophètes, depuis Odin et Mahomet, jusqu'à Cromwell et Napoléon ; l'auteur de ce merveilleux pamphlet, *Passé et Présent*, qui, d'un contraste entre la vie du moine de Saint-Edmundsbury (douzième siècle) et la vie des hommes d'aujourd'hui, tire l'horoscope de notre avenir ; l'auteur enfin de ces deux grands livres, l'*Histoire de la Révolution française*, et l'*Histoire de Frédéric II*.

C'était, certes, une opposition saisissante que de passer

de ce cabinet de travail où Th. Carlyle venait de me recevoir, au salon où, tous les dimanches, dans sa jolie villa du Prieuré, près de Regent's Park, George Eliot accueillait ses amis et les visiteurs. George Eliot et son mari, G. H. Lewes, l'auteur de la *Vie de Gœthe* et de plusieurs ouvrages philosophiques, réunissaient chez eux l'élite du monde littéraire et politique de Londres. Elle publiait alors son roman de *Daniel Deronda* qui eut, comme les précédents, un grand succès. Sa conversation était aussi bienveillante et réconfortante que l'était peu celle de Th. Carlyle. Elle avait et inspirait le goût de la vie. Elle était ouverte à tous les souffles de ce temps. Elle m'apparaissait, avec un esprit plus mûr et de tournure plus philosophique, comme une autre George Sand.

Parmi tous ceux qui m'accueillirent à Londres, et dont j'ai gardé le plus reconnaissant souvenir, je citerai surtout John Morley qui m'invita à passer quelques jours dans sa villa de Brighton, et qui m'instruisit de la façon la plus précise sur la situation politique, ainsi que sur les tendances philosophiques et littéraires du moment. Matthew Arnold qui, à l'Athæneum Club où je le rencontrai, me charma par la finesse et la grâce d'un esprit où la culture critique se mariait à merveille avec la conscience anglo-saxonne et chrétienne. M. Fr. Harrison, large esprit et excellent écrivain, chez qui je connus tous les chefs de l'école positiviste et quelques-uns des grands artistes de l'Angleterre contemporaine, notamment : Burnejones, Herbert Spencer et Tyndall, à qui je dois de grandes ouvertures sur la science et la philosophie du siècle. James Sully, qui commençait alors la publication de sa revue psychologique, *Mind*, et qui, avec une exquise obligeance, me renseigna et documenta très complètement sur l'histoire de la philosophie anglaise, y compris la philosophie du temps de S. T. Coleridge...

De Londres, je me rendis à Oxford, où je passai quelques semaines, dans la saison la plus délicieuse de l'année, en ces mois de mai et de juin où l'air est si doux et où les beaux parcs des vieux collèges baignent dans une exquise lumière. Paul Bourget a merveilleusement rendu, avec autant de pénétration que de calme, dans ses *Sensations d'Oxford*, la magie de cette vieille ville universitaire qui a été l'*alma mater* de tant de générations anglaises et qui est elle-même,

avec ses admirables bâtiments, avec ses parcs et ses pelouses, avec ses églises, sa petite rivière, son air d'autrefois, comme le symbole de la traditionnelle Angleterre. Rien de comparable, à cet égard, à ces collèges de Magdalen, Christ Church, Brasenose, qui ont abrité et formé pendant des siècles la jeunesse britannique, et qui, aujourd'hui encore, offrent aux étudiants du vingtième siècle le même refuge de travail, de méditation, de calme préparation à la vie. J'étais arrivé à l'époque du second terme, après les vacances de Pâques. Je ne fréquentai qu'un petit nombre de cours, surtout celui de Max Müller, sur la mythologie et la linguistique comparées. Mais je fus aussi très assidu à la Bibliothèque boldéienne, si riche en manuscrits et en ouvrages anciens, et je fus reçu avec la plus aimable cordialité par des professeurs ou « tuteurs » célèbres ou à la veille de l'être, tels que Jowett, l'helléniste, Mark Pattison (de Lincoln College), H. W. Pater, l'écrivain raffiné, l'auteur de *Marius l'Épicurien* et des si remarquables essais sur la Renaissance. Je m'intéressai enfin, tout particulièrement, au mouvement, connu sous le nom de *Hig Church*, et qui né avec le docteur Pusey, Palmier, Ward, Kelbe, a vu quelques-uns de ses partisans, tels que l'archidiacre Manning et Newman, passer au catholicisme, tandis que les autres, tout en se rapprochant de l'antique Église apostolique, ne rompirent point avec l'Église nationale. Le mouvement avait eu son origine et son centre à Oxford : il y avait, à l'époque où je visitai Oxford, une petite chapelle où le canon Liddon officiait selon des rites et des formes assurément très apparentées avec le ritualisme forain.

Je parcourus ensuite, au nord de l'Angleterre, la région des lacs où avait vécu Coleridge et quelques-uns de ses amis, les poètes des lacs, les lakistes, aux environs de Windermere et Grassmere (Northumberland et Westmoreland). Tout ce pays, d'un charme très doux et très recueilli, était, certes, très évocateur de la pensée et des œuvres, sinon de Coleridge lui-même, qui vivait plutôt en dedans, comme un métaphysicien, parfois visionnaire, du moins d'un Wordsworth qui, bien qu'étant, lui aussi, un poète de l'âme et un moraliste, puisait cependant et rafraîchissait son inspiration dans les spectacles de la nature.

Des lacs anglais, j'avais poursuivi ma route jusqu'en Écosse. Je venais de traverser l'admirable paysage des

Trowacks et de m'établir à Edimbourg où je comptais, pendant une partie de l'été, pousser fort avant ma thèse sur Coleridge, lorsque je fus rappelé d'urgence à Paris, où Gambetta et M. Bersot me priaient de les venir voir dès mon retour. J'eus à peine le temps de faire, à Londres, quelques visites aux personnes qui m'avaient si gracieusement accueilli. L'appel que j'avais reçu était pressant, et j'avais moi-même hâte de savoir ce qu'avaient à me dire les deux maîtres respectés et aimés qui m'avaient montré tant d'affectueuse sollicitude. Ce dont il s'agissait pour moi était, en effet, une proposition tout à fait imprévue, un projet dont l'exécution devait avoir sur ma vie une influence décisive.

La cour de l'impératrice d'Allemagne (juillet 1876-avril 1880).

C'est M. Bersot que je vis le premier à mon arrivée à Paris. M. Bersot me dit que M. Marshall, conseiller de la légation du Japon à Paris, était venu, de la part de M. Morier, ministre de la Grande-Bretagne à Darmstadt, et, sur le vœu exprimé à ce dernier par Sa Majesté l'impératrice Augusta, impératrice d'Allemagne, lui demander s'il pourrait, parmi les anciens élèves de l'École normale, désigner un jeune homme qui remplacerait auprès de l'impératrice son ancien lecteur français M. Guiard, récemment décédé. M. Bersot ajouta qu'après avoir réfléchi et après avoir consulté M. Gambetta, il avait pensé que cette situation auprès d'une souveraine demeurée fidèle à la tradition de notre langue, de notre littérature, de notre goût, qui avait conservé en France de hautes amitiés et dont les sympathies envers notre pays ne s'étaient pas démenties, même pendant la dernière guerre, pourrait être pour moi en même temps qu'une initiation à la vie à l'étranger à laquelle me destinait la carrière où M. Gambetta désirait me voir entrer, le moyen de servir dès maintenant notre influence. Mais, sur ce point, il me priait d'entendre M. Gambetta lui-même qui m'exposerait sa manière de voir.

Gambetta, dans un long et intime entretien que j'eus alors avec lui, me dit que, dès l'origine, et dès qu'il avait pu me bien connaître, il m'avait, dans sa pensée, destiné

à la carrière diplomatique, que le temps approchait où il espérait m'y faire faire les premiers pas, mais qu'après avoir longtemps conféré avec M. Bersot, il était d'avis, avec lui, que la situation qui s'offrait ainsi à l'improviste serait, en effet, pour moi, l'initiation première et me fournirait en même temps l'occasion de rendre à mon pays un véritable service. « Il s'agit, me dit-il, en allant représenter notre langue, notre littérature, notre tradition de goût et d'art dans une cour où cette tradition n'est maintenue que par une souveraine qui désire ne pas la sacrifier, de ne pas négliger l'occasion qui nous est offerte de faire entendre la parole française dans un milieu où elle n'a guère d'accès. Je ne me dissimule pas, ajouta-t-il, ce qu'il peut y avoir de délicat, de difficile même dans une telle mission. Mais je crois qu'il y a avantage à ce que la mission ne soit pas déclinée, et à ce qu'elle soit remplie par toi. » Gambetta considérait qu'il était désirable, en effet, que cette mission fût remplie, non seulement par un élève de l'École où se faisaient alors en France les plus fortes études littéraires, mais par un jeune homme que ses origines libérales et républicaines, ses relations avec quelques-unes des personnalités du parti républicain, sa future carrière enfin, désigneraient comme ouvertement et délibérément choisi pour le poste qu'il irait occuper. Il était expressément entendu entre lui et M. Bersot que toutes ces particularités seraient, avant mon acceptation, portées à la connaissance de l'impératrice, de la cour et du gouvernement, et que c'était la visière découverte que je devais aller à Berlin. Gambetta s'engageait, en outre, dans sa parfaite loyauté, et par une délicate sollicitude envers moi, à déclarer à ses amis, à quelques-uns de ses collègues du parti républicain, au ministre des Affaires étrangères, quelles étaient les conditions sous le bénéfice et la protection desquelles je partirais. Il se réservait enfin de bien spécifier que ma mission ne devait avoir qu'un temps limité, et que, quand elle serait accomplie, j'entrerais dans la carrière à laquelle je me préparais.

Les conditions étant ainsi nettement déterminées, et mes parents ayant, sur les insistances de Gambetta, donné leur agrément au projet, je me mis en rapports avec M. Morier, qui était descendu à l'hôtel Chatam. Je trouvai en lui un homme remarquable, de l'esprit le plus vigoureux et le plus vif. M. Morier connaissait à fond l'Allemagne et le

caractère allemand. Dans les différentes petites cours allemandes où il avait représenté son pays, il avait encouru les ressentiments du prince de Bismarck qui avait plusieurs fois essayé de le faire rappeler, d'autant que ce diplomate, très anglais d' « humour » et aussi de patriotisme, avait, au contraire, mérité la confiance et la sympathie de la princesse Frédéric, femme du prince héritier, et de l'impératrice Augusta. M. Morier m'expliqua, de la façon la plus complète, la situation qui serait la mienne, le milieu où je serais appelé à vivre. Il me fit, du caractère allemand en général, et de certaines personnalités avec qui je devais me rencontrer, verbalement d'abord, et plus tard par lettres, des définitions et descriptions fort spirituelles, et dont j'ai, depuis lors, souvent vérifié l'entière exactitude. Je devais, six ans plus tard, retrouver M. Morier à Madrid où il était ministre de la Grande-Bretagne, et j'eus grand plaisir à m'entretenir avec lui des avis et indications si parfaitement utiles qu'il m'avait donnés.

Dans le courant du mois de juillet, je partis pour Coblence où je devais être présenté à l'impératrice. Coblence était le séjour favori de la souveraine, qui avait arrangé selon son goût l'ancien palais du prince électeur et les promenades longeant les bords du Rhin. Elle menait là une existence plus indépendante et elle pouvait y recevoir les visites soit de personnalités allemandes des provinces rhénanes, soit d'étrangers qu'il lui eût été plus difficile d'accueillir à Berlin. Je ne passai à Coblence que quelques jours, juste le temps pour être présenté, pour me faire une idée de l'existence que j'aurais à mener, du milieu dans lequel j'allais me mouvoir, et pour me faire connaître moi-même en ne laissant rien ignorer de mes relations en France et de ma ferme résolution de continuer à me préparer à la carrière diplomatique à laquelle je me destinais. M. Morier avait, d'ailleurs, déjà éclairé l'impératrice à ce sujet ; de même que M. Gambetta, de son côté, avait porté à la connaissance du duc Decazes, ministre des Affaires étrangères, de M. H. Brisson, futur président de la Chambre, de MM. Challemel-Lacour, Spuller, de Freycinet et Floquet, les conditions dans lesquelles j'avais accepté la mission qui m'était confiée.

L'impératrice se montra particulièrement gracieuse. Elle me parla de son pays, de ses sympathies pour la France,

de son admiration pour notre langue, notre littérature, nos arts, notre histoire en termes bien faits pour me laisser prévoir l'accueil qui me serait fait auprès d'elle. Elle me remercia de venir accomplir une tâche qu'elle s'efforcerait, me dit-elle, de rendre agréable pour moi-même et utile aux relations entre les deux pays. Elle m'invita ensuite à venir la retrouver en automne à Baden-Baden, où elle avait l'habitude de passer l'arrière-saison.

Je revins en France, où j'employai les mois d'été à poursuivre ma thèse sur Coleridge, à achever quelques travaux que publièrent la *Revue philosophique* dirigée par M. Th. Ribot, et le *Courrier littéraire* que M. Colani éditait à la librairie Sandoz-Fischbacher. Je fis aussitôt quelques courts séjours dans le Bourbonnais, où j'allai voir mon grand-père et ma grand'mère, dans le Gard où je rendis visite à mon frère, à Barbizon où je retrouvai ma mère et quelques-uns de nos amis. Je revis souvent, pendant ces vacances, Gambetta et M. Bersot qui tous deux prenaient de plus en plus en main la direction de ma vie. Gambetta qui, depuis les élections victorieuses du 21 février 1876, était devenu dans la nouvelle Chambre des députés président de la Commission du budget, et qui se préparait, dès cette date, à assumer la responsabilité du pouvoir s'il y était appelé, ne se faisait pas d'illusions sur les obstacles qu'il aurait encore à surmonter et sur les luttes que la République elle-même aurait encore à soutenir. Mais il gardait une robuste confiance dans l'avenir, et il me dit encore, quelques jours avant mon départ pour l'Allemagne, de me préparer sans relâche à la destinée qui ne pouvait manquer de m'échoir. En octobre, je partis pour Baden-Baden, et me rendis à la maison Messmer, que l'impératrice louait chaque année pour le printemps et l'automne.

L'Allemagne que j'ai connue était encore, malgré ses récentes victoires, très différente de ce qu'elle devait devenir au début du vingtième siècle. Berlin notamment, quoiqu'elle commençât à s'étendre, avait encore l'aspect, les habitudes d'une petite ville, de la vieille capitale prussienne de jadis. Elle ne s'animait que pendant les quelques mois d'hiver où la cour, l'aristocratie, le monde militaire, la société, en partie juive, des hommes de lettres, des artistes, des journalistes, et de la haute banque se trouvaient, non pas certes réunis, mais du moins juxtaposés pour une même saison. Les autres

villes d'Allemagne avaient conservé le même caractère provincial ; chacune pourtant avait sa physionomie propre : la centralisation prussienne et la discipline militaire ne les avaient pas encore réformées dans le même moule. L'Allemagne, malgré l'indemnité de cinq milliards, était demeurée relativement pauvre : la grande industrie et le haut commerce ne s'y étaient pas encore développés. La classe moyenne n'était presque pas constituée : elle ne comprenait encore, outre le monde universitaire et ecclésiastique, et les premiers cercles financiers, que la société juive des artistes, des hommes de lettres et de la presse. Ni l'Allemagne, ni Berlin n'avaient rien de mondial. L'aristocratie, qui ne comptait alors qu'un petit nombre de familles riches, et dont les chefs et les fils se vouaient au service de l'État, armée, diplomatie, administration, ne venait à Berlin que pour la saison d'hiver, le temps de se montrer à la cour, de se recommander au souvenir et à la faveur du souverain, des hauts dignitaires, des ministres, de ceux qui détenaient le pouvoir. Le monde parlementaire n'avait pas pris jusqu'alors une très grande importance : n'y jouait un rôle, à part les chefs de partis, et leurs lieutenants, qu'un très petit nombre de personnalités que distinguait surtout leur attachement, soit au gouvernement, soit, au contraire, à certains « leaders » de l'opposition.

La vie de l'impératrice Augusta était très méthodiquement réglée et distribuée. L'impératrice ne passait à Berlin que les cinq mois d'hiver, du commencement de décembre à la fin d'avril. Elle s'installait à Baden-Baden, d'abord au printemps, depuis les premiers jours de mai jusqu'à la mi-juin, puis, en automne, de septembre jusqu'à la mi-octobre. Elle passait à Coblence cinq à six semaines, de la mi-juin à la fin de juillet, et six autres semaines, de la mi-octobre à la fin de novembre. En été, de la fin de juillet à la mi-septembre, elle partageait son temps entre un séjour à l'île de Mainau, sur le lac de Constance où elle retrouvait sa fille la grande-duchesse de Bade, et un séjour à son palais de Balbelsberg, à Potsdam. Les séjours de Baden-Baden et de Coblence étaient ceux qu'elle préférait. Elle s'y appartenait davantage, elle pouvait recevoir les visites, soit de certains membres de l'aristocratie allemande, soit d'étrangers qu'elle n'eût pas été aussi libre de voir à Berlin. Elle avait, d'ailleurs, du goût pour cette nature rhénane, un peu arrangée,

telle qu'elle l'avait à Baden-Baden et à Coblence, où elle aimait à faire ses promenades, tantôt en voiture, tantôt à pied. La vie de Berlin lui pesait. Elle avait conservé le souvenir des mauvais jours de 1848, où le futur empereur et elle-même avaient été si maltraités. Le régime politique et militaire de Berlin lui était, en outre, assez déplaisant. Elle n'avait jamais eu de sympathie pour le prince de Bismarck dont la main rude avait froissé et heurté ses sentiments, ses amitiés, parfois même ses croyances.

C'est surtout à Baden-Baden et à Coblence que je voyais l'impératrice et que je vivais de sa vie. Deux fois par jour, le matin et le soir, j'allais la voir, lisant avec elle le *Journal des Débats*, la *Revue des Deux Mondes*, les ouvrages nouveaux de littérature, d'histoire ou d'art. Je dînais à sa table et prenais le thé avec elle, dans son cercle intime. L'impératrice était fort instruite. Elle avait beaucoup lu. Elle s'était formée à Weimar, où elle avait connu et admiré Gœthe, mais où elle avait été élevée par sa mère, qui était une grande-duchesse de Russie, selon l'ancienne éducation française. Elle avait, de ces origines et de ce milieu, conservé une prédilection, qui ne s'est jamais démentie, pour la culture et les œuvres françaises. Bien qu'Allemande et protestante, elle aimait notre histoire, nos grands siècles, nos grands hommes d'autrefois, et elle professait une grande estime pour les Français de notre temps, tels que Guizot, Montalembert, le duc Victor de Broglie, M. Le Play, Mgr Dupanloup. Elle avait, sans doute à cause de certaines des personnalités qu'elle avait connues, une secrète admiration pour les catholiques libéraux qui représentaient à son imagination et à son esprit l'idéal le plus voisin du sien. Non pas qu'elle découvrît ce penchant et qu'elle marquât, dans nos entretiens, la préférence qui était au fond de son âme. Mais j'ai eu souvent l'impression que là était pour elle un foyer d'inspiration, et que, parmi les Français de son temps, c'est avec ceux-là qu'elle se sentait le plus en sympathie.

Dans son propre pays enfin, l'impératrice avait eu, comme princesse royale, puis comme reine, des préférences. Elle avait souffert, en 1848-1850, des événements dont l'Allemagne et la Prusse avaient été le théâtre, et de l'humiliation qu'après la réunion des Parlements de Francfort et d'Erfurt, et la capitulation dite d'Olmütz, avait infligée à la Prusse de Frédéric-Guillaume IV l'insolence

hautaine du prince de Schwarzenberg. A ce moment, la princesse et la future reine Augusta avait sinon joué un rôle, du moins exercé à côté du prince Guillaume, son mari, une patriotique et libérale influence. Mais depuis longtemps déjà, depuis surtout que la personnalité de Bismarck s'était levée et avait fait tout s'évanouir, la reine et l'impératrice s'était effacée, — se réfugiant dans la charité, dans le culte de ses amitiés, de ses souvenirs, d'un idéal qui n'était pas celui des générations nouvelles. Elle avait du moins, même à Berlin, son cercle favori, composé de personnes que le chancelier n'aimait guère, mais qu'il ne pouvait atteindre. Le grand-maître de sa cour, le comte Nesselrode, était malgré son nom et ses origines russes, un gentilhomme rhénan, du parti catholique militant. Ses amies les plus intimes, la princesse Antoine Radziwill, la duchesse de Sagan (née Castellane), étaient de familles françaises et également très catholiques. Le prince de Bismarck, en se plaignant, dans ses *Souvenirs*, de la guerre que lui a faite cet entourage de l'impératrice, considère que c'est dans ce milieu que le vicomte de Gontaut-Biron, notre ambassadeur, a trouvé le plus d'appui. Il ajoute que moi-même j'étais sans doute un agent, un instrument, de cette « camarilla ». Le prince n'ignorait pas cependant, puisqu'elles avaient été dès l'origine portées à sa connaissance, mes relations avec Gambetta. Il n'était pas très vraisemblable que, dans ces conditions, je fusse appelé à jouer le rôle que le prince m'attribue.

L'impératrice m'avait, dès mon premier séjour à Baden-Baden, présenté à l'empereur, au grand-duc et à la grande-duchesse de Bade. Lors de mon arrivée à Berlin, elle me présenta de même au prince héritier et à la princesse Frédéric, ainsi qu'aux autres membres de la famille impériale. Je fus, dès leur retour à Berlin, introduit auprès du prince et de la princesse de Bismarck, ainsi qu'auprès du ministre de la Maison impériale, le comte de Schleinitz, ancien ministre des Affaires étrangères, et de sa femme la comtesse de Schleinitz, qui devenue, après la mort de son premier mari, comtesse Wolkenstein, devait être plus tard ambassadrice d'Autriche-Hongrie à Paris.

La saison d'hiver de Berlin était ordonnée suivant un rite qui ne comportait point de variations. Elle commençait, à la mi-janvier, par la fête des Ordres qui se célébrait

au Vieux Château (Schloss) et où les nouveaux titulaires des ordres de distinction (Aigle noir, Aigle rouge, Ordre des Hohenzollern, Ordre de la couronne, etc., etc.) étaient reçus par l'empereur. La cour donnait ensuite une série de dîners et de bals, soit au palais de l'empereur, soit au palais du prince héritier, et pendant un temps, chez le prince Charles, frère de l'empereur. Pendant le carême, l'impératrice organisait chez elle de petits concerts qui avaient lieu le jeudi, dont Mme Artot de Padilla, artiste belge, avait la direction, et où n'était admis qu'un nombre restreint d'invités. Le prince chancelier, le ministre de la Maison impériale, le secrétaire d'État des Affaires étrangères, parfois quelques autres ministres, donnaient des dîners ou des bals. Les hôtels de l'aristocratie, qui s'ouvraient aussi à quelques fêtes ou réceptions, étaient ceux du prince A. Radziwill, du prince Pless, du duc de Sagan, du comte Redern, grand maître des cérémonies. Les autres résidences et domaines où s'exerçaient encore les devoirs de l'hospitalité étaient les ambassades ou légations étrangères, les maisons des grands banquiers, les Mendelsohn, Bleichröder, Schwabach, certaines maisons de professeurs ou d'artistes, les Helmholtz, Leyden, H. Grimm, Gustave Richter, Reinhold Begas, etc., etc.

Je fréquentais ces divers mondes qui alors, pourtant, ne se mêlaient guère. Les réceptions les mieux ordonnées étaient, certainement, les petits concerts de l'impératrice. Les ambassades les mieux tenues étaient, avec l'ambassade de France, les ambassades d'Angleterre et d'Autriche-Hongrie, où lady Odo Russel et la comtesse Karoly rivalisaient d'élégance et de bonne grâce. La comtesse Karoly était une beauté dont le peintre Gustave Richter avait fait un admirable portrait. Des maisons intéressantes ou agréables étaient celles de la princesse A. Radziwill, chez qui la conversation était en grand honneur, comme dans un salon français, de la duchesse de Sagan, de la comtesse Perponcher, femme du maître des cérémonies de la cour, chez qui se réunissait surtout la jeunesse, de Mme Helmholtz, de Mme Gustave Richter, née Meyerbeer, dont le salon était presque le seul où pussent se rencontrer tous les mondes, de Mme Begas, la femme du grand sculpteur, qui était une fort jolie juive, de Mme Mendelsohn mère et de sa belle-fille, née Française, chez qui on entendait d'excel-

lente musique, de Mme Schwabach, qui recevait à merveille et donnait de très belles fêtes dans son hôtel du Zirkenplatz.

Je n'ai pas, d'ailleurs, la prétention de décrire ici la « société de Berlin », et je saisis cette occasion de répéter, comme j'ai dû le faire à plusieurs reprises au cours de ma carrière, que je ne suis pour rien, ni directement, ni indirectement, dans le livre qui a paru sous ce titre, avec le nom du comte Vasili, en 1880. Ce livre, auquel ont dû collaborer, je pense, plusieurs personnes de nationalité allemande ou russe (plusieurs noms ont été cités à l'époque, entre autres celui du baron de Loë), a été composé, il me semble, à une date antérieure à mon séjour à Berlin, en tout cas avec des souvenirs et des notes précédant le temps où j'ai vécu en Allemagne. La société qui y est décrite n'était plus celle que j'ai connue. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'ayant été l'hôte fort bien accueilli de cette société, j'aurais considéré comme une indiscrétion et un manque de tact de composer et de publier sur elle des notes ou commentaires qui ne sont certes pas empreints d'une particulière bienveillance.

J'ai été, en effet, très gracieusement accueilli à Berlin, comme dans le reste de l'Allemagne, et je dois dire, en me reportant à mes souvenirs, qu'il n'y avait pas alors dans la capitale de l'Empire, à l'égard de la France, ce sentiment de haine, de farouche orgueil et de destructive arrogance qui, dans la seconde partie du règne de Guillaume II, et surtout à partir de l'année 1904, allait être l'inspiration dominante de la nation allemande. Le prestige français, malgré notre défaite, survivait encore dans l'esprit même de nos ennemis qui admiraient, en les enviant, notre génie national, nos arts, notre richesse, notre vitalité. Le prince de Bismarck et, plus tard encore, le prince de Bülow, rendaient parfois, et comme malgré eux, hommage à cette France qui avait survécu à la crise de 1870, qui s'était si promptement relevée, et qui leur réservait d'autres surprises. Dans le milieu où je vivais, et surtout dans l'entourage de l'impératrice, je sentais du respect, presque de la sympathie envers mon pays.

Le séjour en Allemagne fut pour moi une occasion de grand et libre développement intérieur. J'avais, en même temps que beaucoup de loisirs, assez de solitude et de recueillement pour me cultiver avec fruit. La vie à l'étranger,

par la concentration en soi-même qu'elle amène, par la comparaison qu'elle provoque entre les idées, les sentiments, les expériences de milieux différents, par le recul dans l'espace et le temps qu'elle donne à nos pensées, nous mûrit plus vite, élargit nos horizons, nous apprend à discerner ce qu'il y a de superficiel ou de profond, de passager ou de durable, dans les événements dont nous sommes témoins, dans les réflexions auxquelles nous nous livrons. J'ai conscience d'avoir, en observant et étudiant l'Allemagne, mieux compris et plus aimé encore mon pays dont, à distance, rien d'essentiel ne m'échappait, dont la grandeur et le charme m'étaient infiniment plus sensibles et chers. Je gardais, d'ailleurs, par mes correspondances que j'entretenais soigneusement, le contact étroit, d'abord avec les miens, avec Gambetta, avec M. Bersot, mais aussi avec des hommes dont j'aime à évoquer ici le souvenir : M. Ernest Vinot, le bibliothécaire de l'École des Beaux-Arts, qui m'ouvrit les trésors de sa bibliothèque et de son esprit ; M. Th. Ribot, le philosophe qui m'admit à collaborer dans son livre sur Schopenhauer, au chapitre intitulé « l'Art », et dont la méthode fine, exacte et sûre eut sur moi une heureuse influence ; M. Ch. Lenthéric, l'ingénieur des ponts et chaussées, qui écrivait alors de très intéressantes études sur nos ports de la Méditerranée, etc., etc... A Berlin même, je voyais souvent à notre ambassade : d'abord le vicomte de Gontaut-Biron, puis le comte de Saint-Vallier, et parmi le personnel de l'ambassade, le comte de Laugier-Villars, le comte Horric de Beaucaire, qui devait mourir ministre de France à Copenhague ; E. Duplessis, qui bifurqua dans la carrière consulaire et publia, au cours de sa carrière, divers recueils et vers et quelques pièces de théâtre.

Dans le *Prinzessinen Palais* où j'habitais, je jouissais d'une paix profonde qui me permettait de me livrer à mes travaux. Je poursuivais ma thèse sur Coleridge, et ma collaboration régulière au *Courrier littéraire*, ainsi qu'à la *Revue philosophique* de M. Th. Ribot. J'écrivis alors beaucoup de vers et, entre autres, une petite comédie japonaise, *l'Abricot parfumé*, qui devait être jouée plus tard sur des théâtres d'amateurs, à Berne, à Rome et à Biarritz. Je composai quelques nouvelles : *le Trèfle*, *Concepcion-Herrera*, etc., etc., qui sont restées en portefeuille. C'est à cette date surtout que je pus, en complétant mes études de langue

allemande, approfondir ma connaissance de la littérature, de la philosophie et de l'histoire, depuis Leibnitz jusqu'à nos jours. Mon expérience de la langue fut facilitée et accrue par le théâtre. Je suivis assidûment, au *Schauspielhaus*, les représentations classiques de Gœthe, Schiller, Kleist, de même que la représentation en allemand des principales tragédies de Shakespeare. Je fus bientôt en mesure d'assister à la représentation des pièces nouvelles dont le texte n'était pas encore publié, d'entendre quelques cours à l'Université et les discours du Reichstag, entre autres ceux qu'y prononçait le prince de Bismarck dont l'éloquence originale, prime-sautière et hardie, avait une puissance inouïe. Quand le chancelier parlait sur la plate-forme du Reichstag, debout devant son banc ministériel, un long crayon à la main, c'était vraiment, par la puissance, le « monstre », tel que Gambetta le désignait dans ses lettres à Mme Léonie Léon. Jamais sans doute, depuis Luther, la langue allemande n'a été maniée avec cette force, cette efficacité, cet éclat !

Il n'y avait pas, dans l'Allemagne de 1876 à 1880, la crue intellectuelle et morale que les optimistes avaient attendue et prévue. Dans ces années qui suivirent la guerre, et malgré l'exaltation nationale qu'avait suscitée la proclamation à Versailles de l'Empire allemand, non seulement aucune œuvre n'apparaissait dans laquelle la victoire, l'ascension de l'Allemagne se reflétât, mais il semblait au contraire qu'il y eût comme un point d'arrêt, comme une ère de stérilité. Le décor intellectuel de Berlin n'était composé que de savants déjà connus et dont les principaux travaux avaient été accomplis avant la guerre, tels que Helmholtz et du Bois-Reymond, d'historiens tels que Th. Mommsen, E. Curtius, Lepsius, Droysen, dont l'œuvre était de même à peu près terminée. La philosophie, qui avait été si active et féconde depuis Kant jusqu'à Hegel, ne comptait guère alors que des épigones ou commentateurs de la grande époque. A Berlin même, c'était la droite hégélienne qui survivait et qui se mariait le mieux avec les tendances de la centralisation prussienne. La philosophie d'A. Schopenhauer était restée un phénomène isolé, excentrique ; elle avait été plus goûtée à l'étranger qu'en Allemagne même. Ed. von Hartmann et Fr. Nietzsche, qui devaient être à certains égards les continuateurs et les successeurs de Schopenhauer, n'avaient pas encore attiré l'attention. Fr. Nietzsche n'avait publié à

cette date qu'un petit nombre d'opuscules : *la Naissance de la tragédie, Schopenhauer comme éducateur, Richard Wagner à Bayreuth.* Sa philosophie originale ne fut d'ailleurs arrêtée dans ses traits essentiels qu'à partir de 1881-1882. La poésie et la littérature ne se renouvelaient pas. C'étaient, comme avant la guerre, les poésies et les romans de Paul Heyse, les romans et comédies de Paul Lindau, le théâtre de L'Arronge. Je ne mentionne que pour mémoire les essais lyriques de von Liliencron et les drames patriotiques de Wildenbruch. Ce n'est qu'un peu plus tard que Sudermann devait publier ses premiers romans naturalistes et Gerhardt Hauptmann ses drames à thèse d'inspiration sociale. La jeunesse se dédiait de préférence à la philologie, aux sciences, aux professions industrielles. L'Allemagne se préparait à une expansion économique qui ne devait se révéler que sous le règne suivant, entre 1890 et 1900, et qui sous le double aiguillon militaire et social, servirait les fins de la Kultur, c'est-à-dire de l'organisation scientifique, industrielle et politique destinée à assurer, par la force matérielle, le triomphe du germanisme.

La vraie puissance de l'Allemagne, à l'époque dont j'essaie de définir les caractères, était la puissance extérieure, diplomatique, telle qu'elle était tout entière concentrée dans les mains du prince de Bismarck. Le chancelier était alors, ou à peu près, le maître de l'Europe et du monde. La façon dont il avait, avant et après la guerre, contenu l'Autriche et la Russie, la façon dont il présida, en 1878, le Congrès de Berlin, d'accord avec l'Autriche-Hongrie et la Grande-Bretagne, pour réduire et limiter les victoires russes, l'habileté enfin avec laquelle, dans l'automne de 1879, il conclut l'alliance austro-allemande, avaient achevé de consacrer la maîtrise et le génie du fondateur de l'Empire. Le prince, qui venait peu à Berlin, qui n'y restait guère que pendant les sessions du Reichstag, régnait dans la solitude de Varzin ou de Friedrichsruhe. C'est là, sur ses terres, qu'il recevait à l'occasion les visites des ambassadeurs. C'est là, avec quelques secrétaires seulement, qu'il préparait et mûrissait ses desseins. Une sorte de mystère était autour de lui, et ajoutait encore au prestige de sa force. Quand il apparaissait au Reichstag, ses discours étaient des événements. Lorsque des souverains ou des princes venaient à Berlin, le chancelier était traité par eux comme d'égal à

égal. Le Congrès de Berlin en 1878 fut son apothéose. Bien qu'à la table du Congrès il fût entouré de tous les hommes d'État de l'Europe, parmi lesquels étaient le prince Gortchakow, lord Beaconfield, le comte Andrassy, etc., etc., c'est lui qui menait le chœur, c'est lui qui faisait la loi. L'empereur Guillaume Ier, parfois, était excédé de ses manières, de ses procédés tyranniques, de sa menace perpétuelle de démission. Le prince héritier et la princesse Victoria ne l'aimaient pas. L'impératrice Augusta ne dissimulait pas la gêne qu'il lui inspirait. Son plus grand admirateur à la cour, son partisan résolu, était le fils aîné du prince héritier, celui qui devait être un jour Guillaume II, le contraindra à la démission, à la retraite et, peu à peu, détruira son œuvre.

Les spectacles que j'avais sous les yeux étaient profondément intéressants et instructifs. Ils me formaient à ma future carrière. J'avais, d'ailleurs, trouvé à notre ambassade, auprès du vicomte de Gontaut-Biron, puis auprès du comte de Saint-Vallier, les plus bienveillants encouragements et conseils. A mesure qu'approchait l'heure où, depuis l'avènement de M. Grévy à la présidence et la formation du cabinet Waddington, l'influence de Gambetta deviendrait toute-puissante, je me préparais moi-même à ma vocation. Déjà, pendant l'un de mes congés en France, Gambetta m'avait présenté à M. Waddington qui, prévenu en ma faveur par M. de Saint-Vallier, m'avait donné les meilleures espérances. M. de Saint-Vallier, quand je revins à Berlin dans l'automne de 1879, m'avait confirmé les intentions du ministre. Lorsque M. Waddington quitta le Quai d'Orsay à la fin de décembre 1879, le comte de Saint-Vallier me fit savoir que ma nomination à un poste de l'administration centrale du ministère était dans le portefeuille du ministre démissionnaire, et qu'il n'avait pas de doute que cette nomination ne fût ratifiée et consacrée par son successeur.

C'est à Berlin, dans les premiers jours de 1880, que j'appris par les télégrammes publics, après la démission du cabinet Waddington, la formation du cabinet Freycinet, dans lequel M. de Freycinet assumait, avec la présidence du Conseil, le ministère des Affaires étrangères. Je sentais avec émotion que mon heure allait sonner. Je m'entretenais des perspectives de l'avenir avec un de nos jeunes compatriotes venu en mission d'études à Berlin, M. Th. Lindenlaub, qui, cette

même année, devait entrer dans la rédaction du journal *le Temps*, et dont la constante amitié me fut précieuse, soit pendant la dernière partie de mon séjour en Allemagne, soit dans le reste de ma vie. Quelques jours se passèrent encore, puis je fus appelé à Paris où M. de Freycinet m'annonça, en même temps que la nomination faite par M. Waddington, le plaisir qu'il avait à la confirmer. Gambetta, avec son admirable chaleur d'âme, me dit sa joie de voir se réaliser les espérances qu'il avait conçues pour moi dès le premier jour. Il m'assura à nouveau de son constant appui, me félicita de la façon dont j'avais compris ma mission et accompli ma tâche, et ajouta qu'il me fallait maintenant préparer mon retour.

Ce n'était pas une œuvre si facile. Qu'il me soit permis de dire, en effet, que si j'avais conscience de m'être montré digne de l'accueil qui m'avait été fait en Allemagne, l'impératrice elle-même s'était habituée, attachée à moi, et qu'elle n'avait pas prévu que mon séjour dût être d'une durée relativement si brève. Tout en me félicitant, elle aussi, de la nomination que je lui annonçais, et en m'adressant ses meilleurs vœux pour la suite de ma carrière, elle me demanda de rester quelque temps encore auprès d'elle, jusqu'à la date où elle avait l'habitude de se rendre à Baden-Baden. Comme M. de Freycinet m'avait laissé quelque latitude à cet égard, je pus me conformer au désir qui m'était si gracieusement exprimé. J'eus en même temps le loisir de résumer dans ma pensée, pendant les quelques semaines que je passai encore à Berlin, le travail intérieur qui s'était fait en moi, ainsi que le profit que j'avais tiré pour ma carrière de cette initiation à la vie de l'étranger, et aux grands problèmes de la politique extérieure. Ces trois années de concentration en moi-même, avec cette influence plus vive qu'exerce sur l'esprit la comparaison, le contraste constant entre deux façons différentes de penser, de sentir, entre deux formes de civilisation, m'avaient certainement fortifié et mieux armé pour la vie que j'allais mener. J'y avais contracté l'habitude et le goût, peu communs chez nous, de longs séjours au dehors, de l'adaptation à des milieux divers. J'avais ainsi commencé cette expérience qui, lorsqu'elle est poursuivie avec méthode, permet au diplomate, tout en représentant son pays et en se fortifiant dans son caractère national, de se mouvoir, selon l'état et le degré de dévelop-

pement des différentes contrées où il est appelé à vivre, dans des sphères très diverses de l'espace et du temps. J'ai eu, de la sorte, non pas l'illusion, mais presque la sensation d'existences distinctes et successives à travers le globe et les siècles, au point que parfois j'ai pu me croire transféré à des époques très éloignées de la nôtre. Ce n'est assurément pas cette dernière impression que pouvait me laisser mon séjour en Allemagne où tout, au contraire, me rappelait le présent. Mais j'eus l'occasion d'y étudier et d'y comprendre avec plus de précision, outre le mouvement de pensée qui, depuis la fin du dix-huitième siècle, avais suscité et préparé l'Allemagne nouvelle, la transformation qui ferait de la nation idéaliste et enthousiaste, que Mme de Staël nous avait décrite en 1810, l'Allemagne réaliste et pratique de 1880, celle qui, forgée et unie par le chancelier sur l'enclume de la dernière guerre, concevait déjà le plan audacieux d'une plus vaste domination.

AUGUSTE GÉRARD.

Le Calvaire héroïque et glorieux de Carpeaux[1]

VII

L'accueil affable qu'il eut la tristesse de ne pas trouver chez son parent Henri Lemaire, il le reçut d'un autre sculpteur de Valenciennes, Louis Auvray, certes moins connu et moins puissant, mais fort brave homme qui l'admit dans son atelier. Et, toute sa vie, Carpeaux lui en témoigna la plus affectueuse gratitude.

De même son compatriote Abel de Pujol, fils du fondateur des Académies de Valenciennes et peintre officiel en pleine faveur, se montra pour lui encourageant et cordial. Le succès ne le grisait pas. Sa bonhomie n'en était point altérée. A son foyer Carpeaux vécut d'heureux moments qu'il se rappellera toujours.

Soutenu par de telles sympathies et par l'amitié vigilante de Victor Liet, en 1844, âgé de dix-sept ans, il entre à l'École des Beaux-Arts et y travaille fougueusement. De cette époque datent les premières œuvres qui comptent dans son œuvre et que les historiens de sa vie ont le devoir d'enregistrer.

Passionné liseur des grands livres éternels, Victor Liet lui met la Bible sous les yeux. Certains épisodes font naître des

(1) Cf. *La Revue universelle* du 1er août. Copyright 1928 by librairie Plon.

images dans l'esprit de Carpeaux. Irrésistiblement, le crayon à la main ou les doigts dans la glaise, il les compose selon son émotion. D'après l'histoire de Joseph il dessine et modèle un petit bas-relief, *la Coupe de Benjamin*, dont il ne nous reste qu'un dessin, puis un autre bas-relief, *Joseph reconnu par ses frères.*

La construction en est bien équilibrée. On sent que le jeune homme, si dédaigneusement qu'il ait été reçu par Henri Lemaire, a médité devant son fronton de la Madeleine et qu'il s'est inspiré de lui pour une harmonieuse disposition de ses personnages autour d'une figure centrale bien en place. Et longtemps encore, dans maintes œuvres ultérieures de Carpeaux, on retrouvera — simplement à ce point de vue — l'influence de ce sculpteur gonflé de son importance que le jeune homme se gardait bien d'aller voir, mais dont il étudiait la sculpture pour y prendre ce qui lui permettrait de la dépasser.

Victor Liet est émerveillé de ce bas-relief exécuté par un de ses amis d'après l'un des livres où se plaisait sa méditation. Rendu très audacieux par l'affectueuse espérance, il lui conseille de se présenter chez Rude, l'auteur du *Départ des volontaires*, en qui fort justement il saluait l'un des plus puissants statuaires du siècle.

Tel était aussi le sentiment de Carpeaux. Enhardi par la sincérité de cette admiration et par le culte qu'il eut toujours pour les grands hommes, il se risque chez Rude, qui, rue d'Enfer, était le voisin de Liet.

Lorsqu'il y vint, Rude était absent. A son retour, ses élèves lui dirent qu'un « adolescent d'environ quatorze ans », avec une sculpture sous le bras, était entré pour le voir. Précieux document sur la chétivité de Carpeaux. Il avait dix-huit ans, mais il était si petit, si frêle, qu'il en paraissait quatre de moins. Les privations, la vie trop dure au moment de la croissance avaient retardé son développement Mais déjà quelle volonté et, dans les yeux, quelle flamme !

Si Rude avait été moins bon et moins scrupuleux, peut-être eût-il obéi à son premier mouvement d'écarter, sans plus d'examen, le jeune homme trop menu qui prétendait à l'honneur de recevoir ses conseils dans son atelier.

Dans le regard de Carpeaux, il perçoit une telle passion, une telle énergie, qu'il ne songe plus à l'éconduire.

— Montrez-moi ce que vous avez fait ! lui demande-t-il.

Et il est si intéressé par les promesses de ce bas-relief, par le frémissement, par la foi de cet attachant visiteur, qu'il se soumet, avec une bienveillance paternelle, à sa volonté :

— La maison vous est ouverte. Venez y travailler.

Voici donc Carpeaux installé dans l'atelier du sculpteur contemporain qui l'émeut le plus. Il a lui-même conquis, par ce qu'il y avait de résolu dans son imploration, le droit de travailler à l'ombre de cet artiste rayonnant qui créait la vie avec tant de grandeur. Il lui semble que désormais son existence est transformée.

Artistiquement, oui. Il se sent dans la lumière. Non, hélas ! en ce qui concerce les conditions matérielles. Le travail à l'École des Beaux-Arts et à l'atelier de Rude lui rendent en effet plus difficiles les besognes nourricières auxquelles il s'était jusqu'alors astreint pour être libre d'étudier tant soit peu son art.

Heureusement Victor Liet est là qui veille, imagine, s'ingénie, fait et suggère d'utiles démarches. Et voici que commencent le rôle tutélaire de la ville de Valenciennes, à laquelle, isolé et perdu dans Paris, il est resté si attaché et qui, grâce à des amis fidèles, continue à tenir Carpeaux pour un de ses enfants, et l'aide du département du Nord, qui, au premier appel, répond par des subsides. Avec quelle tendresse reconnaissante Carpeaux, jusqu'à son dernier souffle, parlera de ce qu'il leur doit !

Un moment, vaincu par la misère et à bout de forces, il se voit contraint d'abandonner ses études. Mais la Société des Enfants du Nord obtient pour lui un viatique de 300 francs que, en sa qualité de conseiller général du Nord, le pantagruélique et truculent Me Beauvois — notaire qui, avec une habileté joyeuse, traitait ses affaires à table — fit transformer en une pension annuelle de 1 200 francs. Plus tard, un buste, merveilleux de force, de vie, de sensualité, de malice, témoignera de sa gratitude pour ce « Vitellius de la Basoche », comme l'appelleront les Goncourt. Réduite à 600 francs en 1849, supprimée en 1852, cette précieuse allocation du département sera remplacée par une pension équivalente de la ville de Valenciennes qui, à des heures critiques dans l'exécution de certaines œuvres décisives pour l'avenir de Carpeaux, ajoutera d'autres subsides à son aide habituelle.

Avec quelle joie, et avec quelle espérance au cœur, il se retrouve — ayant une fois encore failli sombrer — debout devant sa selle de l'École des Beaux-Arts et de l'atelier Rude !

Complétant sa pension par le produit des travaux qu'il exécute çà et là, il vit, il travaille, prend gaiement des repas réguliers, dans une gargote tenue par une femme de sa région, avec le peintre Bruno Chérier, l'architecte Louis Dutouquet, le sculpteur Xavier Dehon qui sont et qui, jusqu'à sa mort, resteront ses amis.

Pour la première fois il est presque heureux. Mais voilà que soudain meurt Victor Liet, le bon conseiller. Endolori par cet arrachement, Carpeaux exprime son chagrin et sa reconnaissance par un médaillon, puis par un buste.

La tristesse qu'il a de cette mort, l'impression de solitude qui en résulte pour lui, l'incitent à se rapprocher de Valenciennes. Son grand-père y achève sa vieillesse dans le quartier où Jean-Baptiste a passé son enfance et où il a tant d'amis avec lesquels il est resté en relations par ses camarades, les jeunes Valenciennois de Paris qui retournent dans leur ville natale au moment des vacances. Affectueux et souffrant de se sentir si seul, avec quel soulagement il se réfugie près de ces amitiés qui se souviennent et se ravivent !

Tant que vit son grand-père, c'est chez lui qu'il s'abrite. Ensuite son ancien patron, le plafonnier Débaisieux, qui fut le premier à reconnaître ses dons, trouvera un logis, tout en face, chez un allumeur de réverbères. Et, après avoir travaillé longtemps dans l'atelier de M. Bernard, son professeur des Académies de Valenciennes, il s'installera plus commodément dans une grande pièce que son vieil ami J.-B. Foucart fait aménager pour lui tout en haut de sa maison.

C'est à l'école des Frères que Carpeaux a connu Foucart. Après ses études au collège et à l'École de droit il est devenu avocat. Jeune bourgeois de bonne souche, avec pignon sur rue et large patrimoine pour mener confortablement joyeuse vie, il s'est marié et a des enfants. Le sourire gracieusement espiègle d'une de ses filles illuminera plus tard les plus adorables chefs-d'œuvre de Carpeaux, devenu le familier de cette maison.

Avocat déjà fort occupé, Foucart plaide et, sans faire activement de la politique, défend les « opinions avancées » dont on le sait féru. Comme le notaire Beauvois, l'un de ses

compagnons de bamboche au milieu des œuvres d'art — dont tous deux ont le goût — il est, sinon complètement républicain avant 1848, du moins très libéral et, sinon irréligieux, du moins très voltairien. Lettré, poète ou se croyant tel, du moins versificateur adroit, auteur dramatique noircissant beaucoup de papier pour réaliser de hautes ambitions théâtrales, il a des relations qui influent sur sa doctrine. Ami d'Auguste Comte, il est imbu de philosophie positiviste. Ami du chansonnier Béranger, il se déclare humanitaire, démocrate, pacifiste.

Surtout il aime la vie joyeuse et facile, le rire, les grosses plaisanteries, la bombance. C'est un personnage rabelaisien, à la chair fleurie, dont les yeux pétillent de malice et de bonne humeur.

Ayant été élevé dans une ville où l'on se pique d'encourager les arts, il a la coquetterie de vouloir chez lui, à ses murs, sur ses cheminées et consoles, des bibelots, des toiles, de la sculpture. Et, à la condition d'y trouver profit et agrément, il ne lui déplait pas de se donner un petit air de Mécène.

Naturellement, comme il sied à un doctrinaire frotté de littérature et d'art, sa plus grande joie est de faire exprimer dans une œuvre — devant laquelle il boira de bons vins et se délectera de fricots savoureux en devisant avec de gais compagnons — les idées dont il est épris.

C'est ainsi que, pacifiste et fraternel, il rêve de posséder chez lui une sculpture représentant « la Sainte-Alliance des peuples » chantée par Béranger, le poète de son cœur. En face de ce symbole matérialisant son idéal aux yeux de tous et à ses propres yeux, il déjeunera et dînera avec plus d'allégresse. Un tableau sur ce thème le satisferait tout autant. Mais, puisque son camarade de l'école des Frères rôde inoccupé dans les rues de Valenciennes, pourquoi ne pas lui offrir, sans gros débours, l'occasion d'une œuvre importante?

Voilà comment — d'une chanson de Béranger et des élans pacifiques d'un avocat lettré qui voulait embellir son logis selon ses opinions — naquit le premier grand bas-relief de Jean-Baptiste Carpeaux.

La figure de la paix descendant sur le monde pour séparer les combattants et faire tomber leurs armes, est déjà presque digne de Carpeaux. D'un beau mouvement, elle a de la liberté, de la grâce et de la noblesse. Et, avec un évident

souvenir des compositions chères à Henri Lemaire, les autres personnages qui peuplent ce bas-relief sont répartis autour d'elle suivant une ordonnance qui rappelle les procédés de composition de ce sculpteur et de David d'Angers, un vrai maître, celui-là.

En contemplant ce bas-relief qui satisfaisait ses goûts et ses opinions, l'avocat Foucart dut faire avec allégresse bien des repas plantureux et tenir maints propos égrillards ou tout lumineux d'espoir.

D'autant plus que cette œuvre fut conçue et réalisée au milieu de l'effervescence républicaine de 1848, dans une atmosphère de foi et de griserie où, durant quelques semaines, tant d'hommes crurent qu'ils allaient réaliser leur idéal et le voir illuminer la terre.

Vivant à Valenciennes au milieu d'amis que ce rêve enfiévrait, Carpeaux n'y était pas insensible. Et l'on peut même dire que, sous l'influence de ces souvenirs de jeunesse, il resta républicain de principe durant le second Empire, malgré son fidèle attachement à la personne de Napoléon III qui le comprit et le soutint avec la plus clairvoyante fermeté.

Mais jusque dans la griserie de ces jours enchantés et fiévreux, il n'est qu'un sculpteur passionné, attentif au caractère et aux gestes de ses contemporains, aux aspects de la vie, à la beauté expressive des formes. Il dessine, il modèle, il peint.

Moitié pour lui permettre de vivre et moitié pour utiliser à bon compte les dons créateurs d'un jeune artiste qui, sans aucune prétention, ne pense qu'au travail, on profite de son séjour à Valenciennes pour lui faire orner des maisons et des églises. Pour celle de Monchez-les-Preux il exécute les statues des quatre docteurs de la loi, au prix de cinq francs par jour mais — heureusement — sans débours pour les matériaux. Puis un particulier lui commande les figures drapées des quatre saisons pour le portail de sa maison, sise rue de Famars, qui, en 1914, fut pulvérisée avec ses précieuses sculptures par un obus allemand. Durant les années 1848 et 1849, au cours desquelles il fit plusieurs longs séjours dans sa ville natale, il fit encore le buste de son ami Xavier Dehon, le buste du maréchal de Croy qui lui fut commandé par la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Valenciennes et un médaillon du fils d'un important industriel de Famars, le jeune Harpignies qui, tout en s'occupant

de la firme paternelle, s'essayait à l'aquarelle et à la peinture.

Dès cette époque Carpeaux frappait tous ceux qui le connurent par son amour des enfants et son goût pour la musique. Il se trouvait heureux parmi les joyeux petits diables, garçons et filles aux mouvements souples, aux rires et aux regards clairs, au gracieux babil. Il savait leur parler et se faire aimer d'eux. Très bon, très gai en leur compagnie, ingénieux en l'art de les amuser, il se plaisait à partager leurs jeux. C'est sans doute à cause de cette sympathie pour les enfants qu'il les représenta si bien, qu'il sut réaliser de jolies guirlandes de bébés gambadant au milieu de fleurs et qu'ils lui inspirèrent d'adorables œuvres comme, par exemple, *l'Enfant à la coquille*.

Quant à la musique elle lui fut toujours un enchantement. Et dès sa jeunesse, il en raffolait. Ce grand artiste qui fixa dans la glaise les plus gracieux mouvements, vibrait tout naturellement aux beaux rythmes cadencés de la musique et de la danse : Vivant dans l'intimité de son ancien professeur M. Bernard, il ne se lassait pas d'entendre les morceaux de haut goût que, bonne pianiste, Mme Bernard exécutait pour sa propre joie.

— Je ne sais pas ce que vous venez de jouer, lui disait-il avec une conviction un peu familière. Mais c'est bougrement beau !

Dans ce Valenciennes, où un cordial accueil lui est fait et où l'on se réjouit de voir éclore son talent, ses amis d'enfance — qui continuent à lui donner le prénom de Jules, reçu sur les fonts baptismaux, mais non à l'état civil — n'ont pas oublié non plus que, dans son jeune âge, un malicieux estropiement de son nom patronymique l'a fait surnommer « crapaud ».

Et cette appellation moqueuse est si bien de notoriété publique que, d'après les renseignements donnés par la mairie de Valenciennes, la préfecture du Nord établit au nom de « Crapaud » les mandats trimestriels de la pension faite au jeune sculpteur par ce département.

Erreur un peu vexante qui ne va pas sans complications administratives. Las d'être subventionné sous ce nom de batracien, Jean-Baptiste se décide à faire le voyage de Lille pour obtenir le respect de son état civil.

Et, fidèle aux liens de parenté, il veut profiter de ce déplacement pour aller saluer à Fives l'un de ses oncles qui,

en tant que curé, préside à la vie spirituelle de ce bourg.

C'était au lendemain des journées révolutionnaires de juin 1848. Nos provinces en frissonnaient encore. On savait que beaucoup d'insurgés en fuite rôdaient et cherchaient un refuge dans les campagnes. Naturellement on se les représentait tous comme des ouvriers hérissés et farouches ou des clubistes pâles, chevelus, coiffés de sombreros.

Or, à cette époque, encore un peu romantique, comme beaucoup de jeunes artistes, Carpeaux abritait, sous un feutre aux larges ailes, une longue chevelure encadrant un maigre visage aux yeux ardents et s'enveloppait de ce qu'on appelait alors un manteau « Talma », c'est-à-dire d'une ample cape sans manches.

Venu à Fives dans cet accoutrement, Carpeaux va droit au presbytère et, heureux de revoir son oncle, frappe à la porte. Le curé est absent pour deux ou trois jours. La servante qui vient lui ouvrir et ne le connaît pas, est terrifiée par l'apparition de ce petit homme hâve, trop abondamment chevelu et barbu, au regard de fièvre, au costume insolite.

Elle croit voir le diable en personne sous l'aspect d'un échappé de la guerre civile, pousse des cris, ameute les gens, le dénonce à la police qui, à tout hasard, par mesure de précaution, le coffre en attendant d'avoir des renseignements précis sur son identité, son genre de vie, et ses mœurs.

Ainsi appréhendé, le visiteur en pardessus Talma a dû se recommander de tous ses amis de Valenciennes, et c'est son ancien professeur M. Bernard qui accourt pour le faire élargir.

Tels furent les premiers rapports de Carpeaux avec le gouvernement de son pays. Il lui était réservé de connaître pendant quelques heures encore une autre prison. Mais, si, même en plein succès et en pleine faveur, il eut toujours à combattre pour réaliser ses œuvres ainsi qu'il les avait conçues, pour les imposer au jugement des artistes officiels et à l'opinion d'abord rebelle, il faut reconnaître que, plus tard, les pouvoirs publics lui furent plus cléments.

VIII

De retour à Paris en 1850, Carpeaux ne manque pas de revenir à l'atelier de Rude, comme il l'avait fait à chacun de ses séjours dans la capitale. Très attaché à son maître,

il admire son génie et son œuvre, respecte sa conscience et son savoir, se montre fervemment docile à ses conseils et à ses leçons. Rude lui apprend que, si forte soit-elle, l'émotion du sculpteur devant une figure ne doit pas l'empêcher de prendre des mesures, de se servir soigneusement du fil à plomb. Ce sont des contrôles qui, loin de nuire à l'inspiration, l'étayent et lui permettent de se mieux réaliser.

Rude, de son côté, s'intéresse affectueusement à cet élève qui ne ressemble point aux autres. En sa flamme, en son ardente et perpétuelle interrogation de la vie, il retrouve sa jeunesse laborieuse et passionnée. Il apprécie sa volonté et son courage. Comme Carpeaux lui-même, il sent que le Prix de Rome, lui assurant quelques libres années d'étude et de travail, sera le meilleur moyen de développer tous les dons qu'il porte en lui.

Aussi, désireux de le voir réussir à ce concours et se rendant compte de l'hostilité que les membres de l'Institut, juges des épreuves, ont à l'égard de ses conceptions, de ses méthodes et de son art, il a la franchise de dire avec une mélancolie souriante à Carpeaux :

— Pour que vous ayez le moyen d'accomplir ce que je devine en vous, le Prix de Rome vous est nécessaire. Je désire que vous réussissiez. Il le faut. Vous le méritez. Cette commodité est indispensable à votre avenir. Alors écoutez le conseil que, dans mon affectueuse estime pour vous, je crois devoir vous donner : si vous restez avec moi, ce prix, vous ne l'aurez jamais. Les artistes qui l'attribuent ne m'aiment pas. Je leur suis suspect. A cause de l'enseignement qu'ils reçoivent ici, mes élèves sont à l'avance des réprouvés. C'est avec peine que je vous demande de me quitter. Car j'aime votre caractère, votre bravoure et votre humilité si ardente, si noble, devant la nature. J'aurai de la tristesse à ne plus vous voir autour de moi. Du moins cette maison vous reste-t-elle ouverte et très amie. Venez-y le plus souvent possible. Vous y serez toujours le bienvenu. Pour l'instant quittez-la, au moins en apparence.

Carpeaux proteste, discute, se récrie. Rude insiste :

— Dans l'intérêt de votre succès, résignez-vous à prendre un maître bien en cour...

— Je n'en veux pas d'autre que vous ! Quoi qu'il arrive, vous serez toujours mon maître !

Carpeaux tint parole. Plus tard, ayant réalisé son œuvre

où la grâce s'unit à la force, parvenu au sommet de la gloire et des honneurs, il ne manquera jamais de dire que Rude et Michel-Ange — pour lequel il avait un culte — furent les véritables maîtres de sa jeunesse.

Et comme, défendant Carpeaux contre lui-même, Rude impérieusement s'obstine :

— Chez qui faut-il aller? demande Carpeaux désespéré.

— Duret ! conseille Rude. Duret, l'auteur des *Funérailles de Marceau.* Son œuvre est honorable. Votre personnalité est trop forte pour qu'il puisse l'opprimer. Au contraire, certains de ses conseils peuvent vous être profitables. Allez chez lui. Son nom vous sera une garantie de succès.

Reconnaissant que Rude a raison, Carpeaux se résigne.

Chez Duret, qui avait de nombreuses commandes, il travaille beaucoup... même, paraît-il, sous le nom de ce sculpteur. Il exécute des bustes que Duret lui fait l'honneur de signer. Et avec son nouveau maître — choisi comme paratonnerre académique — il participe à la décoration de la salle des Sept cheminées, au Louvre.

Toutes ces besognes, accomplies sans plaisir et sans gloire, ne soulagent guère sa pauvreté. En ce temps-là, il écrit à un ami de Valenciennes : « Je n'ai qu'un vieux grabat qui tourne au poussier. Cela n'empêche pas que je dors bien dessus. »

Mais il étudie, il progresse en la connaissance de son métier, il dessine et modèle avec passion des formes vivantes. Aussi ne regrette-t-il pas la confortable quiétude de l'hospitalité reçue à Valenciennes. Au même camarade il dit encore : « J'aime mieux manger mon rata de Paris que de vivre mollement comme j'étais chez Foucart. »

D'ailleurs sans être enthousiasmé par l'art de Duret, qu'il estime mais n'admire point, il se rend compte de ce qu'il apprend. Et plus tard, juste comme il l'était et enclin à la gratitude, dans ses confidences à Émile Chesneau il reconnaîtra bien volontiers ce qu'il doit à ce maître d'occasion : l'ordre et la clarté de la composition, l'heureux arrangement des masses, les attitudes et les gestes expressifs. Peut-être possédait-il d'instinct ces qualités. En tout cas, Duret était homme à les lui faire acquérir.

Cette fièvre de travail, les soucis de l'avenir et ses hautes ambitions d'art n'assombrissent pas sa jeunesse. Il est enthousiaste, et parfois avec des naïvetés charmantes. Il aime

la danse et la douceur familiale des foyers amis. Convié à une soirée chez son compatriote M. Delsart, sténographe du Sénat, il ne manque point de s'y rendre.

Et avec quelle simplicité pittoresque il conte, dans une lettre à l'un de ses camarades, l'emprunt de l'habit noir de rigueur à son obligeant concierge, les précautions dans la rue pour préserver de la boue ses chaussures, de la pluie son costume, et la satisfaction de ne pas se sentir mal à l'aise sous les regards des femmes et des jeunes filles.

Sa vie solitaire, rude, peu propice à une éducation raffinée, ne l'avait guère prédisposé aux bourgeoises distractions de ce genre. Pourtant il s'y complaît et y a bonne tenue. Sa nature et ses relations avec certaines familles de Valenciennes l'ont peu à peu formé. Il n'a que vingt-trois ans. Et plus tard pourtant, après que, reçu à la Cour et devenu le familier de maisons importantes, il aura eu une longue intimité avec d'innombrables grands personnages, de venimeux jaloux créeront la légende de sa vulgarité ouvrière, de sa mauvaise éducation et de son goût pour les plaisirs canailles.

Il y aura même des critiques assez subtils pour retrouver l'influence de ces fâcheuses habitudes jusqu'en son œuvre, toute de grâce et de noblesse. Au contraire, de très bonne heure, il ne songe qu'au mariage et aux joies du foyer. Et chaque fois qu'il se rencontrera avec des jeunes filles belles, bien élevées, agréables, il ne pensera qu'à les épouser.

Les petites fêtes de ce genre ne l'empêchent pas, le lendemain, de se remettre au travail avec l'entrain et le sérieux passionné qui le caractérisent. Des tâches nouvelles s'ajoutent à ses études et à ses besognes. Le voilà devenu professeur d'anatomie chez M. Belloc, à cette « Petite École » dont si peu d'années auparavant il avait été l'élève.

Maigres avantages : deux cents francs par an pour un cours par semaine. Ce n'est pas encore avec de tels appointements qu'il vivra. Mais quel honneur pour lui de se voir enseigner dans une école où il fut un si pauvre et si timide garçon ! C'était bien la preuve qu'on y appréciait ses mérites. Aussi avec quelle conscience et quel acharnement il prépare ses leçons ! Étendu sur le parquet de la misérable chambrette qu'il nous a décrite, il passe maintes nuits à dessiner, avec un bout de craie, sur les lames de bois, l'anatomie des animaux et des diverses parties du corps de l'homme.

Désormais sa vie n'est plus qu'une longue lutte pour la conquête du Prix de Rome qui lui assurera le pain et la paix pour l'achèvement de ses études. A partir de 1850, quatre fois il montera en loge avant de l'obtenir. Chaque année il tend toutes ses forces et toute sa volonté pour la réussite. Après s'être bien préparé, croyant, il supplie Dieu de l'inspirer, de le soutenir. A la veille du concours, il s'agenouille dans une église pour demander l'aide divine. Une autre fois, on le trouve chez lui en prière. Et après l'échec, brisé par l'effort intellectuel et physique, il languit dans une cruelle dépression ; il écrit des lettres désespérées ; il parle des persécutions dont il est victime ; de la malédiction qui pèse sur lui ; de la fatalité qui l'écrase. Trop vibrant pour une santé si frêle, il passe de l'exaltation qui ranime ses forces insuffisantes et de l'allégresse passionnée, à la prostration, au découragement. Ses lettres sont alors des cris de rage et de douleur. Débile, il n'est soutenu que par la flamme intérieure. Mais en même temps elle l'use. Et lorsque, momentanément, elle s'éteint, il retombe de son rêve et de son espérance, et se sent plus accablé.

En 1852 — c'était la troisième fois qu'il montait en loge — la manière dont il a traité le sujet « Philoctète à Lemnos » semble le désigner pour le prix. L'exposition lui est favorable. Ses maîtres et la plupart des grands artistes présents saluent en lui le lauréat probable. Sa victoire ne fait aucun doute. Et comme tout le monde estime que c'est justice, ses camarades le félicitent. Carpeaux exulte. Enfin le voici hors de l'ombre et de la misère ! Enfin il va, pendant quatre ans, travailler sans inquiétude, en des conditions morales et matérielles qu'il n'a jamais connues, parmi les vivants chefs-d'œuvre de l'antiquité. L'un des importants critiques de l'époque fait son éloge et annonce son succès. Sur la foi d'une telle caution, un journaliste de Valenciennes, Arthur Dinaux, fervemment dévoué à ce jeune sculpteur dont il est fier et qu'il aime, laisse prévoir son triomphe. Déjà l'on prête l'oreille pour entendre l'émouvante voix de la cloche historique Jeanne de France, qui est comme la voix même de la cité heureuse ou endolorie.

Mais Henri Lemaire, le compatriote et le parent de Carpeaux, est l'un des membres du jury. Et comment l'auteur du fronton de la Madeleine, cet artiste officiel accablé d'honneurs et de commandes, n'y aurait-il pas de l'influence? Or,

il est obstiné et vindicatif. Il n'aime pas cet embrasé qui ne lui paraît pas assez docile, dont la frémissante originalité l'inquiète et l'irrite. Et si, blessé de son accueil narquois, Jean-Baptiste lui a, comme plus tard il s'en vantait, répondu avec irrévérence, il ne le lui pardonne pas. Ou simplement Henri Lemaire était peut-être de ces vaniteux butés qui mettent leur amour-propre à ne pas revenir d'une erreur et qui, ayant commis une injustice, ne trouvent d'autre excuse à eux-mêmes que de l'aggraver, afin de se donner l'illusion qu'ils ne se trompaient pas.

A l'artiste fougueux et passionné qu'illumine le génie il préfère le bon élève souple et obéissant, en qui il se retrouve. Et, comme pour humilier Carpeaux davantage, il a choisi, pour l'opposer à Carpeaux, un autre enfant de Valenciennes, sculpteur certes très digne d'estime et qui fera une fort honorable carrière : Crauk.

Les autres membres du jury pouvaient-ils ne pas être sensibles aux paroles d'Henri Lemaire qui, d'un air patelin, sur un ton de bonhomie attristée, leur disait :

— Je m'intéresse à ce petit Carpeaux. Il est non seulement mon compatriote mais un peu mon parent. Je voudrais pouvoir vous le recommander. Mais, en toute justice, je ne le puis. Je ne m'en sens pas le droit. Le meilleur concours est, à mon avis, celui de Crauk. Et je vote pour lui.

Comment ne pas se ranger à l'opinion d'un si noble confrère qui, Brutus de l'art, immole à la justice les plus chers liens de famille? Peut-être ajouta-t-il :

— Carpeaux est jeune, opiniâtre. Nous le retrouverons !

C'est un argument familier aux sournois étrangleurs de ce genre. Connaissant l'émotivité du frêle jeune homme et les difficultés paralysantes au milieu desquelles il se débat, il espérait peut-être que, découragé, Carpeaux ne se représenterait plus et que le célèbre, l'important sculpteur-homme politique de Valenciennes n'aurait pas de dangereux rival en sa cité.

Jugeant les autres à sa mesure, il comptait sans la merveilleuse énergie et la ténacité de Carpeaux.

En attendant la possibilité d'une revanche, il se réfugie, comme les années précédentes, non seulement à Valenciennes chez son ami Foucart, mais à Raismes, village voisin, où M. et Mme Delerue possèdent un château. C'est un couple de riches industriels qui, selon les traditions des

familles importantes de Valenciennes, s'intéressent à l'art et aux artistes. Cordiaux et bons, ils se plaisent à les obliger.

L'architecte Louis Dutouquet, ami d'enfance de Carpeaux, leur a parlé de sa courageuse pauvreté. Par son intermédiaire, plusieurs fois déjà ils l'ont discrètement aidé, sans que Jean-Baptiste pût supposer l'origine de ces petits bienfaits. Cette délicatesse permit à Carpeaux de se lier avec le fils Delerue sans se sentir gêné par l'assistance de ses parents qui la lui laissaient ignorer, et aussi d'être tout à fait à l'aise pour accepter leur hospitalité dans leur demeure champêtre.

L'atmosphère en est douce et agréable. Une affectueuse simplicité y règne. Tout un étage est réservé aux jeunes artistes qui passent là les vacances. Carpeaux y travaille avec enthousiasme et sécurité. L'année d'avant, il avait fait un médaillon de M. Delerue et un buste de Mme Delerue. Et comme l'accueillante dame si affable était morte entre les deux étés, aux vacances d'après, dans une pensée de tendre gratitude, il a l'idée d'exécuter — pour son tombeau — un médaillon d'après son buste.

Dans ce calme décor, Carpeaux s'apaise et, tout en travaillant beaucoup, s'abandonne à la sereine poésie de la campagne. A Valenciennes aussi il modèle, grave et dessine sans cesse. Dès cette époque il a pris l'habitude de ses fameux petits carnets où il note tous les gestes, toutes les attitudes et les expressions de physionomie qui le frappent. En outre, il lui arrive de faire, en causant, des croquis sur la nappe des tables où il dîne, sur n'importe quel bout de papier que, sa curiosité et sa passion satisfaites, il laisse traîner. Certaines amusantes et pittoresques figures de compatriotes lui permirent même de vigoureuses caricatures d'une observation et d'un accent fort caustiques.

Mais, à Raismes, rafraîchi par cette douce intimité au milieu des arbres et des verdures, il n'est plus que « le poète inspiré par le calme des champs ». Tel est le nom qu'il donne au bas-relief conçu et réalisé à Raismes sous cette heureuse influence. Il y exprime son âme rassérénée. Pour quelles raisons l'envoie-t-il au prochain Salon avec la signature Ernest Blagny, nom d'un de ses amis qui jusqu'au bout lui restera fidèle avec une ferme clairvoyance? Toujours est-il qu'il n'y obtint aucun succès et y passa presque inaperçu.

Nouveau mécompte mais qui ne l'attriste point. Car dès ce moment il porte en lui l'idée d'une œuvre d'un modernisme tout à fait audacieux. Ardent et chercheur comme nous le connaissons, il y donne toute sa pensée. C'est le projet de son fameux bas-relief de *la Soumission d'Abd-el-Kader*, avec lequel il commençait à vivre et qui allait lui valoir des tribulations étourdissantes.

IX

Le jeune sculpteur qui, pour la conquête du Prix de Rome, travaillait souvent d'après l'antique, désire ardemment traiter un sujet de la vie actuelle. Il la regarde avec tant de curiosité et de passion ! Il en étudie si fiévreusement les plus divers aspects ! Ses carnets ne sont-ils pas pleins de croquis où il en fixe les figures, les spectacles et les costumes? Habitué à interpréter les gestes et les prouesses des héros d'autrefois, il est intéressé par les personnages et les événements de l'histoire contemporaine.

Or, Abd-el-Kader, l'énergique animateur de la révolte arabe contre la civilisation française, hantait depuis longtemps les imaginations. Voilà quinze ans qu'il tenait en échec nos généraux et nos soldats. La prise de la Smala par le duc d'Aumale n'avait pas mis fin à ses exploits. Il était devenu une saisissante figure légendaire. Et, à peine le trône impérial reconstitué, Napoléon III avait eu la chance d'achever l'œuvre des gouvernements antérieurs, de recevoir la soumission de cet insaisissable guerrier et de signer avec lui un traité définitif qui, lui assurant une rente princière, lui permettait un exil doré en Syrie.

Carpeaux sent que cet épisode suprême lui offre les éléments d'un original et beau bas-relief. Il consacre toute l'année 1853 à l'étude et à la réalisation de ce projet qu'il médite depuis plusieurs mois. Et lorsque, aussitôt après cet accord, l'émir vient à Paris pour la cérémonie solennelle de la soumission qui a pour décor le château de Saint-Cloud, avec l'ingénieuse ténacité qui le caractérise il s'arrange pour voir Abd-el-Kader, trouve le moyen de se glisser à l'Opéra le soir d'une représentation en grande pompe, afin de pouvoir étudier la figure, les gestes, les attitudes et le costume de l'impassible Arabe aux yeux bleus.

De même, il a besoin de faire des croquis d'après l'empereur, les dignitaires de la cour, les ministres, les généraux en costume d'apparat. Et notre jeune artiste n'est pas encore reçu aux Tuileries ! Mais rien ne le rebute. Aucun obstacle ne lui paraît infranchissable. Il se faufile à l'église Notre-Dame le jour du mariage de l'empereur et de l'impératrice Eugénie, s'approche le plus possible des époux et, juché sur le sommet d'une barrière où deux de ses camarades le maintiennent difficilement en équilibre, il multiplie les croquis de Napoléon III et des hauts personnages en grand uniforme. C'est tout juste si le service de garde ne prend pas ombrage de ce zèle indiscret et de cette singulière posture !

Désormais, il a tous les éléments de cette composition. Il la sent. Il la voit. Pour l'arrangement de ses personnages autour de la figure centrale de l'empereur, le souvenir de la *Mort de Marceau* d'Henri Lemaire s'offre à son esprit. Malgré lui, l'égoïste parvenu lui rend tant soit peu service.

Et, à mesure qu'il travaille, qu'il avance dans l'exécution de son sujet, Carpeaux a le pressentiment que ce bas-relief pourra être une œuvre intéressante. Il s'enthousiasme. Il vit dans la fièvre. Il pense à la gloire de Valenciennes et invoque le secours de Dieu. N'écrit-il pas à son ami Louis Dutouquet cette phrase touchante : « Si Dieu m'aide dans mes projets, j'ose croire que je serai assez heureux pour ajouter une couronne au trophée artistique de Valenciennes. »

Espoir légitime. Car cette œuvre de jeunesse, d'une inspiration moderne et hardie, est supérieurement composée. Dans cette scène vivante tout concourt à l'unité d'expression. La majesté bienveillante de l'empereur fait un digne accueil au respectueux élan de l'émir. La physionomie et les attitudes des diplomates et généraux qui l'entourent s'accordent à merveille avec l'ensemble de la scène.

Carpeaux pouvait très justement être dans la joie. Il avait réalisé une œuvre dont l'idée et l'exécution lui faisaient honneur. Et quel succès, sans doute, au Salon de l'année, où avec confiance il l'envoie !

C'est ici que commencent les déboires, les difficultés d'une longue bataille à la fois comique et douloureuse.

Avec ses militaires en bottes à l'écuyère, leurs éperons et leurs barbiches, ce bas-relief étonne et déconcerte. En raison de ses indiscutables qualités techniques, les membres du jury n'osent tout de même pas le refuser. Mais, malgré le

caractère historique de la scène et ce qu'elle avait de flatteur pour le personnage principal, représenté en magnanime vainqueur de l'émir qui pendant quinze ans avait nargué la force française, on le relègue dans un coin sombre.

Carpeaux supplie M. de Nieuwerkerke et M. de Chennevière, les hauts dirigeants des Beaux-Arts, de faire exposer son bas-relief dans un éclairage moins défavorable. Leur intervention n'aboutit qu'à un déplacement sans avantage. A cause de son sujet, l'œuvre ne passe pas complètement inaperçue. Mais on n'en goûte pas très bien les mérites. Et la cour impériale n'en soupçonne même pas l'existence.

Écœuré, Carpeaux traverse une brève crise de prostration. Il ne pense qu'à cette œuvre et aux moyens de lui faire rendre justice. C'est pour lui une telle hantise que, ayant une fois de plus concouru — dans de bien mauvaises conditions morales et physiques — pour le Prix de Rome, il n'a même pas le temps de s'attrister davantage lorsque le jury, estimant trop médiocre l'ensemble du concours, décide que le Grand Prix ne sera pas attribué.

C'est alors que le sculpteur Duret, le maître auquel, en vue des récompenses académiques, il avait feint de s'accrocher, lui donna un ingénieux conseil :

— L'empereur va bientôt, au cours de son voyage dans le Nord, se rendre à Valenciennes. Cette ville, qui se pique d'honorer l'art et d'être une pépinière d'artistes, organise, à cette occasion, une exposition de leurs œuvres. Fils de Valenciennes, vous devriez y envoyer votre bas-relief. Il est impossible que, dans sa visite à l'hôtel de ville, l'empereur n'ait point, au passage, le regard attiré par cette scène toute à sa gloire.

Ranimé par cette espérance, Carpeaux fit transporter à Valenciennes son bas-relief. Il ne doutait pas que, en raison de son caractère historique favorable au régime, et de son importance, on le mît au salon d'honneur.

Mais, là encore, il comptait sans l'égoïste présomption de son parent Henri Lemaire qui avait réservé pour sa seule sculpture ledit salon. Ne suffisait-elle pas pour constituer un décor digne de Sa Majesté impériale?

Aussi, dociles à son autoritarisme dédaigneux, les organisateurs exposèrent-ils le bas-relief d'*Abd-el-Kader* en haut de l'escalier. Il était trop tard pour en demander le déplacement lorsque Carpeaux s'aperçut de ce méfait.

Furieux et révolté, il va se plaindre chez son ami l'avocat Foucart et chez le notaire Beauvois qui, républicains irrités par le coup d'État du 2 Décembre 1851, restaient boudeusement loin de ces fêtes.

Déjà ils blâmaient Carpeaux d'avoir mis Napoléon III à l'honneur et choisi un épisode de son règne pour l'immortaliser par une de ses œuvres. Lorsqu'il vint annoncer l'avanie dont il était victime, ils éclatèrent en sarcasmes et en violences :

— Voilà ce qu'il en coûte de se commettre avec de telles gens ! Tu es joliment récompensé d'avoir fait la cour à Badinguet ! Laisse-le donc avec son cortège d'empanachés et de flagorneurs... Fais comme nous : tu vois, nous nous tenons à l'écart... Pendant que les rénégats de la liberté vont acclamer son étrangleur, nous allons boire frais, fumer des pipes et joyeusement maudire cette bande !... Le seul moyen de te réhabiliter, ô sculpteur courtisan, c'est de rester avec nous... Allons ! Voilà un verre et du tabac !...

Carpeaux est trop déçu et trop ulcéré pour avoir la tentation d'une dérobade. A quoi bon retourner là-bas où certainement personne ne ferait attention ni à lui ni à son œuvre? Il se laisse donc enfermer tout l'après-midi de cette journée cérémonieuse dans cette tabagie d'opposition où jaillissait l'éclair de véhéments sarcasmes à l'adresse de l'usurpateur Badinguet, ainsi vitupéré sous le nom du maçon qui, en prêtant au prince prisonnier d'État, au fort de Ham, ses vêtements de travail, lui permit de s'évader.

Et — ô ironie des choses ! — pendant que, le verre en main, en face de poudreuses bouteilles propices à l'exaltation vengeresse, les amis de Carpeaux tonitruent contre l'homme qui était destiné à le mieux comprendre, Napoléon III, visite l'exposition de l'hôtel de ville sous la conduite d'Henri Lemaire, s'arrête spontanément devant le bas-relief où un épisode mémorable de son règne est représenté et qu'on ne lui montre pas.

Très intéressé il demande qu'on lui en présente l'auteur. On l'appelle, on le cherche. Mais il est introuvable, et pour cause !

— Qui est-ce? demande l'empereur.

— Rien ! répond avec sa bienveillance habituelle Henri Lemaire sur un ton excédé et dédaigneux.

Et il se hâte de faire entrer l'impérial visiteur dans le

salon d'honneur où l'attendent les œuvres accumulées dudit Henri Lemaire, dont, bien entendu, il lui parle moins succinctement.

Très vite, dans Valenciennes, se répand le bruit que Napoléon III a remarqué le bas-relief et voulu féliciter son auteur.

Voilà notre Jean-Baptiste désolé. La fureur politique de ses amis lui a fait perdre une occasion qui peut-être ne s'offrira plus.

Eux-mêmes sont bourrelés de confusion et de remords. Ils sentent qu'ils ont le devoir de tout faire pour réparer ce grave préjudice que leur passion antibonapartiste vient de causer à Carpeaux.

Tête lucide même après boire, le notaire Beauvois se rappelle qu'un de ses plus intimes amis de Lille, conseiller général du Nord, est au mieux avec le préfet. Il lui écrit pour le presser d'obtenir que Carpeaux soit présenté à l'empereur pendant la soirée de la préfecture.

— Filez vite ! conseille l'expéditif Beauvois. Vous avez juste le temps d'arranger là-bas cette présentation. Bonne chance. Mais n'oubliez pas que l'homme du 2 Décembre, tout couronné qu'il soit, n'en est pas moins un scélérat !

Carpeaux saute dans le train... qui déraille en route. Malgré ce premier accroc il finit par arriver à Lille et, muni d'une chaleureuse lettre d'introduction, bondit chez le conseiller général ami de Beauvois qui court chez le préfet et obtient de lui que, invité au bal, le jeune sculpteur soit nommé à Napoléon III comme l'auteur du bas-relief remarqué, la veille, à Valenciennes.

Voilà donc Carpeaux en très bonne place, cette fois, pour une entrevue d'où peut résulter une importante commande officielle.

Le décor est magnifique. Les invités arrivent en foule. Ils sont en grande toilette. Les uniformes et les broderies alternent avec les cassures chatoyantes des robes de soie. Une petite fièvre anime l'assistance. Chuchotements, papotages, froissements d'étoffes, bruits saccadés des éventails. On attend l'empereur et l'impératrice. Que vont-ils dire aux privilégiés à qui ils adresseront la parole? Que leur répondre?

Tout à coup des craquements se font entendre dans les parquets des salons encombrés. Le préfet s'alarme. Si

l'étage allait s'effondrer sous le poids insolite de la trop nombreuse assistance ! Rapides conciliabules angoissés. Le couple impérial va paraître d'ici quelques minutes. Peut-on l'exposer à un tel risque ? On signale le péril au service de garde, aux fonctionnaires de la cour. Les craquements se multiplient et se prolongent. La peur oppresse les invités qui, le souffle suspendu, s'immobilisent. On se résigne à une décision de prudence : le bal n'aura pas lieu !

Voilà donc, tout seul dans la nuit et sans gîte, le malchanceux auteur d'*Abd-el-Kader*. Quelle fatalité le poursuit ! Décidément il ne verra pas l'empereur ! Il n'a plus qu'à regagner Valenciennes par un train de nuit. Carpeaux est exténué par la tension nerveuse de ces dernières jours, par la dépense de forces dans l'agitation et la fièvre. En outre, après ces alternatives de déconvenues et d'espérances, ce nouvel échec l'a terrassé. A peine dans son compartiment de chemin de fer, il s'endort. Et si bien que, dans ce sommeil accablé, il franchit, sans y prendre garde, la bifurcation où il aurait dû descendre pour l'embranchement de Valenciennes. Il ne se réveille qu'aux abords de la station d'Arras. Il quitte ce train. Quand y en aura-t-il un autre, lui permettant de remonter vers Valenciennes ? Alors des tiraillements d'estomac lui rappellent qu'il n'a pas dîné. La faim rend plus lourde sa prostration. A cette heure de nuit, autour de la gare et dans la ville, pas un café ouvert où il puisse se sustenter. A bout de forces, il se décide à pénétrer dans un poste de garde où des fantassins secourables le ravitaillent avec du pain de munition et ce qui reste des gamelles du soir. Puis, retournant à la gare, il obtient d'être nuitamment rapatrié à Valenciennes dans le fourgon d'un train de marchandises qui, à ce moment même, s'étire dans cette direction.

Les péripéties de cette équipée ne l'empêchent pas de réfléchir. Obstiné, il ne néglige aucune chance de réussite. Après Lille, le programme du voyage impérial comporte un séjour à Amiens qui se prépare à des fêtes. Carpeaux est impatient de regagner Valenciennes où il conquiert une recommandation pour le préfet de la Somme et d'où il compte réexpédier en hâte son bas-relief au chef-lieu de ce département.

Tout au moins fait-il partir son *Abd-el-Kader* qui, poids lourd, n'arrivera dans Amiens qu'après lui. En l'attendant,

il négocie avec le préfet qui, touché par le récit de ces mésaventures, consent à ce que cette œuvre, tout à l'honneur du chef de l'État et du régime, soit exposée à sa préfecture. Triomphant, Carpeaux exulte. Mais lorsque, vers quatre heures de l'après-midi, l'énorme caisse apparaît devant ses fenêtres, le haut fonctionnaire s'effraie et se ravise. Si cette inquiétante cage de bois, de format insolite, contenait une machine infernale ! Dès que ce soupçon effleure son cerveau, la panique s'y installe. Il ne retrouve la paix qu'après avoir fait reléguer l'inquiétant objet sur un terrain vague... et, à tout hasard, incarcéré Carpeaux jusqu'à ce que, ayant d'urgence télégraphié à Valenciennes, il ait obtenu, sur ce bizarre voyageur escorté d'un si volumineux colis, des renseignements qui le rassurent. Ce sont procédés du régime et M. le préfet veille au salut de l'empire.

Que faire en une geôle, sinon songer? Si cahoté que soit Carpeaux il ne se tient pas pour battu. Quand arrivera l'ordre d'élargissement, la réception à la préfecture ne sera plus pour la population d'Amiens qu'un brillant souvenir.

Mais, le lendemain, l'empereur doit être solennellement reçu à la cathédrale. Pourquoi l'*Abd-el-Kader* — qui pourtant n'a rien de commun avec cette merveille de l'art gothique — ne s'abriterait-il pas temporairement sous le porche pendant la visite impériale? Ému par ces tribulations qui se compliquent à chaque étape, l'archevêque autorise cette exposition bien singulière en un tel lieu, mais à la condition que le jeune sculpteur s'engage à ne faire aucune démarche qui puisse ralentir le cortège et en troubler la majestueuse ordonnance. La promesse est si bien tenue et l'empereur si fortement encadré que, en pénétrant dans la dentelle de pierre de la cathédrale, il frôle, sans même s'en apercevoir, le bloc de plâtre où son regard rêveur est représenté au-dessus de sa barbiche.

Pour Carpeaux, nouvelle déception. Mais il ne s'abandonne pas. Ingénieux et résolu, il va jusqu'au bout de ses chances. D'ailleurs le bruit de ses mésaventures se répand et lui crée des sympathies, même auprès des gens qui ne le connaissent pas. Apprenant que Napoléon III doit visiter le même jour, dans Amiens, une exposition d'art régional, Carpeaux obtient des organisateurs que son bas-relief y figure et, en toute hâte, il l'y fait charrier.

C'est la fin victorieuse des tribulations : l'empereur arrive,

sourit en retrouvant cette œuvre sur laquelle son froid regard mélancolique s'est déjà promené et dont, en vain, il avait demandé qu'on lui présentât l'auteur. Cette fois, l'impétueux Carpeaux n'attend pas les cérémonieuses formalités du protocole. Jaillissant, comme un diable, de derrière son bas-relief, avec la soudaine hardiesse d'un timide ayant foi en son œuvre, il s'écrie comiquement :

— C'est moi qui l'ai fait !

L'empereur, amusé, sourit plus que jamais, regarde le bas-relief, complimente Carpeaux et, séance tenante, lui fait, pour l'État, la commande de l'exécution en bronze.

Déjà il s'éloigne pour continuer la visite. Alors Carpeaux, si souvent déçu, pense soudain à prendre une précaution contre le mauvais sort. Courant après Sa Majesté au lourd œil glauque et n'hésitant pas à se dresser devant Elle, il lui demande avec une anxiété implorante :

— Sire, n'oublierez-vous pas?

Quel bon prétexte pour un mot historique ! Aussitôt l'empereur — qui n'était pas un méchant homme — répondit en souriant au milieu de son cortège émerveillé :

— Je n'ai qu'une parole !

Tous les assistants félicitent le jeune vainqueur. Le préfet à poigne, qui l'a fait coffrer la veille, est le premier à le congratuler devant le dispensateur de toutes grâces, mais en se gardant bien de dire par quel acte peureux et maladroit il a préludé à ce triomphe.

On devine avec quelle joie et quelle fierté Carpeaux rentre le lendemain à Valenciennes, où, sans doute, le sec Henri Lemaire fut très dépité et où les irréconciliables adversaires de Napoléon III durent se sentir momentanément mal à l'aise pour honnir le « Badinguet » qui venait de traiter leur ami avec tant de bonhomie intelligente et généreuse.

C'était la première fois que Carpeaux se trouvait en face du souverain qui devait le soutenir avec tant de constance et avoir une si grande influence dans sa vie.

Le début pittoresque de ces relations qui, après la déchéance et l'exil, se prolongèrent jusqu'au cercueil de Napoléon III — où pieusement il vint apporter un peu de terre française — montre en action le caractère à la fois impulsif et opiniâtre de Carpeaux que rien, jamais, n'écarta de son dessein. Ce sont deux traits de cette attachante figure.

X

Enfin, le 9 septembre 1854, Carpeaux a la satisfaction d'obtenir le Grand Prix de Rome avec son groupe d'*Hector et son fils Astyanax* qui, sobrement expressif, n'est tout de même encore qu'un bon devoir d'élève.

Voilà son espoir réalisé et franchie l'étape qui est pour lui la plus décisive. Mais bien que tout le monde s'accordât pour reconnaître que Carpeaux devait, un jour ou l'autre, avoir le prix, cette victoire ne fut pas gagnée sans vicissitudes et sans luttes. C'eût été une entorse à son destin si l'auteur d'*Abd-el-Kader* l'avait emporté sans batailles ni péripéties. Hélas ! toute son existence prouvera qu'il était marqué pour de telles incertitudes.

Ayant été classé premier à la première épreuve, il n'obtient que le cinquième rang à la seconde. Découragé, il se persuade qu'il est poursuivi par la haine et qu'on ne veut pas de lui. Aussi, en pleine crise d'affaissement, abandonne-t-il le concours. Puis, se ressaisissant soudain, notre émotif se ravise. Un beau matin, huit jours avant l'expiration du délai, il réapparaît à l'école et, encore bien sombre, déclare simplement :

— Je viens faire le concours.

Et il travaille avec une si fiévreuse énergie que, rattrapant le temps perdu, il achève supérieurement ces deux figures.

Mais ce n'est qu'un premier obstacle abattu. D'autres surgissent, qu'il ne lui appartient pas de surmonter. Carpeaux se heurte aux formalistes méticuleux dont certaines jalousies aux aguets aiguisent l'esprit de chicane. Un de ces discuteurs signale d'imperceptibles différences entre l'esquisse et la réalisation. Peut-être Henri Lemaire attise-t-il sournoisement ces scrupules? Des commissaires sont choisis pour juger de ce scandale. Deux fois dans la même journée deux équipes différentes d'experts proposent froidement que Carpeaux soit, pour ces vétilles, exclu du concours. On s'échauffe autour de ce long débat qui s'ébruite. Par bonheur, en séance plénière, dix-huit voix contre huit repoussent l'injuste exécution.

Le même soir à Valenciennes, selon les rites traditionnels,

Jeanne de France, la cloche qui sonne les joies et les fiertés de la ville, annonce la victoire artistique d'un de ses fils. Et Arthur Dinaux, rédacteur de l'*Écho de la frontière* — qui, malgré la déconvenue d'il y a deux ans, s'est, sur un article chaleureux du critique Delécluze, risqué à faire prévoir ce laurier, le commente avec allégresse.

Puis, le 22 octobre 1854, il est à son tour le héros d'une apothéose pareille à celle que, enfant juché sur les épaules de son père, il a vue jadis, le cœur battant, pour le triomphe d'Henri Lemaire. Une seule différence avec cette cérémonie dont il fut témoin : le chemin de fer ayant été établi, c'est maintenant à la gare que le corps municipal, les autorités, les diverses associations avec leurs bannières et drapeaux, les orphéons, viennent pour le conduire, parmi les acclamations de la foule, vers l'hôtel de ville, les cantates, les discours...

Avec quelle émotion il passe, tête haute et souriante, au milieu de ses compatriotes qui lui font fête, dans ces rues et sur ces places où, tout petit, il a joué, où, si souvent, tenant sa mère ou son père par la main, il s'est promené !

Aussi, à ces minutes-là — ses lettres le prouveront — pense-t-il à ses parents et, après eux, aux enfants inconnus que cette cérémonie en son honneur pourra encourager à l'étude créatrice.

Après la réception de l'hôtel de ville, le cortège se remet en marche, aux accents d'une fanfare, pour gagner la salle du banquet. Dans la rue qu'habite Foucart, ami de Carpeaux, il fait escale devant sa maison, dont la porte s'ouvre et sur le seuil de laquelle apparaît, avec des fleurs dans les mains, la fille de l'avocat. Elle est petite encore, mais jolie et déjà délicieusement enjouée. Avec quelle grâce espiègle elle offre ce bouquet au jeune vainqueur, familier du logis paternel ! Carpeaux l'embrasse. Et, plus tard, lorsque l'adolescence aura fait d'elle une exquise jeune fille mutine et rieuse et quand Carpeaux sera devenu un grand sculpteur célèbre, c'est le sourire d'Anna Foucart qui resplendira dans toute son œuvre. Ce sourire qui, au moment où j'écris ce livre, vit encore sur un fin visage toujours gai et charmant, Carpeaux l'a immortalisé. Glorieuse récompense pour ces fleurs gentiment offertes en un jour d'allégresse !

Au banquet, mettant tout à coup la main sur ses yeux, le jeune sculpteur s'abandonne à la douceur des larmes

lorsque le maire lui parle de ses parents qui, depuis longtemps partis pour l'Amérique, sont privés de l'enorgueillissante joie d'assister à son triomphe.

Et plus tard, la nuit venue, à cet attendrissement de bon fils succède la fierté lorsque, d'une fenêtre de l'hôtel de ville, il peut lire, sur cette place où il ne fut qu'un pauvre enfant de famille obscure, son nom écrit en immenses et frissonnantes lettres de feu.

Mais il eût momentanément échappé à son destin si ce jour tant désiré et dont si longtemps à l'avance son imagination se faisait une fête, s'était passé sans la tristesse d'un peu d'ombre autour de tant de lumière.

Voilà-t-il pas que, se trompant sur les conséquences matérielles des premiers succès de Carpeaux, son ami Louis Dutouquet, exagérément scrupuleux et beaucoup trop pressé, s'est mis en tête d'exiger qu'il rembourse tout de suite les quelques centaines de francs prêtés au jeune sculpteur par M. Delerue, ce très riche industriel de Raismes dont nous avons parlé?

Les 10 000 francs octroyés par l'État à Carpeaux pour l'exécution en marbre de son *Abd-el-Kader*, une commande de 5 000 francs à lui faite par M. Lefuel, architecte du Louvre, pour un *Trophée du génie de la Marine* destiné à ce monument, donnent à Louis Dutouquet d'étranges illusions sur les ressources de son ami.

C'est lui qui sut intéresser à Carpeaux cet homme obligeant et fortuné. Et comme il a une conscience fort ombrageuse, il trouve juste et nécessaire que l'artiste, plus riche d'espérances que de réalités, commence sans retard à s'acquitter.

Carpeaux ignore toujours que c'est M. Delerue qui l'a aidé. Pour lui ce bienfaiteur — que nous préférons croire étranger à la réclamation de Louis Dutouquet — reste inconnu. Et fier, digne, scrupuleux lui aussi, il ne demande pas mieux que de rembourser. Mais, pour Dieu, qu'on attende! De ces sommes, qui d'ailleurs ne sont pas encore payées, il a besoin pour exécuter les commandes. Et le léger surplus lui est indispensable pour vivre, pour travailler.

Tout cela — si évident, si raisonnable — ne convainc ni ne touche Dutouquet. Il se bute, se froisse et boude. Pourtant quelles lettres émouvantes lui adresse Carpeaux! Il a dû sentir que, si son ami n'obtient pas satisfaction, il se

tiendra à l'écart de son triomphe. Et il le supplie de lui épargner ce chagrin : « Si tu ne veux rien m'accorder, lui écrit-il, songe bien que tu me rendras triste au milieu de ma joie. »

Dutouquet ne veut rien entendre. Il ne répond même pas à ses lettres. Et, inflexible, le jour de la cérémonie venu, il a sottement le triste courage de priver son ami de la douceur de le sentir à ses côtés. C'est tant pis pour le souvenir de Louis Dutouquet, mais l'histoire a enregistré que, en ce jour-là, il n'était pas près de Carpeaux pour lequel il avait été jusqu'alors un conseiller cordial et un appui. D'ailleurs cet excellent homme le redeviendra. Après cette saute d'humeur, il ne tardera pas à reconnaître l'excès de sa hâte et de son exigence.

C'est en effet sous ses yeux que, revenu à Valenciennes où la vie lui est moins rude en attendant son départ pour Rome, Carpeaux travaille au milieu des difficultés.

Sans doute il s'attarde parfois un peu dans les estaminets de Valenciennes, où ses camarades d'enfance lui font fête. Il s'abandonne au plaisir de ces retrouvailles, des souvenirs communs qu'on évoque et de son prestige aux yeux de ses compatriotes.

Mais quelques canettes de bière vidées au milieu d'affectueux bavardages ne l'empêchent pas d'exécuter les commandes depuis longtemps faites et celles que son succès lui attire : *la Lecture*, destinée à disparaître dans un incendie, et une autre figure de grâce : *la Toilette*. Il lui faut aussi des études, du temps, des modèles, c'est-à-dire encore de l'argent pour réaliser un groupe dont — peut-être sous l'influence d'une œuvre d'Henri Lemaire — il a eu l'idée : *l'Impératrice secourant les enfants malheureux*.

Que, dès ce moment, Carpeaux qui, né généreux, se montra toujours, au cours de sa trop brève existence, insoucieux de l'argent, ait été un peu prodigue dans la griserie de ce premier succès si longtemps attendu, je n'en disconviens pas.

Mais surtout, fils très tendre et très bon pour ses parents, envers lesquels plus tard, hélas ! il restera aveuglément docile, il s'appauvrit pour leur envoyer des subsides en Amérique où, à cette époque, ils ne sont pas très heureux. Pour les aider, Carpeaux se met momentanément dans une gêne extrême.

En plein succès moral, connu, fêté, à la veille de vivre

dans la grande paix féconde de Rome, il retrouve presque les embarras de sa jeunesse tourmentée : bientôt n'ayant plus de commandes, il se rappelle que, comme tant d'autres, son compatriote Abel de Pujol gagna son pain, durant quelques mois, en peignant des enseignes et, à son tour, il devient peintre d'enseignes.

Ce sont les difficultés de cette tendre volonté de secourir ses parents qui le font retarder plus qu'il n'est d'usage son départ pour la villa Médicis.

Heureusement que, juste à ce moment, Valenciennes, fière de lui et confiante en son avenir, lui accorde un subside de mille francs et que l'un de ses protecteurs, M. Claisse, adjoint au maire de cette ville, le complète par une avance personnelle de trois cents francs.

Cette aide est d'autant plus opportune que Carpeaux, surmené de travail, est à nouveau endolori d'un phlegmon oculaire dont il a beaucoup souffert l'année précédente. Risquant de perdre à jamais la joie de voir et de créer, avec quelle énergie anxieuse il se soigne !

Mais souffrances, fatigue, tracas, misère n'altèrent pas la généreuse et noble conception de la vie qui le caractérisent.

Lui qui déjà, le jour où Valenciennes fêta son Prix de Rome, avait, dans sa réponse au discours du maire, exprimé des vœux pour que ses jeunes camarades des Académies lui faisant cortège eussent à leur tour des victoires analogues, du fond de ses ennuis et privations il pense encore à eux. Écrivant à M. Claisse, il joint à l'expression de sa gratitude — car il sut toujours se montrer reconnaissant avec dignité — celle de sa sollicitude pour les jeunes artistes de sa ville natale :

« Je n'ai pas besoin, lui dit-il, de vous recommander ceux qui me suivent dans la noble carrière des arts, car vous êtes désormais leur protecteur. »

Ces divers sentiments, au milieu de tels embarras, révèlent la qualité d'une âme.

Georges Lecomte,
de l'Académie française.

(A suivre.)

Rêverie autour de Malherbe

Cette année, comme tous les ans, depuis dix-huit ans, j'avais relu les poésies de Malherbe, et je pensais vous donner une étude fort sévère et grave sur ce poète. Dèjà, j'avais entassé sur ma table une montagne de notes. Mais, aux rigueurs de l'été, j'ai dû me réfugier en mon Béarn ; et, sous les troènes de Saint-Pée, aux portes d'Oloron-Sainte-Marie, j'ai naturellement avoué mon dessein, devant quelques amis. C'était par une après-midi heureuse, devant des carafes d'orangeade et des bouteilles de Jurançon ; et M. Théodore Decalandre, qui est fort bavard, commença de disserter de Malherbe. On lui coupa la parole assez rapidement. Il reprit son discours. Tous mes amis parlaient. Ma paresse les écoutait. Voulez-vous faire comme elle?

— Malherbe, madame, vint au monde à Caen, et c'était en l'année 1555, du moins, beaucoup le pensent.

— Quel est encore ce mystère?

— Mon ami Maurice Allem, qui est fort érudit et ami des belles-lettres et singulièrement des ouvrages poétiques, écrivait l'an dernier : *François de Malherbe naquit à Caen, « environ l'an* 1558 *». C'est l'expression de Racan et l'on n'a pas encore pu préciser davantage.* Il vous sera donc permis, madame, de rêver sur la naissance de notre poète. Plusieurs villes pensaient avoir donné le jour à Homère, plusieurs années peut-être se vantent d'avoir vu naître Malherbe.

Je vous avoue que je ne m'irai point fatiguer la tête sur ce propos, car il me soucie assez peu que Malherbe soit né en telle année ou en telle autre et il m'importe seulement qu'il ait composé de beaux vers. Qu'il soit né en Normandie, qu'il ait longtemps vécu en Provence et puis à Paris, qu'est-ce que cela peut bien nous faire, comme parlent les bonnes gens?

— Pourtant, dit Mme Baramel, l'influence des climats...

— Eh! madame, songez, si vous le pouvez, à tous les gens qui, en même temps que Malherbe, ont vécu en Normandie, en Provence ou à Paris et me dites s'ils ont tous pris la même lyre et si vous savez aucun de leurs vers. C'est dans le poète même qu'est sa force ; cette vigueur naturelle, il la peut bien porter de province en province, sa qualité demeure la même ; et permettez-moi de songer à quatre vers de Malherbe qui me serviront à mieux faire entendre ce que je vous dis :

Tel que d'un effort difficile
Un fleuve au travers de la mer,
Sans que son goût devienne amer,
Passe d'Elide en la Sicile...

Et je ne sais pas si c'est un rêve, mais je pense que si le Grand Prieur avait reçu mission de gouverner la Chine pour le compte du Roi et qu'il eût emmené Malherbe en ce lointain pays, notre poète, assis parmi les mandarins, n'eût pas chanté autrement qu'il a fait aux rives de la Seine.

— Il eût peut-être fait d'autres poèmes.

— Vous voulez dire qu'il eût traité d'autres objets. Il est bien possible. Mais il n'eût point manqué de les rattacher aux deux ou trois grandes idées qui étaient le fond même de son esprit et il eût chanté de la même voix. Qu'il ait eu à louer quelque princesse chinoise, croyez-vous qu'il lui eût fait son hommage autrement qu'à la belle Calixte, qui n'était point si belle, d'ailleurs, qu'on la voit en ses vers? Le sujet importe peu, en poésie, et quels que soient les paysages, et si différents qu'on les puisse imaginer, qui incitent un poète à nouer sa mélodie, sa mélodie demeure la même, si le poète, du moins, est un vrai poète ; et, pour reprendre l'image de Malherbe, aussi bien à traverser un lac de sirop qu'à passer les gouffres de l'Océan, son fleuve ne devient ni plus sucré ni plus amer.

Qu'il vous suffise donc, pour l'instant, et touchant la biographie de Malherbe, de savoir qu'il est mort en 1628, en octobre. Il avait donc soixante-treize ans, s'il était né en 1555 ou bien soixante-dix ans environ, si nous croyons Racan et Maurice Allem.

Qu'était-ce que Malherbe? Je veux dire qu'avait-il dans la tête et dans le cœur? On nous dit qu'il était sec, autoritaire, tyran des mots et des syllabes, tyran des poètes aussi. Il parlait peu et quand il ouvrait la bouche c'était, à l'ordinaire, pour dire quelque dure vérité.

Je ne tenterai pas de vous expliquer pourquoi il avait l'âme ainsi faite. Il l'avait peut-être reçue telle en naissant ; et nous voyons autour de nous bien des gens qui sont fort brusques et despotes, sans même que nous ne puissions songer, afin de les excuser, qu'ils aient écrit la *Prière pour le roi Henri le Grand allant en Limousin*. Pourquoi dès lors s'étonner, s'il ressemble à un grand nombre de gens, que Malherbe ait été bâti de la sorte? Notez d'ailleurs que ce caractère qui était le sien, il n'est pas rare de le rencontrer chez les poètes. Ils sont irritables, il y a longtemps qu'on nous l'a dit, et Ronsard les a très bien peints, le jour que pour se peindre lui-même, il écrivait ces vers :

Je suis opiniâtre, indiscret, fantastique,
Farouche, soupçonneux, triste et mélancolique,
Content et non content, malpropre et malcourtois ;
Au reste craignant Dieu, les princes et les lois,
Né d'assez bon esprit, de nature assez bonne,
Qui pour rien ne voudrait avoir fâché personne :
Voilà mon naturel, mon Grévin et je croi
Que tous ceux de mon art ont tel vice que moi.

— Eh ! dit M. Lalouette, je crois que Malherbe se retrouve fort bien en ce portrait. Il était souvent de mauvaise humeur ; mais s'il querellait les gens ce n'était point du tout pour leur faire de la peine ; il était cruel pourtant, mais c'était pour le service de la vérité. Il servait ; il servait aussi les princes et les lois, et nous verrons comme il servait Dieu.

— Voilà qui est bien commode ! s'écria Mme Baramel. On peut donc maltraiter les personnes, sous le prétexte qu'on leur veut faire entendre la vérité?

— Eh ! de grâce, ce n'est point une maxime. Et je tombe d'accord que si tous les mortels entreprenaient de vivre de

la sorte, personne ne pourrait plus vivre. Il ne faut point que tous les hommes se jettent la vérité à la tête ; car la vérité est souvent fort dure. Mais je me réjouis que Malherbe se soit ainsi comporté. Je pardonnerais tout aux grands hommes ; et celui-là fut fort utile, et c'est, je pense, avec ses amis qu'il se montrait le moins doux. C'est le propre de la véritable amitié ; mais nous lui donnons, pour notre commodité, une tout autre figure. Est-ce aimer ses amis que d'approuver leur conduite, afin qu'ils nous sourient, alors que nous jugeons fort bien qu'ils vont faire quelque sottise? Laissez-moi préférer la brusquerie de Malherbe. En voulez-vous un exemple? Racan rêvait d'épouser Mme de Termes, la belle-sœur de Bellegarde, qui était veuve. Il s'était confié à Malherbe : « Monsieur, lui répondait ce terrible ami, j'ai reçu votre lettre du 17e de ce mois. Elle m'a été, comme tout ce qui vient de vous, très chère et très agréable, mais étant amis au degré que nous le sommes, et vivant ensemble comme nous vivons, je ne saurais vous taire le déplaisir que vous me faites de continuer un dessein dont j'ai tant de fois essayé de vous dégoûter. Vous aimez une femme qui se moque de vous... »

— Voilà qui est net ! s'écria Mme Baramel.

« ... Si vous ne vous en apercevez, vous ne voyez pas ce que verrait le plus aveugle qui soit aux Quinze-Vingt ; et si vous vous en apercevez, je ne crois pas qu'au préjudice de l'écrivain de Vaux, vous ne prétendiez à vous faire empereur des Petites Maisons... Celle à qui vous en voulez est très belle, très sage, de très bonne grâce et de très bonne maison. Elle a tout cela, je l'avoue ; mais le meilleur y manque : elle ne vous aime point ; et sans cette qualité, tout et rien ne valent pas mieux l'un que l'autre. Vous avez ouï dire qu'avec le temps et la paille les nèfles se mûrissent. C'est ce qui vous fait espérer que si vous n'êtes aimé à cette heure, vous le pourrez être quelque jour... Quand on se veut tromper, il ne se faut point tromper à demi. Vous êtes en possession de souffrir des rebuts, vous en avez fait l'apprentissage en plusieurs bonnes écoles ; il est temps de faire votre chef-d'œuvre, et prendre vos lettres de maîtrise. Or sus, prenez-les, soyez dupe, et archi-dupe, si bon vous semble ; ce ne sera jamais avec mon approbation. Je vous regarderai faire, comme on regarde un ami se perdre, après qu'on a fait tout ce qu'on a pu pour le sauver... Ceux qui donnent des

conseils indulgents à leurs amis, leur veulent plaire ; ceux qui en donnent de libres, ont envie de leur profiter. Dieu veuille que vous avertissant de ne perdre point votre temps, je ne perde point le mien !... »

— Ce langage ne me déplaît pas, dit Mme Baramel. Il est vrai que ce n'est pas à moi que la lettre est adressée... Mais avouez que notre épistolier était bien hardi.

— Il était hardi comme un homme qui pense tenir la vérité. Il ne faudrait point, je le dis encore, permettre à tous les hommes ce jeu-là ! D'abord, ils se trompent trop souvent.

— Et qui sait si Malherbe ne se trompait point?

— Il a l'air, en cette épître, de bien connaître son affaire ; mais il ne faut pas le juger seulement en l'estimation des amours, amourettes et autres caprices ; ce n'est point là son métier, si je puis dire ; son métier est à la poésie et quand c'est d'elle qu'il traite, il ne parle pas d'un autre ton. Pourquoi? Parce qu'il a la tête bien faite et qu'il lui est apparu que, chez les Muses comme ailleurs, il y a une doctrine de vérité qui domine tous les hommes, encore qu'elle soit née d'eux, sans doute, et qui doit s'imposer à tous.

— C'est de la tyrannie !

— Nommez cela comme il vous plaira ; mais le fait est là ; et lorsque Théophile écrit :

J'approuve que chacun écrive à sa façon...

ou bien c'est une sottise ou bien ce n'est rien. Certes, oui, chacun doit avoir licence d'écrire à sa façon, mais à la condition expresse que son caprice se meuve entre certaines barrières, et que son indocilité même se ploie à certaines lois.

La règle me déplaît, j'écris confusément,

répond Théophile ; et ne manquez pas de noter que tout en blasphémant la notion de règle, il est fort exact à composer ses vers selon les belles méthodes.

— Vous ne cesserez donc jamais, dit Mme Baramel, d'être le champion des lois ! Ne pourrait-on laisser un peu de liberté aux pauvres poètes?...

— On leur accorde toute licence ! Mais on constate aussi que dès qu'ils abandonnent le vieux chemin régulier, leurs vers perdent leurs ailes en même temps que leurs pieds. C'est encore un fait et que vous ne sauriez nier. Et j'en déduis, avec votre permission, que non seulement il y a des

lois, mais qu'elles sont bonnes, je veux dire qu'elles sont profitables. Je vous avouerai même que c'est, je pense, par le moyen de ces lois, dès qu'elles sont appliquées, que les esprits communiquent entre eux. Ce sont, s'il vous plaît, de bons récipients qui sont indispensables pour porter jusqu'à vous les idées et les émotions des poètes, tout de même qu'il faut une bouteille, si vous voulez que le vin du tonneau soit apporté sur votre table.

Les lois, et il faut que notre temps soit bien troublé pour qu'on doive préciser de la sorte, les lois ne sont point choses individuelles, puisqu'elles sont valables pour toutes les têtes, et c'est pour cette raison que Théophile parle comme un fol quand il déclare :

Malherbe a très bien fait, mais il a fait pour lui;

car s'il avait établi ou rétabli des lois qui ne valussent que pour lui-même, il n'aurait rien fait que tenter vainement d'ériger en règles des caprices et billevesées, — ce qui serait d'ailleurs se conformer plaisamment à la doctrine que Théophile soutient et qu'il n'applique pas.

— Malherbe, à vous entendre, reprit Mme Baramel, était une manière de magistrat. Il savait la loi, et sa fonction était de dire le droit. Il avait juridiction sur tout le domaine des Muses et rendait parfois quelque arrêt extraordinaire en matière d'amour. Je pense à Racan.

— N'oubliez pas que ce magistrat était poète ! Tant de personnes voient en lui non seulement le magistrat, mais le législateur du Parnasse, qu'elles paraissent ne songer plus beaucoup qu'il a composé des poèmes qui sont parmi les plus beaux. On ne pense guère non plus à tout le sang dont sa vie a été comme éclaboussée et à toutes ses traverses. Vous ouvrez de grands yeux? Il vous semble que Malherbe a été une sorte de fonctionnaire laborieux et quiet et qui n'avait d'autre souci, quasi quotidien, que d'arracher quelques pistoles au Roi, quelques écus à la Reine, et qui demandait l'aumône, un sonnet à la main, comme parlait des Yveteaux.

Ce ne sont point chimères, sans doute ; mais pensez qu'il y a quelque tragique en la destinée de ce poète. Tout jeune, il est en Provence, secrétaire d'Henri d'Angoulême, grand prieur de France, fils naturel d'Henri II. Il sourit au bel

avenir. En doutez-vous? C'est à ce moment qu'il tombe amoureux d'une dame ; mais la belle est rebelle, sans doute. Il se venge en lui adressant des stances, fort peu gracieuses, et qui ne sont que pour lui annoncer qu'elle vieillira, que ses jeunes beautés flétriront comme l'herbe, et autres galanteries ; et c'est alors, quand elle sera bien vieille, qu'il la viendra contempler :

Si je passe en ce temps dedans votre province,
Vous voyant sans beautés et moi rempli d'honneur,
Car peut-être qu'alors les bienfaits d'un grand prince,
Marieront ma fortune avecque le bonheur...

Honneur, bonheur, fortune, quel rêve ! Le grand prieur est assassiné. Adieu, les beaux châteaux !...

Son autre protecteur, c'est Henri IV. Il est promis au couteau. Il le reverra toujours avec « le sang en la bouche et le visage blanc ». Sa fille Jourdaine, et son premier fils, Henri, sont morts. Il lui reste le cadet, Marc-Antoine, né en 1600, qui, en 1624, tue en duel un bourgeois d'Aix. Il aura la tête tranchée : c'est le jugement du sénéchal. Malherbe le fait fuir en Normandie ; il est enfin gracié en 1626 ; mais, l'année suivante, il est tué dans un duel ou plutôt dans une mêlée, avant d'avoir pu mettre l'épée à la main. Malherbe, qui, pendant deux ans, avait fait démarches et démarches pour que son fils ne fût point décapité, va faire encore démarches et démarches pour que soient châtiés les assassins de son enfant. Il mourut sans y parvenir et dans l'espace de quelques mois.

Est-ce la destinée de tout le monde? Je ne veux point soutenir que ce soient ces cruelles aventures qui aient formé son caractère, puisque nous voyons que dès le départ, en quelque sorte, il n'était pas moins brusque à la cour du Grand Prieur qu'il ne devait l'être au camp devant La Rochelle, aux derniers jours de sa vie ; mais cette succession d'événements tragiques n'était point faite pour amollir ni adoucir une âme, qui était naturellement dure. Ce qu'il sentait déjà par tempérament, la vie s'est chargée de lui montrer qu'il le fallait bien sentir comme il faisait, et c'était le néant de l'homme.

La vie, il la tenait au fond pour peu de chose, et voyez comme, dès les débuts, il louait et enviait en quelque sorte les

Saints Innocents de l'avoir quittée pour un rivage éternel :

De ces jeunes guerriers la flotte vagabonde
Allait courre fortune aux orages du monde,
Et déjà pour voguer abandonnait le bord,
Quand l'aguet d'un pirate arrêta leur voyage;
Mais leur sort fut si bon, que d'un même naufrage
Ils se virent sous l'onde, et se virent au port.

— Eh ! dit Mme Baramel, nous aspirons tous au ciel. C'est chose entendue. Mais il ne me déplaît point, pour gagner le paradis, de demeurer encore sur la terre. Ne songez-vous point au bonheur, j'entends au bonheur de vivre?

— Malherbe va vous répondre, madame, que si l'on est heureux, il faut se dépêcher de mourir, et ce n'est point à dire qu'il conseille le suicide ; non, certes ! Mais il enseigne seulement que la joie est bien vite suivie de la tristesse :

Quiconque de plaisir a son âme assouvie,
Plein d'honneur et de bien, non sujet à l'envie,
Sans jamais en son aise un malaise éprouver,
S'il demande à ses jours davantage de terme,
Que fait-il, ignorant, qu'attendre de pied ferme
De voir à son beau temps un orage arriver?

— Il ne serait donc, dit M. Lalouette, que de ne plus rien désirer, et non plus précisément de vivre, mais d'attendre la mort.

— Que vous voilà donc bien résigné ! s'écria Mme Baramel. Et l'on voit que vous êtes un homme pour vous laisser de la sorte toucher par une idée. Qu'est-ce qu'une idée? Rien. Pas même un rêve ; c'est du moins un rêve qui n'est qu'un rêve. Rien, vous dis-je. Vous vous moquez de moi parce que je suis toujours plus volontiers mon cœur que ma tête. Mais j'ai bien raison. Je suis vivante et j'ai un cœur qui bat et qui aspire à vivre ; je fais donc comme il fait et m'en trouve fort bien.

— Et quand votre cœur, ayant très bien battu, ne battra plus? Car nous ne faisons que passer, par ici... Cette remarque n'est pas très neuve. Est-ce à dire qu'elle ait cessé d'être juste? Et j'entends précisément la voix de Malherbe :

Mais, ô loi rigoureuse à la race des hommes,
C'est un point arrêté, que tout ce que nous sommes,

Issus de pères rois et de pères bergers,
La Parque également sous la tombe nous serre,
Et les mieux établis au repos de la terre
N'y sont qu'hôtes et passagers.

— Cela n'est point très gai, dit Mme Baramel.

— Je ne sais, mais pour vous consoler un peu, je pourrais vous dire une autre stance de Malherbe, quand il conseille à une veuve de ne s'abîmer plus dans la douleur et de se montrer belle encore.

— Il est bien vrai que les larmes gâtent le teint! Mais que disait-il à cette dame?

— Il lui disait :

Le temps d'un insensible cours
Nous porte à la fin de nos jours;
C'est à notre sage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous consoler de sa fuite,
En le ménageant comme il faut.

— Ah! je respire enfin, s'écria Mme Baramel; et voilà qui est fort bien dit. Il faut vivre, vous dis-je aussi, et il faut plaire.

— Malherbe volontiers eût dit comme vous. Je veux dire qu'il eût pu prononcer la même phrase; mais il n'eût sans doute pas donné à ses mots le même sens que vous faites.

— Vous parlez par énigmes.

— Eh! oui, madame, il aspirait à vivre, mais à vivre *éternellement*, comme à plaire, mais à plaire *éternellement;* tandis que, si je ne m'égare, il vous suffirait, pour votre bonheur, de vivre et de plaire pendant une durée incomparablement plus brève...

— C'est que je n'ai point la tête si folle que l'avait votre homme. *Éternellement!* Il se prenait pour quelque dieu. Pourquoi le mot *toujours* sur des lèvres mortelles?

— On l'a déjà dit. Mais si vous êtes bien assurée que la vie est courte, et il ne faut pas être doué d'un grand génie pour parvenir à cette notion, vous pensez tout de même que Malherbe.

— Le grand mérite! c'est un lieu commun.

— Mais devant ce même fait, vous ne réagissez pas de

la même sorte. Si on vous montre que les roses se fanent avec rapidité, loin de rechercher quelque autre objet qui soit plus durable, vous ne pensez qu'à cueillir de nouvelles fleurs pour remplacer les bouquets de la veille, comme vous attendez que l'aube de demain vous apporte les mêmes vanités que vous a fournies la matinée d'aujourd'hui.

— Agréables vanités !...

— Vous marchez vers le gouffre ; vous y courez.

— Et le sage Malherbe est dans la tombe depuis longtemps. Le bel exemple que vous me proposez ! Ses vers l'ont-ils empêché de mourir? Et s'il a dédaigné les roses, s'est-il donc attaché à extraire de leur calice une essence qui ne passât point?

— Vous ne pensez pas si bien dire.

— Mais cette essence qu'il a trouvée, s'il l'a trouvée, est-ce lui qui la respire maintenant ou si c'est nous? Il n'est rien, croyez-moi, que pour ceux qui vivent.

— Holà ! holà !... N'oubliez point que Malherbe a été vivant comme vous l'êtes et que, par son industrie, il a su goûter le bonheur de vivre, comme vous le goûtez, mais un autre bonheur aussi : celui de penser que ce qui palpitait en lui-même ne mourrait point. Ce doit être une fort grande consolation, allégresse et soutien.

Le mérite d'un homme ou savant ou guerrier
Trouve sa récompense aux chapeaux de laurier.

— Cela lui fait un beau chapeau !

— Nous ne nous entendons pas bien, madame, car je vous demandais de penser au bonheur magnifique de Malherbe, au temps qu'il vivait, quand il pouvait songer qu'il était immortel.

— Tous les mauvais poètes font le même songe.

— Ils ne s'en privent guère. Mais que ce soit à tort qu'ils le fassent, leur erreur enlève-t-elle rien au bonheur des poètes qui ne s'égarent point en contemplant d'un œil assuré leurs couronnes futures?

Vous devez trouver qu'il y a là dedans quelque folie et qu'il vaut mieux prendre le temps comme il vient et cueillir les fruits quand ils sont mûrs, que de vivre en contemplant, en quelque manière, la postérité. Mais Malherbe, je vous l'assure, vivait fort bien au présent. Il dédaignait si peu l'amour que chez M. de Bellegarde et dans le familier on

avait commencé de l'appeler le Père Luxure. Il dit quelque part : j'aime *éternellement.*

— C'est une idée fixe.

— A vrai dire, s'il aimait sans cesse, il n'aimait point toujours la même beauté. Tout comme un autre, il a fait mille madrigaux ; à la neige de la gorge il a opposé les roses du teint ; et il n'était point un visage qui ne lui parût un miracle dès qu'il avait entrepris de le louer.

Il n'est rien de si beau comme Calixte est belle...
Adieu donc, ô beauté, des beautés la merveille...
N'est-ce pas un objet digne d'avoir un temple?...
Beauté, de qui la grâce étonne la nature...
Je sers, je le confesse, une jeune merveille,
En rares qualités à nulle autre pareille,
Seule semblable à soi.

— Peste, dit Mme Baramel ; *seule semblable à soi...* On ne saurait être plus incomparable.

— J'entends bien qu'il faut faire la part des mots ; pourtant, et même aux vers qu'il composait sur commande, tenez pour certain qu'il était sincère, et je vous en dirai la raison tout à l'heure. Il était sincère, à ce point qu'on l'a vu fort jaloux. Rappelez-vous sa *Plainte sur une absence :*

Peut-être qu'à cette même heure,
Que je languis, soupire et pleure,
De tristesse me consumant,
Elle qui n'a de souci de moi, ni de mes larmes,
Étale ses beautés, fait montre de ses charmes,
Et met en ses filets quelque nouvel amant.

— Il avait bonne opinion des femmes !

— Comment, madame? Il vient de dire qu'elles sont des merveilles et qu'elles méritent des temples.

— Il ne le dit plus guère.

— Qu'y puis-je faire? N'est-ce point lui qui écrivait aussi :

La fortune en tous lieux à l'homme est dangereuse;
Quelque chemin qu'il tienne il trouve des combats;
Mais des conditions où l'on vit ici-bas
Certes celle d'aimer est la plus malheureuse.

— Ce n'est peut-être qu'un trait de mauvaise humeur, dit M. Lalouette. Amoureux, écrivait-il à Racan : « Il le faut être ou renoncer à tout ce qu'il y a de doux en la vie. » Il est vrai qu'il ajoutait aussitôt : « Mais il le faut être en lieu où le temps et la peine soient bien employés. »

— C'est le langage d'un brutal, dit Mme Baramel.

— Ne vous ai-je pas dit que Malherbe était d'âme fort rude. Mais ne doutez point qu'il n'ait dit tout haut ce que beaucoup d'hommes pensent tout bas ; *et je sais même sur ce fait bon nombre d'hommes...* Mais vous avez lu La Fontaine.

— Nous sommes loin des madrigaux !

— Dois-je vous rapporter son jugement sur les choses belles et sur les choses bonnes? « Il est malaisé, écrivait-il, que je n'aie dit devant vous ce que j'ai dit en toutes les bonnes compagnies de la cour, que je ne trouvais que deux belles choses au monde, les femmes et les roses, et deux bons morceaux, les femmes et les melons. »

— Si vous pensez me réconcilier avec lui !

— Je ne sais jusqu'à quel âge il a mangé des melons, mais il était déjà aux portes de la soixantaine qu'il n'avait pas plus renoncé aux myrtes qu'aux lauriers.

Mais aujourd'hui que mes années
Vers leur fin s'en vont terminées,
Siérait-il bien à mes écrits
D'ennuyer les races futures
Des ridicules aventures
D'un amoureux en cheveux gris?

— Les races futures ! Pensait-il donc toujours parler à ses petits-neveux?

— C'est ce qu'il fait en ce moment, madame. Mais il ne m'échappe point que vous n'aimez guère cette façon de comparer les tendresses à la gourmandise et les dames à des melons ; et je n'oublie d'ailleurs pas combien vous chérissez la littérature romantique, où les femmes étaient constamment muées en anges et parfois en démons, et devenaient, à tout coup, des êtres mystérieux, des puissances fatales. Avouez que le romantisme a bien loué les dames ou qu'il les a, du moins, louées comme il leur plaisait de l'être. Vous êtes devenues des sphinx pleins de secrets et qui flottent, en quelque manière, entre les délices du ciel et les fournaises

de l'enfer. Vous êtes un dangereux bonheur dans les ténèbres et l'on s'attend toujours qu'un éclair illumine l'azur des nuits et qu'il pleuve des étoiles, si l'on en vient à baiser le bout de vos doigts.

Malherbe n'était point de cette école. C'était une manière de vieux Romain, qui avait lu Catulle et les autres, et qui ne pensait point qu'au sourire d'une femme pussent tournoyer au firmament des comètes nouvelles. On n'avait pas, en son temps, ce goût douloureux de la damnation. L'amour était un plaisir. Le péché était un péché. Mais on n'avait pas encore fait du péché en soi une voluptueuse amorce.

— Ces gens-là, dit Mme Baramel, étaient un peu barbares.

— Dites plutôt qu'ils n'étaient point si sots que certains d'entre nous qui s'acharnent à découvrir du bon en ce qui est mauvais, comme du mauvais en ce qui est bon. Toutes choses étaient beaucoup plus simples aux yeux de Malherbe, comme aux regards de la raison ; et si les plaisirs de l'amour lui paraissaient vraiment plaisirs, il ne songeait pourtant point à les mettre si haut qu'il s'en fût trouvé comme dominé.

Je suis maître de moi comme de l'univers.

Ce vers eût pu déjà lui servir de maxime en cette affaire, et il ne faut donc point s'étonner de sa façon de parler des femmes. « On se noie en amour aussi bien qu'en une rivière, écrit-il à Racan. Il faut donc sonder le gué de l'un aussi bien que de l'autre, et n'éviter pas moins que le naufrage la domination de je ne sais quelles suffisantes, qui veulent faire les rieuses à nos dépens... Quand une femme refuse ce qu'on lui demande, ce n'est pas qu'elle condamne la chose qui lui est demandée, c'est que le demandeur ne lui plaît pas... Je ne saurais nier que lorsque j'étais jeune, je n'aie eu les chaleurs de foie qu'ont les jeunes gens ; mais ce n'a jamais été jusques à pouvoir aimer une femme qui ne me rendît la pareille. Quand quelqu'une m'avait donné dans la vue, je m'en allais à elle. Si elle m'attendait, à la bonne heure. Si elle reculait, je la suivais cinq ou six pas, et quelquefois dix ou douze, selon l'opinion que j'avais de son mérite. Si elle continuait de fuir, quelque mérite qu'elle eût, je la laissais aller ; et tout aussitôt le dépit prenant chez moi la place que l'amour y avait tenue, ce que j'avais trouvé en elle de plus

louable, c'était où je trouvais le plus à redire. Son teint quelque naturel qu'il fût, me semblait un masque de blanc et de rouge, ses discours une pure coquetterie, et généralement, avec une haine accommodée à mes sentiments, je démentais tout ce que l'affection s'était efforcée de me persuader en sa faveur. Voilà comme j'ai toujours vécu avec les femmes. »

C'est clair. Prompt à la flamme, mais non moins prompt à la haine, s'il ne reçoit aussitôt bon accueil. Rappelez-vous la dame provençale dont nous parlions tout à l'heure. Comme elle l'a dédaigné, il l'écrase, en ses vers, sous sa fortune future et sous la laideur que les années promettent à la belle..

— Et c'est cela que vous admirez, ce manque de désintéressement !

— Je ne vous parle point de moi, mais, s'il vous plaît, de Malherbe. Et c'est lui-même qui vous parle, lorsque je dis :

Quand je verrais Hélène au monde revenue,
En l'état glorieux où Paris l'a connue,
Faire à toute la terre adorer ses appas
N'en étant point aimé, je ne l'aimerais pas.

Ce fragment vous fera penser à certains vers de Théophile, où l'on peut voir que les deux poètes avaient parfois les mêmes pensées. Il vous plaira, sans doute, de les entendre et les voici :

Amants, qui vous piquez vers un objet forcé,
Qui ne savez que c'est d'un baiser bien pressé,
Qui ne trouvez l'amour que dans la tyrannie
Et n'aimez les faveurs qu'en tant qu'on vous les nie,
Que vous êtes heureux en vos lâches désirs,
Puisque même vos maux font naître vos plaisirs!

— Ce dernier vers, dit Mme Baramel, me console un peu des horreurs que vous déclamiez depuis un moment.

— Attendez la suite. Je continue :

Pour moi, chère Cloris, je n'en suis pas de même;
Je ne saurais aimer si je ne vois qu'on m'aime,
Et, si peu qu'on refuse à ma sainte amitié,
Je sens que mon ardeur décroît de la moitié.
J'entends que le salaire égale mon service;
Je pense qu'autrement la constance est un vice,

Qu'amour hait ces esprits qui lui sont trop dévots,
Et que la patience est la vertu des sots.

Vous avez bien entendu? Malherbe songeait, sans doute, à la même patience qui espère que le temps fera mûrir l'amour au cœur d'autrui comme nèfles en la paille...

— Vous raillez les sentiments les plus délicats.

— Non point du tout et je me divertis seulement, et à la façon de Théophile, de la vertu des sots.

— La punition de Malherbe, dit Mme Baramel, c'est qu'il n'est pas un grand poète de l'amour.

— On vous l'accorderait assez volontiers, madame ; mais encore voudrait-on faire quelques remarques à ce propos. Disons, si vous le voulez bien, que ce n'est pas un poète emporté par l'amour — et c'eût été contraire à sa nature comme à sa doctrine — et qui, partant, n'a point de ces sortes d'effusions que vous admirez tant chez certains et que j'admire quelquefois aussi, mais moins souvent que vous ne faites, pour ce que vous êtes plus sensible au sentiment qu'à la poésie même.

Mais comment Malherbe, soucieux de choses stables et durables et fourni de l'âme que nous lui connaissons, eût-il pu être comme aveuglé par l'amour? Ce poète était réaliste ; je veux dire beaucoup plus apte à démêler ce qui est qu'à vivre selon des songes. Pouvait-il ne pas voir que l'amour n'est point un plaisir de tous les âges, comme ceux que peut donner la raison? Il l'a dit lui-même, après bien d'autres :

Mars est comme l'Amour : ses travaux et ses peines
Veulent de jeunes gens.

Qu'est-ce donc qu'une volupté qui dure moins encore que la vie humaine, laquelle est brève? Y a-t-il là de quoi contenter un homme qui se sent déjà comme à l'étroit dans le siècle et qui harangue la postérité? Et cette volupté même n'est-elle pas le plus incertain des biens? Il la comparait, il n'y a qu'un instant, à une rivière où l'on se peut noyer, et ce sont, à l'accoutumée, les images de l'onde qui lui paraissent les plus propres à exprimer ce qu'il pense de l'amour. L'amour, c'est la *mer amoureuse*, que nous retrouverons chez La Fontaine.

Amour a cela de Neptune
Que toujours à quelque infortune
Il se faut tenir préparé;

Ses infidèles flots ne sont point sans orages;
Aux jours les plus sereins on y fait des naufrages
Et même dans le port on est mal assuré.

— Il est singulier de constater, dit Mme Baramel, comme les gens les plus raisonnables peuvent être inquiets, et par conséquent, malheureux. Si la raison ne sert qu'à nous désespérer... Il vaudrait mieux, sans doute, être un peu aveugle, si on ne peut l'être beaucoup, et de bon cœur sourire aux dames.

— La femme est une mer aux naufrages fatale;
Rien ne peut aplanir son humeur inégale;
Ses flammes d'aujourd'hui seront glaces demain...

— Il en est pourtant quelques-unes...

— Et s'il s'en rencontre une à qui cela n'avienne
Fais compte, cher esprit, qu'elle a comme la tienne
Quelque chose de plus qu'humain.

Brièveté, fragilité, incertitude, voilà, je pense, un beau terrain pour y bâtir ! Notez qu'il a essayé de croire à l'amour, je veux dire qu'il a tenté de s'en faire une manière d'univers. Il ne serait point homme sans cela. On le devine en certaines pièces galantes, si du moins l'on peut accorder quelque crédit à des poèmes de cet ordre. On le voit qui lutte ou qui feint de lutter avec sa raison :

En ce nombre infini de grâces et d'appâs,
Qu'en dis-tu, ma raison? Crois-tu qu'il soit possible
D'avoir du jugement, et ne l'adorer pas?

Nous ne savons ce que la raison méditait à pareille apostrophe, et vous penserez, madame, que c'est à Voiture qu'elle devait donner sa réponse :

Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle,
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

Mais j'entends Malherbe qui fredonne :

Jamais l'âme n'est bien atteinte
Quand on parle avecque raison.

Autant dire que dès qu'on aime, on déraisonne ; et n'est-ce point alors qu'on pense le mieux avoir la raison avec soi?

Ainsi Malherbe n'est peut-être pas, comme vous le dites, un grand poète de l'amour, mais il a composé sur l'amour quelques strophes qui sont fort belles et qui sont en tout cas assez vivantes puisqu'elles suffisent à vous irriter.

Il ne vous étonnera point que cette manière de considérer le sentiment qui peut paraître le plus tendre, l'ait conduit à nous montrer, en ce domaine comme en tous les autres, la dureté qui était en son âme. Il ne met point de dentelles autour de ses vœux. Rappelez-vous ce qu'il dit de cette beauté qui lui avait la place rendue, comme il parle :

Ces vieux contes d'honneur, invisibles chimères,
Qui naissent aux cerveaux des maris et des mères,
Étaient-ce impressions qui pussent aveugler
Un jugement si clair?

— C'est l'immoralité même ! s'écria Mme Baramel. Que voilà donc un beau professeur !

— Qui le nie? Rappelez-vous encore comme il consolait Caritée de la mort de son mari. C'était en lui conseillant de l'oublier tout à fait, pour ce que la douleur la rendait moins belle et qu'il convenait qu'elle tentât encore de plaire et d'inspirer de l'amour.

Je ne sais si l'on se soucie des poèmes aux Champs-Élysées, parmi les asphodèles, mais si l'époux de Caritée a lu cette consolation à sa femme, il a dû rendre de fort grandes grâces au poète ! Pourtant Malherbe a, je pense, été bien puni d'avoir raillé de la sorte les *contes d'honneur* et d'avoir répandu de telles consolations. Il a souffert, en effet, certain jour, à la pensée qu'à l'heure de la mort, il fallait abandonner ce qu'on aime :

Et de toutes douleurs, la douleur la plus grande
C'est qu'il faut laisser nos amours.

— C'est bien fait à lui.

— C'est à lui-même qu'il songe ; il n'est plus ce vivant, beau donneur de conseils, et dont les maximes avaient la forme de filets ; il se voit mort ; c'est lui qu'on aurait à pleurer ; mais le pleurerait-on? Le voilà qui s'indigne et qui demande le tonnerre pour châtier les belles oublieuses :

Amours qui la plupart infidèles et feintes,
Font gloire de manquer à nos cendres éteintes,

Et qui plus que l'honneur estimant le plaisir,
Sous le masque trompeur de leurs visages blêmes,
Acte digne du foudre! en nos obsèques mêmes
Conçoivent de nouveaux désirs.

C'est parce qu'il arrive aux poètes de telles aventures, que l'on pense, à l'ordinaire, que les joueurs de lyre sont pleins de contradictions et même les plus grands. On en déduit volontiers que la poésie n'est point chose sérieuse et qu'elle a même je ne sais quoi de méprisable. Arrière ceux dont la bouche souffle le chaud et le froid!... Mais il conviendrait de mieux étudier les problèmes avant que de s'abandonner à les résoudre. Où sont ces prétendues contradictions? Un homme se contredit-il parce qu'un beau jour, il a soixante ans, alors que, quarante années auparavant, il n'en avait que vingt? Allez-vous, pour ce fait, l'accuser d'inconstance? Les choses changent avec nous-mêmes et les choses changent autour de nous. Si le soleil de l'été nous brûle, nous nous plaignons de la chaleur, tout de même que nous nous plaignions du froid quand il gelait. Où est la contradiction? Quand nous avons l'âme louve, nous chantons volontiers que nous mangerons l'agneau. Que la destinée soudain nous fasse agneau, et nous trouvons mille raisons de flétrir la cruauté des loups, et nous en venons même à réclamer contre eux l'appui du tonnerre... Est-ce autre chose que fait Malherbe? Mais il y aurait contradiction, si pour les mêmes faits et dans les mêmes circonstances où le sort nous conduirait à jouer le même rôle, notre opinion se prenait à changer de camp. Ce n'est pas le cas chez les poètes : et dans leurs prétendues contradictions, il faut voir seulement une richesse incomparable et songer que ces hommes, secoués comme les autres par les événements et transportés en quelque sorte d'une armée dans l'autre, et tantôt assaillants et tantôt défenseurs, en exprimant seulement à chaque moment les troubles de leur cœur et de leur esprit, nous peuvent dans leurs poèmes donner une image complète de l'homme, avec toutes ses pensées, tous ses sentiments, toutes ses allégresses, ses inquiétudes et ses songes.

— N'est-ce point de la sorte que Racine a pu être tour à tour Hermione et Pyrrhus, comme Flaubert, selon son propre mot, était Mme Bovary?

— Je voudrais vous suivre en ce chemin, encore qu'il fût en possession de nous conduire fort loin de notre objet. Mais

il y aurait, dès le départ, de fort grandes réserves à faire, pour ce que Racine, en la vie quotidienne, a pu être un Pyrrhus, mais qu'il n'a jamais été sans doute une Hermione ; et j'en dirais autant de Flaubert. La littérature dramatique, comme le roman, a de fort grands secrets et qui ne sont point ceux de la poésie. La poésie, la vraie poésie, a son domaine bien à elle, où l'on entend parler un seul personnage. La poésie est un monologue ; elle n'a point à s'embarrasser de ce que pourrait penser et dire autrui ; et dans les vers de Malherbe, c'est toujours Malherbe qui chante et qui se chante.

— Eh ! eh ! dit Mme Baramel. Je voudrais bien vous poser une question. Malherbe était-il béarnais et a-t-il été roi de France?

— Je ne l'ai point entendu dire.

— Malherbe, était-ce Henri IV?

— Vous moquez-vous de nous?

— Je ne me moque point. Mais si Malherbe n'était point Henri IV, ce dont on ne doute guère, avouez donc qu'il lui est arrivé de sortir de son personnage, et ce n'est pas la seule fois, et que dans ces occasions, il n'était pas le poète tel que vous venez de le peindre, et que composant les vers d'amour du roi pour Oranthe, il exprimait des sentiments qui n'étaient assurément pas les siens.

— Quelle erreur ! J'entends bien que vous êtes toute prête à condamner les poètes qui travaillent sur commande ; mais il faut distinguer entre eux et ne les mettre point tous, comme on dit, au même panier. Le premier soin est de considérer l'ouvrage qu'ils ont fait, et s'il est bel et bon, de ne le pas rejeter, ce qui serait la sottise même. Je ne suis point poète, madame, mais si les dieux avaient voulu que je le fusse, et qu'on me commandât des vers d'amour, je tenterais d'en composer et ne penserais pas déchoir. Pourquoi? Parce que j'ai été, comme tout le monde, amoureux, et que composant des vers tendres ou courroucés, et fût-ce au nom du grand Alcandre pour Oranthe, ce sont encore mes propres amours que je chanterais et je ne sortirais donc pas de mon personnage, quoi que vous en ayez dit.

Quand Malherbe écrivait :

Revenez, mes plaisirs, ma dame est revenue...
Avecque sa beauté toutes beautés arrivent...
Que d'épines, Amour, accompagnent tes roses...

je ne veux point dire qu'il trahissait le roi qui lui avait commandé ces vers, mais vous ne m'enlèverez pas de l'esprit que Malherbe mettait encore en musique ses propres sentiments, pour ce qu'en chaque sentiment il y a deux ou trois traits, deux ou trois vérités, s'il vous plaît mieux, qui sont constantes et valables pour tous les hommes et pour tous les temps, et que c'est le métier des poètes, et quand bien même ils chantent pour autrui, de donner des ailes à ces maximes. Et vous pourrez lire tout aussi bien ;

En ces extrémités, la pauvrette s'écrie :
« Malherbe, mon Malherbe, ôte-moi, je te prie,
Du malheur où je suis ; »

alors que, dans le texte, le nom de Malherbe est évidemment remplacé par celui d'Alcandre.

— Mais ces maximes, à qui les poètes, dites-vous, donnent des ailes, ce ne sont que des lieux communs.

— Des lieux communs, en effet, et vive le lieu commun ! C'est le trésor que les hommes ont amassé depuis que les civilisations se succèdent sous l'azur et les nuages. C'est notre vérité. C'est le pain des géomètres comme des architectes, des poètes et des épiciers. C'est la nourriture de tous les hommes, et c'est la terre solide où l'esprit peut construire Ce sont pourtant, à vous entendre, des vérités banales ; il leur manque cette étincelle qui jaillit de la nouveauté. Mais les poètes sont là pour tirer l'étincelle du vieux caillou. Je ne sais comme ils y parviennent ; mais du sou le plus usé et qui a le plus longtemps couru dans toutes les mains, ils font tout à coup la plus belle des médailles. Les poètes passent leur temps à chanter, ce que nous savons tous. Où est le miracle? C'est que nous les écoutions, s'ils ne nous apprennent rien. Mais, à la vérité, ils nous apprennent tout, car toutes les richesses que nous serrons dans nos mains, nous les ignorions, en quelque sorte. A leurs chants, nos doigts s'ouvrent et nous contemplons la vérité que nous tenions. Elle était comme un oiseau mort et voici qu'elle s'éveille et qu'elle vit. Vous croyez que je rêve. Eh ! bien, madame, nous savons que les hommes sont mortels et cela ne nous touche guère ; c'est un oiseau mort. Mais qu'un poète se reprenne à chanter cette vieille vérité que nous ne daignons même plus considérer, qu'il la chante comme Villon ou comme quelques autres, et vous aurez soudain les larmes aux yeux. Les poètes ne

trouvent point d'idées nouvelles, mais ils vous font retrouver toutes les vieilles idées, qui sont toujours jeunes, et qui sont encore les nôtres, comme elles seront aussi celles dont vivront nos arrière-neveux.

— Nous voilà bien loin des dames et des melons, dit Mme Baramel. Mais votre Malherbe, si sec et si dur et qui n'avait confiance en aucun cœur, à quoi croyait-il donc?

— Il croyait à ce qu'il avait dans la tête. Il croyait que ses idées étaient grandes ; et il croyait en un langage, le nôtre, qui sût les exprimer et les conserver vivantes. Mais pour que ce langage fût durable, il fallait un pays fort, qui non seulement pût maintenir la langue française, mais encore l'imposer à tous les hommes, les plus lointains dans l'espace, comme aux plus lointains dans l'avenir. Il lui fallait donc un gouvernement puissant, un souverain dont les ordres fussent obéis et dont les armes pussent assurer la paix, — cette paix magnifique où peut s'épanouir la poésie. Il aspire à l'ordre. Tous, et les plus grands, doivent baisser le front devant le Prince :

Et sans distinction de richesse, ou de race,
Tous de peur de la peine auront peur de faillir.

Songez à l'état du pays au moment où Malherbe composait ses vers. Il n'y avait alors pas si longtemps, et Malherbe était déjà né, que Ronsard écrivait à Catherine de Médicis :

Madame, je serais ou du plomb ou du bois,
Si moi que la nature a fait naître François,
Aux races à venir, je ne contais la peine
Et l'extrême malheur dont notre France est pleine.

Après tant de troubles, de combats, de meurtres et de rébellions, que pouvait désirer Malherbe? Eh! certes, il ne s'est point embarrassé de donner des conseils ni d'indiquer au prince les meilleurs détours et les artifices heureux de la politique. Il n'était point doué de telle science, comme nous le sommes tous aujourd'hui... Il pensait que de si grands problèmes méritent de longues études et que toute la vie d'un homme est à peine suffisante pour en démêler quelques fils. Ce n'était pas sa partie, comme dit l'autre, et il avait déjà voué ses veilles à la réforme du Parnasse. Chacun son métier, les Muses seront bien gardées.

N'est-ce point lui qui déclarait dans la dédicace au duc

de Luynes de sa traduction de Tite-Live : « Pour moi, qui ai toujours gardé cette discrétion de me taire de la conduite d'un vaisseau où je n'ai autre qualité que de simple passager, le meilleur avis que je puisse donner à ceux qui n'y sont que ce que je suis, c'est de s'en rapporter aux mariniers. »

M. Lalouette se prit à murmurer :

Pensez-vous que je sache où trouver la lanterne
Qui sous les pieds du Prince éclaire le sentier?
J'aime bien mon pays. Qu'un autre le gouverne!
Ce n'est pas mon métier.

— Mais il est permis à tout citoyen d'exprimer des vœux. Malherbe n'y a pas manqué ; et s'il ne lui appartenait pas de donner un conseil sur les méthodes, il exprimait du moins et à bon droit, le souhait que fût crainte et respectée la puissance royale, garante de la paix civile.

La terreur de son nom rendra nos villes fortes,
On n'en gardera plus ni les murs, ni les portes,
Les veilles cesseront du sommet de nos tours;
Le fer mieux employé cultivera la terre,
Et le peuple qui tremble aux frayeurs de la guerre,
Si ce n'est pour danser n'orra plus de tambours.

La paix, c'est le grand rêve, le grand amour de Malherbe,

C'est en la paix que toutes choses
Succèdent selon nos désirs;
Comme au printemps naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs;
Elle met les pompes aux villes,
Donne aux champs les moissons fertiles,
Et de la majesté des lois
Appuyant les pouvoirs suprêmes,
Fait demeurer les diadèmes
Fermes sur la tête des rois.

N'est-ce point très beau? Et pardonnez-moi ce cri... Ces images de la paix, Malherbe les peint avec une sorte de délice enivré. C'est alors qu'il est vraiment un grand poète. Ses tableaux se muent en féerie ; c'est le ciel qui va descendre sur cette terre où s'émeuvent encore les révoltes. Entendez ces vers, et vous en reconnaîtrez un, au passage, celui de

l'or et des roses que La Fontaine a repris en l'améliorant, et non point en cachette, dans son épître à Huet :

Un siècle renaîtra comblé d'heur et de joie,
Où le nombre des ans en sera la seule voie
D'arriver au trépas;
Tous venins y mourront comme au temps de nos pères,
Et même les vipères
Y piqueront sans nuire, ou n'y piqueront pas.

La terre en tous endroits produira toutes choses,
Tous métaux seront d'or, toutes fleurs seront roses,
Tous arbres oliviers;
L'an n'aura plus d'hiver, le jour n'aura plus d'ombre,
Et les perles sans nombre
Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

Ce ne sont pas les seuls prodiges qu'il attende pour ces heures fortunées, il dit ailleurs :

Devons-nous douter qu'on ne voie,
Pour accompagner cette joie,
L'encens germer dans nos buissons,
La myrrhe couler en nos rues,
Et sans l'usage des charrues,
Nos plaines jaunir de moissons?

Que faut-il donc pour qu'une telle aurore se lève? Il faut que par sa grandeur, la France trouve de fortes alliances, et que, dans le royaume même on tranche jusqu'à la dernière tête de cette rébellion qu'il n'a cessé de comparer à une hydre :

Quand la rébellion plus qu'une hydre féconde...
Que l'hydre de la France en révoltes féconde...
Donner le dernier coup à la dernière tête
De la rébellion...

Mais y parviendra-t-on jamais? Dès la fin de l'année 1605, au moment où Henri IV partait pour le Limousin, Malherbe constatait amèrement, et c'était pour s'en remettre à Dieu :

Un malheur inconnu glisse parmi les hommes,
Qui les rend ennemis du repos où nous sommes;
La plupart de leurs vœux tendent au changement;

Et comme s'ils vivaient des misères publiques,
Pour les renouveler ils font tant de pratiques,
Que qui n'a point de peur n'a point de jugement.

Cette perversité des hommes, il l'avait déjà dénoncée, en 1600, dans l'Ode à Marie de Médicis, au moment que la nouvelle reine entrait à Aix :

Ce sera vous qui de nos villes
Ferez la beauté refleurir,
Vous qui de nos haines civiles
Ferez la racine mourir;
Et par vous, la paix assurée
N'aura pas la courte durée
Qu'espèrent infidèlement,
Non lassés de notre souffrance,
Ces Français qui n'ont de la France
Que la langue et l'habillement.

— Belle strophe, et bonne à redire en toutes saisons, murmura M. Lalouette.

— Viennent enfin pourtant ces saisons longtemps attendues, c'est alors que l'on pourra voir reparaître au royaume le cortège des Muses.

— Les Muses, dit Mme Baramel, vous avez toujours ce vieux mot en la bouche. Ne trouvez-vous pas qu'il est tout à fait hors de mode?

— Eh ! madame, ne savez-vous point que les Muses sont immortelles et que, par conséquent, leur jeunesse comme leur nom est encore de notre temps? Et si nous les voyions entrer ici, nous n'en serions guère étonnés. Mais bien que leur visage et leur corps demeurent les mêmes, elles savent fort bien s'ajuster à la manière de chaque siècle. Malherbe leur pourrait dire encore :

Venez donc, non pas habillées
Comme on vous trouve quelquefois,
En jupe dessous les feuillées
Dansant au silence des bois.
Venez en robes, où l'on voie
Dessus les ouvrages de soie
Les rayons d'or étinceler ;
Et chargez de perles vos têtes,
Comme quand vous allez aux fêtes.
Où les dieux vous font appeler.

Et ne faut-il pas qu'elles soient vêtues à la façon des plus hautes princesses si, dans cet âge heureux, Malherbe les fait asseoir aux plus beaux sièges de la Cour?

Pourtant ne pensez guère que Malherbe soit bien ébloui par les magnificences. Il peut vivre parmi les grands sans être étonné ; et j'entends bien que c'est pour en venir à faire un compliment à Bellegarde, écoutez pourtant comme il lui parle de la noblesse :

Mais de chercher aux sépultures
Des témoignages de valeur
C'est à ceux qui n'ont rien du leur
Estimable aux races futures...

Quant au souverain...

C'est Dieu qu'il faut aimer,

dit Malherbe ; et vous savez avec quelle sincérité, avec quelle vigueur, et Bossuet ne saura s'élever davantage, il paraphrase le psaume CXLV, et comme il dit des rois :

Ce qu'ils peuvent n'est rien; ils sont ce que nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.
. . . . . .
Et dans ces grands tombeaux, où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.
Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre...

Il n'y a donc que Dieu ; et si Malherbe respecte le souverain, s'il est sujet loyal, serviteur dévoué du trône, c'est parce que le prince est le lieutenant de Dieu. Par le bras du roi, la volonté de Dieu s'exerce. C'est là que Malherbe voit le fondement de la puissance royale. Le roi est soumis à des lois, comme les dieux de l'Olympe étaient esclaves de la nécessité ; et les arrêts que rendent les cours au nom du roi, ne font que dire le droit, et le droit est inclus dans les lois, et les lois sont l'expression de la sagesse divine. C'est ainsi que Malherbe peut déclarer à un premier président :

La Justice, le glaive en main
Est un pouvoir autre qu'humain

Contre les révoltes civiles;
Elle seule fait l'ordre, et les sceptres des rois
N'ont que des pompes inutiles
S'ils ne sont appuyés de la force des lois.

— Je serais fort curieuse de savoir, dit Mme Baramel, l'idée que Malherbe pouvait bien se faire de Dieu.

— Pour lui, Dieu c'est le juste et qui est éternel. Il est bon pour les hommes et leur donne leur nourriture :

N'est-ce pas lui qui fait aux ondes
Germer les semences fécondes
D'un nombre infini de poissons;
Qui peuple de troupeaux les bois et les montagnes,
Donne aux prés la verdure, et couvre les campagnes
De vendanges et de moissons?

Ne m'en demandez pas davantage ; car vous n'attendez pas, j'en suis sûr, que nous découvrions en Malherbe de ces effusions où certaines âmes et souvent grandes se complaisent, mais qui ne seraient guère de son humeur. Il ne lui plaît guère, vous le savez, de s'écarter des êtres que l'on peut voir et toucher ; et si les prodiges ne lui déplaisent point, comme nous l'avons vu, c'est à la condition qu'il les forme lui-même et qu'il fasse germer des perles en la Seine ou couler de la myrrhe aux ruisseaux de nos rues, mais selon sa propre fantaisie. A vrai dire, et même après avoir relu le sonnet sur la mort de son fils, il est assez malaisé de définir le Dieu qu'il a servi ; et quelque homme docte démontrerait que cette divinité s'appelait Jupiter, que nous n'en serions pas autrement étonnés, car toute la poésie de Malherbe répand un étonnant parfum de paganisme.

Rappelez-vous ses vers :

O bienheureuse intelligence,
Puissance, quiconque tu sois,
Dont la fatale diligence
Préside à l'empire françois...

Il dit plus loin :

Grand démon d'éternelle marque...

et il ne vous échappe point, madame, qui savez assez de grec, que ce démon n'est pas le diable ; et il convient seulement

pour suivre Malherbe de voir en cette figure la divinité qui veille sur la France et sur le monarque, et avec tant de soin, qu'après l'attentat de 1605 contre Henri IV, le poète pouvait parler de ce démon et non sans railler la police, et comme vous allez l'entendre :

Ces archers aux casaques peintes,
Ne peuvent pas n'être surpris,
Ayant à combattre les feintes
De tant d'infidèles esprits;
Leur présence n'est qu'une pompe;
Avecque un peu d'art on les trompe;
Mais de quelle dextérité
Se peut déguiser une audace,
Qu'en l'âme aussitôt qu'en la face
Tu n'en lises la vérité?

Si Malherbe avait été vraiment chrétien, dans le cœur et dans l'esprit, pensez-vous que l'idée lui fût venue pour consoler M. du Périer, qui avait perdu sa fille, de parler de Pluton à ce gentilhomme ; et dans une autre consolation à un magistrat dont la femme venait de mourir, aurait-il évoqué Pluton encore, Neptune et Jupiter?

— C'était la mode.

— Vous ne vous égarez peut-être point quand vous parlez ainsi ; et que Malherbe ait ordinairement enrichi ses vers des images de la mythologie, je ne m'en étonne guère ; devant La Rochelle, qu'il ait écrit au roi, sur le propos de l'Anglais :

Neptune importuné de ses voiles infâmes,
Comme tu paraîtras au passage des flots,
Voudra que ses Tritons mettent la main aux rames
Et soient tes matelots;

je veux voir là l'un des exemples d'une poésie décorative qui m'enchante ; mais vous m'accorderez que si vous aviez à consoler un homme dans les larmes ou une femme, vous sentiriez quelque gêne à lui parler de Proserpine et du chien Cerbère.

— Soutiendrez-vous qu'il adorait les Douze?

— Ce n'est point ce que je dis, et nous savons qu' « il parlait toujours de Dieu et des choses saintes avec grand respect » ; nous savons aussi que « néanmoins il lui échappait quelquefois de dire que la religion des honnêtes gens était

celle de leur prince » ; et je voulais dire seulement qu'il était tout nourri des poètes anciens et qu'il est assez malaisé de découvrir de grandes traces de véritable christianisme en ses ouvrages ; et je vous rappellerai, car vous ne l'ignorez point, qu'à l'heure de sa mort, s'il accepta de recevoir les sacrements, ce fut parce qu'Yvrande lui démontra qu' « ayant toujours fait profession de vivre comme les autres hommes, il fallait mourir aussi comme eux ».

Dieu, pour lui, c'est la puissance qui dans l'Univers fait régner l'ordre. C'est le maître absolu et il n'est rien qui ne soit selon sa volonté. Nous voyons cette pensée se préciser, si nous relisons les diverses *consolations* que Malherbe a écrites ; car la manière dont les poètes traitent de la mort est, pour définir le secret de leur âme, la meilleure pierre de touche.

Que dit-il à ceux qui pleurent un être qu'ils aimaient?

Il dit à Caritée, nous l'avons entendu déjà, que la douleur détruit les grâces d'une belle et qu'elle ne doit donc plus pleurer ; il dit à M. du Périer que si sa fille en fût venue à l'âge des cheveux blancs, elle n'en eût pas moins dû mourir un jour et qu'elle n'eût pas reçu, pour être vieille, meilleur accueil en la maison céleste ; il dit au président de Verdun, qui est veuf, qu'il faut laisser les larmes et travailler pour le prince. Mais ce n'est point là du tout le fond de sa pensée. C'est un autre motif de consolation qu'il propose tour à tour aux trois personnages. Il déclare à Caritée :

Mais le destin qui fait nos lois
Est jaloux qu'on passe deux fois
Au deçà du rivage blême...

Pourquoi donc si peu sagement,
Démentant votre jugement
Passez-vous en cette amertume
Le meilleur de votre saison,
Aimant mieux plaindre par coutume
Que vous consoler par raison?

Il dit au veuf :

Pluton est le seul entre dieux
Dénué d'oreilles et d'yeux,
A quiconque le sollicite ;
Il dévore sa proie aussitôt qu'il la prend;
Et quoi qu'on lise d'Hippolyte
Ce qu'une fois il tient, jamais il ne le rend.

— Ce Pluton sans oreilles, dit M. Lalouette, me fait songer à certains vers pour M. du Périer :

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

— Je ne vois là dedans, dit Mme Baramel, rien qui sache consoler personne.

— Suivez Malherbe. Son but est de faire entrer dans l'esprit qu'il veut consoler que les choses sont comme elles sont et qu'elles ne sauraient être autrement. Il tente de dresser la figure de la nécessité :

Mais en un accident qui n'a point de remède,
Il n'en faut point chercher,

dit-il à M. du Périer ; et au président de Verdun :

Chasse l'ennui qui te possède;
Sans t'irriter en vain contre une adversité,
Que tu sais bien qui n'a remède
Autre que d'obéir à la nécessité.

Ainsi donc, et c'est la thèse de Malherbe, il n'est que de laisser en repos les choses auxquelles nous ne pouvons rien changer. C'est le conseil de la raison qui n'est point, ainsi qu'il le disait tout à l'heure, celui de la coutume.

— Eh ! qui vient vous parler de raison, quand on pleure ! s'écria Mme Baramel.

— C'est que, madame, vous ne voulez point vous élever jusqu'à ces hauteurs où Malherbe nous convie à monter ; et j'avoue que l'on ne voit guère, au premier regard, comment la nécessité d'un malheur nous peut consoler de ce malheur. Mais il faut considérer en cette nécessité même la marque d'une toute-puissante volonté qui meut l'univers. Je sais, dira Victor Hugo, cherchant la même consolation que M. du Périer, et la gorge pleine de larmes — je sais

Que la création est une grande roue
Qui ne peut se mouvoir sans écraser quelqu'un.

Nous sommes donc soumis à cette grande roue, s'il vous plaît de parler de la sorte ; et il ne vous échappera guère que chacun de nous, en même temps, est considéré d'une

autre sorte, un grain du métal de cette grande roue. Nous voici mués, en quelque manière, en une parcelle de la volonté qui anime et régit le monde, car soumission, c'est participation ; et nous aurions beau nous rebeller ! Nous participerions tout de même, mais d'une âme désespérée. Il y a dans les vers de Malherbe, non pas un abandon, mais une magnifique adhésion à la règle souveraine. Il nous conseille de nous comporter selon notre véritable nature, d'être nous-mêmes, c'est-à-dire d'être feuilles ou fruits au grand arbre du monde dont la sève nous nourrit. Vouloir ce que veut l'Arbre, c'est peut-être le secret du bonheur.

Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science
Qui nous met en repos.

C'est la conclusion de Malherbe.

*
* *

— Voilà bien longtemps, je crois, que nous parlons de Malherbe, et nous en pourrions discuter encore pendant de longues heures, sinon pendant des années, et je voudrais vous dire maintenant, et pour le seul plaisir de la dire, l'une de ses plus belles stances :

Apollon à portes ouvertes
Laisse indifféremment cueillir
Les belles palmes toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir;
Mais l'art d'en faire des couronnes
N'est pas su de toutes personnes;
Et trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels on me range
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement.

— *Les stances avec grâce apprirent à tomber*, murmura M. Lalouette.

— Mais quel orgueil ! dit Mme Baramel.

— Eh ! madame, ne savez-vous que les poètes sont orgueilleux? Ils sont tout pareils aux autres hommes ; mais ils ont cet avantage, ou cette infortune, que c'est leur art même qui leur permet de proclamer leur superbe ; et je vous

prie de considérer aussi que dans ces fanfares orgueilleuses, s'ils ne s'oublient certes point, c'est pourtant et surtout à la puissance et majesté de la poésie qu'ils rendent hommage.

— J'ai bien écouté cette stance, dit Mme Baramel, et je vous avoue que je n'y reconnais guère le langage des petites gens. On soutient pourtant que Malherbe s'attachait à chanter comme elles parlaient.

— Il y aurait fort à dire là-dessus. Songez qu'il ne s'inquiète guère du suffrage des ignorants ; il pense comme Horace et vous l'entendez dire :

L'Orne comme autrefois nous reverrait encore,
Ravis de ces pensers que le vulgaire ignore,
Égarer à l'écart nos pas et nos discours...

Le nombre ne l'incite qu'au mépris.

La coutume et le nombre autorisent les sots,

disait Théophile. Malherbe n'est pas d'un avis différent, et ce dédain de la foule, il le montre singulièrement sur le propos des petites étoiles, lorsqu'il déclare que s'il avait chanté la lune, ce serait disgrâce fort grande, après telles louanges, que de descendre

...à la clarté commune
D'un de ces feux du firmament,
Qui sans profiter et sans nuire,
N'ont reçu l'usage de luire
Que par le nombre seulement.

Mais il est bien vrai, selon Racan, et c'est tout autre chose, que « quand on lui demandait son avis de quelque mot français, il renvoyait ordinairement aux crocheteurs du Port-au-Foin, et disait que c'étaient ses maîtres pour le langage. » Là-dessus, grand tintamarre de Mathurin Régnier :

Comment! Il nous faut donc pour faire une œuvre grande,
Qui de la calomnie et du temps se défende,
Qui trouve quelque place entre les bons auteurs,
Parler comme à Saint-Jean parlent les crocheteurs!
Encore je le veux, pourvu qu'ils puissent faire
Que ce beau savoir entre en l'esprit du vulgaire :
Et quand les crocheteurs seront poètes fameux,
Alors sans me fâcher je parlerai comme eux.

Et notez qu'il parlait précisément comme eux ! Je l'entends comme une louange. Mais que voulait donc dire Malherbe? Il pensait que la poésie est chose secrète ; qu'il faut une initiation ou, pour le moins, un laborieux apprentissage, une longue étude avant que de pouvoir rêver de composer de beaux vers. Mais, d'autre part, la poésie s'exprime par des mots et le but du poète, c'est que ses œuvres soient lues afin que sa pensée, autant qu'il est possible, et sa musique pénètrent et vivent en d'autres cœurs et en d'autres esprits. Il convient donc d'user d'un langage qui soit aisément compris ; car le langage n'est, en l'espèce, qu'un véhicule, où le poète charge son trésor : et parler une langue obscure, c'est élire un chariot sans roues. Il faut donc se servir des bons vieux mots et qui donnent au poète, puisqu'ils ont si longtemps duré, cette assurance qu'ils dureront longtemps encore, sinon éternellement, et que les races futures s'en serviront comme font ses contemporains. Où trouver ces mots solides, si ce n'est au langage usuel? Les charger de tous les secrets d'une âme, c'est donc permettre à ces secrets de vivre et de durer ; et c'est de la sorte, et non point autrement, que les grandes œuvres ont pu franchir les siècles et renouveler sans cesse ce miracle qui enchantait Musset :

J'aime surtout les vers, — cette langue immortelle.
C'est peut-être un blasphème, et je le dis tout bas;
Mais je l'aime à la rage. Elle a cela pour elle
Que les sots d'aucun temps n'en ont pu faire cas,
Qu'elle nous vient de Dieu, qu'elle est limpide et belle,
Que le monde l'entend et ne la parle pas.

Eh ! oui, le monde l'entend ! Dans ses propos, il use des mêmes mots ; mais il ne parle pas la même langue, parce que ces mots, il ne sait pas, à l'ordinaire, les choisir ni les lier comme font les poètes. *Mais l'art d'en faire des couronnes...* C'est là qu'est le secret des poètes, et c'est en guise de remerciement, sans doute, qu'on leur passe de comparer les dames à des melons ; et ne vous rebellez pas, madame, et songez seulement que si pour vous le sentiment est la chose la plus précieuse du monde, Malherbe, c'est la raison qui chante.

TRISTAN DERÊME.

Porgy [1]

C'ÉTAIT à la fin de l'après-midi, Séréna Robbins entra dans la cour, s'arrêta devant la porte de Porgy et frappa un coup sec sur le bois craquelé. La porte lui fut ouverte par une femme. La visiteuse regarda au fond et s'adressa directement à l'infirme qui était assis à l'intérieur.

— Ji z'ai di bonnes nouvelles, annonça-t-elle. Ji z'ai été voir mes amis blancs pou l'histoi' di Peter et ils disent qu'ils ont un z'ami qui est avocat qui peut l'en tirer. Ji leur ai dit de ti voir à propos di cette histoi' pa'ce que ti as tant di bon sens quand ti leur parles, à ces blancs !

Ayant délivré son message, Séréna tourna son large dos à la femme qui se tenait silencieuse dans l'embrasure de la porte, et, avec le port d'un arbitre des destinées sociales, elle se dirigea vers l'angle de la cour.

De l'autre côté de l'allée, Maria, massive et suante, surveillait son fourneau dans un coin reculé de sa boutique. Plusieurs nègres étaient assis à de petites tables, dînant de bonne heure tout en riant et en blaguant :

— Pou sûr qu'il y a di jolies filles blanches dans cit ville ! dit un jeune et mince quarteron. Il était vêtu de bleu ciel, pantalon à larges jambes, souliers jaunes, et, au centre d'une cravate écarlate, un immense fer à cheval de simili diamant.

— Écoute-moi, ci Sporting Life ! dit avec admiration une brave brute noire débraillée. Quand il rigarde pas les dés qui roulent, il a l'œil su' les femmes !

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er août 1928. Copyright by Calmann Lévy.

Le pas lourd de Maria fit trembler la pièce comme elle s'approcha, et croisant les bras, elle abaissa un regard méprisant sur son hôte somptueux. L'homme releva la tête, baissa aussitôt les yeux et remua sa chaise avec une sorte de gêne. « Nég, va ! » lui lança-t-elle soudain, et le ton fit sursauter et presque tomber de sa chaise le mulâtre.

— Ji tâche di penser si ça vaut mieux de ti tuer propèment maintinant au milieu di ti z'amis, ou di ti laisser être pendu plus tard par li blancs?

— Allons, la vieille dame, faut pas parler comme ci vieux nèg' d'aut'fois qui n'avaient pas di z'idées. Voyons moi, z'à New-York où ji z'étais garçon dans un hôtel...

Mais il n'alla pas plus loin. « New-York ! s'exclama-t-elle, faut pas z'essayer di nous la fai' à la New-York dans cit ville-ci ! Si ji faisais à mon z'idée, ji m'en irai au bateau di New-York et ji prendrais tous li nèg' qui débarqueraient su la passerelle avec un manteau z'à taille su li dos et un verre di lanterne su l'estomac, et ji les lancerais aux requins avant qu'ils aient mis li pied su la terre ferme ! Oui, j'en ai p'esque mal au cœu' di toutes cis histoi' di New-York. Li primiè' chose que ces nèg' z'oublient c'est qu'ils sont nèg ! Puis ils s'en viennent conter à ci braves campagnards d'ici qui s'y z'emplissent leurs oreilles di sornettes qui ni apportent di l'argent qu'au croquemort di cit ville ! »

Essoufflée elle termina son raisonnement en frappant sur la table son poing aussi gros qu'un jambon avec une force telle que sa victime sursauta et tendit vers elle une main conciliatrice.

— Ça va bien, la tante, faut qu'on soit z'amis tous les deux !

— Z'amis avec toi? et son ton révélait le mépris. Un de cis jou' ji coucherai pit-êt' avec un serpent à sonnettes, et quand cit temps viendra ti pourras vini tout droit dans mon lit ; mais jusque-là, garde ti brillante carcasse dans ton New-York jusqu'à ce que li Diab' vienne en prendre soin !

Soudain la colère s'éteignit dans ses yeux et sa figure se fit grave. Elle se pencha et lui parla très bas, face à face :

— Pou l'amou' di Dieu ni parle pas de ces histoi'là, à ci garçons d'ici ! Cit pays n'a encore jamais vu un nèg lynché. Ces nèg' d'ici connaissent les gens et z'y connaissent les nèg. Tiens ta langue, pou l'amou di Dieu, et ni parle pas des dames blanches, t'en as des tas di ta couleu dont ti peux parler. Tiens-t'en là et ni ti mêles pas di sales affai'.

Pendant que Maria chapitrait son hôte, la cour avait été emplie des mille sons qui accompagnent sa vie au crépuscule. Maintenant

le bruit semblait s'être retiré en lui-même. Tous savaient ce que cela signifiait : un blanc venait d'entrer. On eût presque pu voir, tendu dans l'air, le rideau de silence protecteur que le nègre tire devant sa vie quand l'adversaire fait irruption. Personne ne semblait faire attention au visiteur, chacun était activement attelé à sa tâche. Pourtant l'arrivant ne faisait pas un geste qui ne fût épié par cinquante paires d'yeux indéchiffrables. L'homme portait un feutre mou, enfoncé et rabattu. Il était mince et grand et marchait le corps légèrement incliné comme quelqu'un qui a l'habitude de rencontrer et de surmonter des difficultés.

Une jeune femme passa près de lui. Il étendit la main et toucha son bras. Elle s'arrêta et se tourna vers lui, l'attitude soumise et absolument passive.

— Je cherche un homme nommé Porgy, dit-il d'une voix claire et agréable. Pouvez-vous m'indiquer sa chambre?

— Porgy?... répéta-t-elle lentement, comme essayant de se souvenir, puis elle appela à voix haute : « Quelqu'un z'ici connaît-il un homme du nom di Porgy?... »

Plusieurs des assistants levèrent la tête. « Porgy, » répétèrent-ils, l'un après l'autre, en secouant la tête.

Le blanc eut un rire rassurant comme s'il connaissait de longue date cette manière de faire.

— Voyons, insista-t-il, je suis son ami, Mr. Alan Archdale, je sais qu'il habite ici et je viens pour lui rendre service.

Séréna émergea de derrière ses baquets et secoua la cendre de sa pipe d'argile tout en marchant. Quand elle fut tout près, elle s'arrêta et dévisagea le visiteur, puis se tournant vers la fille :

— Vas donc che'cher Porgy, ordonna-t-elle, tu ni connais donc pas les gens quand ti les vois?

Un éclair illumina la figure de la jeune femme :

— Oh ! ti veux dire Porgy? s'exclama-t-elle comme si elle venait d'entendre le nom pour la première fois. Ji n'avais pas compris li nom, patron. Et des échos s'élevèrent de différents côtés de la cour : « Oh oui ! Li missieu veut dire Porgy, voilà pou'quoi nous z'avons pas compris ! » Puis l'air se détendit et la vie reprit son cours interrompu.

La jeune femme se dirigea vers la porte de Porgy et appela. La porte s'ouvrit bientôt et une femme aida le mendiant à s'asseoir sur le seuil, puis resta derrière lui dans la pièce obscure.

Archdale traversa la courte distance et s'assit sur la marche à côté du noir.

— Parle-moi de ton ami qui s'est fait coffrer à propos du meurtre de Robbins? demanda-t-il sans préambule.

Dans la lumière confuse, Porgy se pencha en avant et scruta longuement le visage long et bienveillant de son interlocuteur.

Archdale eut une exclamation de surprise :

— Comment ! mais tu es le vieux qui venait mendier devant la pharmacie de King Charles Street ! Puis après une minute d'examen : « Mais tu n'es pas vieux, après tout, n'est-ce pas? » Et il étudiait de façon intense le visage noir. On voyait quelques touches de gris autour des oreilles dans les cheveux laineux, et des lignes fortement accusées traçaient des sillons du nez aux coins de la bouche. Les lèvres étaient à la fois épaisses et sensuelles et pourtant d'une ligne nette et ferme assez rare chez un nègre. Malgré les premières marques de l'âge qui s'y lisaient, la figure semblait encore vivante d'une jeunesse qui n'avait été ni prodiguée, ni gâchée.

— Mais parle-moi de ton ami, dit le visiteur, rompant le silence qui commençait à devenir pesant.

Le visage de Porgy conservait son masque.

— Comment c'est-y que vous vous occupez di lui, patron? interrogea-t-il.

— Voyons, je suis l'avocat de la famille Rutledge et je m'occupe de leurs gens de couleur. Je crois qu'ils devaient posséder autrefois la moiti des esclaves de ce pays. Une femme d'ici, Séréna Robbins, est la fille de leur vieux cocher ou quelque chose comme cela, et elle leur a demandé de tirer d'affaire son vieil ami Peter.

— Peter n'a pas di z'argent, vous savez, patron, et moi ji mendie juste pou viv'e au jou le jou.

La voix de Porgy trahissait une certaine méfiance.

Archdale eut un rire rassurant :

— Ça ne demandera pas d'argent, ou du moins très peu et je suis sûr que Mme Rutledge y pourvoira. Aussi tu peux y aller carrément et tout me raconter !

Pleinement rassuré Porgy conta le meurtre puis l'arrestation de Peter. Quand il eut terminé son récit, Archdale demeura quelques instants silencieux. « Quels cochons ! » murmura-t-il enfin. Il se tourna avec lassitude vers Porgy et expliqua lentement :

— Naturellement, on pourrait présenter l'affaire devant les tribunaux, mais cela prendrait un temps infini. Il y a une manière plus simple. Il faut qu'il trouve quelqu'un qui réponde de lui devant les magistrats. Connais-tu un nommé Huysenberg qui tient une boutique au coin du quai de West End?

Porgy écoutait avec toute son attention et fit signe que oui. Archdale lui tendit un billet :

— Porte-lui ce billet de dix dollars et dis-lui que tu voudrais qu'il

se porte garant pour Peter. Il n'a pas le sou et sa boutique est au nom de sa femme, mais il y a entre lui et le magistrat un arrangement qui le rend tout à fait acceptable dans notre cas.

Il tendit à Porgy une carte où se lisait une adresse au crayon au-dessous d'un nom gravé :

— Tu me trouveras là, dit-il. Si Peter n'est pas sorti de prison deux jours après que tu auras remis le billet, viens me le dire. Puis après un bref et amical « Bonne nuit », Archdale sortit de la cour.

*
* *

Il y avait grande allégresse dans Catfish Row, Peter était revenu. Le billet de dix dollars remis par Archdale à Porgy avait fait ce miracle. Nulle trace de son absence ne se voyait chez le vieux nègre, sauf que ses épaules étaient un peu voûtées et que sa maîtrise de soi en face des événements semblait un peu affaiblie par l'emprisonnement. Il était retourné chez le maquignon et avait retrouvé son vieux cheval toujours à vendre. Un nouveau contrat avait été signé reprenant le régime du paiement hebdomadaire. L'Allemand avait rapporté les meubles que Peter, docile, avait achetés pour la seconde fois. Le « Grand Émancipateur » pendait à nouveau à sa place habituelle au-dessus de la cheminée. Maintenant le vieux chariot brinquebalait chaque matin sur les pavés, transportant sa fournée de petits corps noirs accrochés à ses parois branlantes.

— Ils vous connaissent jusqu'à la moelle, tout di même ! ces blancs, dit Peter avec philosophie, et une note d'admiration dans la voix. « Ils savent combien di z'argent la voiture mi apporte par simaine, et li loueu di chival, li loueu di meubles et li prop'iétaire ils font leur prix en comptant là dissus. Mais ji n'ai pus assez longtemps à viv' pou les rouler tous et pis l'argent ni sert pus di rien à un homme qui z'a fini sa jeunesse. »

Quand le vieux se fut enfin bien réhabitué à son coin et put regarder autour de lui, il remarqua un changement en Porgy :

— Ji ti dis que cit nèg' est z'heureux, dit-il à Séréna un soir que tous deux fumaient leur pipe assis sur le banc du lavoir.

— Ci sont des blagues ! répliqua-t-elle. Cit femme-là n'est pas de la sorte qui rend lis hommes heureux ! Il faut une brute qui tue comme Crown, pou tini' une femme comme ça.

— Pit êt' bien, acquiesça le vieux avec sagesse, mais Porgy ne sait pas encore cila. Et pis si un homme est di la sorte qui z'a bisoin d'une femme, il sera toujou heureux sans rega'der plus loin, il l'habillera di tant di qualités à ses yeux qu'il la prendra pou la reine di Saba. Pou li moment Porgy croit ferme qu'il tient une déesse dans sa chambre !

— Sûr qu'il a une di ces déesses qui l'enverra en z'enfer ! commenta Séréna avec cynisme, cit femme-là mérite pas qu'on s'entende avec elle. Tant bien que ji z'aime Porgy ji causerais pas trois mots à elle !

— C'est ça, c'est ça, ma sœu, fit Peter conciliant, mais ouv' l'œil su Porgy. Il détestait les enfants, n'est-ce pas? rigarde li aujou'd'hui, tous les soirs quand il rentre il a un sac de billes en suc' pou la foule di pitits. Et même plus : hier, ji z'ai entendu elle et li qui chantaient dans leu chambre !

Séréna lui fit signe de se taire. La femme de Porgy traversait la cour pour aller remplir un seau au robinet commun, près du coin de Séréna. Elle était habillée proprement et passa devant eux comme s'ils n'existaient pas. Elle remplit son seau, et d'un élan le balança pour le poser sur sa tête, puis le tenant en équilibre légèrement, d'une seule main, repassa devant eux avec un air de mépris froid et hautain qui produisit un effet très différent sur chacun des deux observateurs.

Séréna la regarda s'éloigner sans mot dire.

— C'est bien ça ! dit Peter avec admiration. Sûr qu'elle ni demande pas de visites à ses voisines, à aucune di ses voisines ! Et il émit un petit ricanement indiscret ; ce fut trop pour son amie.

— Pauv' borgne ! Pauv' grand-père borgne, fou et z'idiot ! tu n'as ti pas honte di mi causer di cette créature et di chanter un z'hymne à la Bess di Crown l'assassin? Si ji z'avais ton âge, et si ji z'étais un homme, ji garderais mes mots sucrés pou li femmes honnêtes et qui craignent li Bon Dieu.

— Si ti z'avais mon âge, et si t'étais un homme, commença Peter. Il hésita, la regarda longuement de ses bons yeux vagues, puis il secoua la tête. « Non, ça ni servirait di rien ti ni comprendrais pas, c'est une chose que li sens di femmes leu z'aideraient pas à comprend'e ! » Et hochant la tête, il secoua sa pipe et s'en alla du côté des étables où un hennissement doux et compréhensif l'accueillit.

Bess entra dans la chambre de Porgy, déposa son seau d'eau à sa place près du poêle à bois qui était installé au milieu de la vieille cheminée et s'occupa à préparer le dîner.

Porgy était assis sur une chaise basse près de la porte. Il fumait avec béatitude, et la tension, qui autrefois le caractérisait même durant ses songeries silencieuses, avait cédé la place à une attitude plus souple de tout son corps et à une expression de bien-être.

Un minuscule négrillon passa, sifflotant et traînant les pieds.

— Arrive ici, mon fils ! appela Porgy.

L'enfant s'arrêta, hésita et avança lentement. Porgy lui tendit une grosse boule rayée de rouge et de blanc.

— Qui c'est ti dis des bonbons? demanda-t-il avec une certaine

vanité. L'enfant prit le sucre d'orge, sautilla d'un pied sur l'autre avec une certaine gêne.

— C'est parfait ! dit Porgy avec un éclat de rire brusque qui fit sursauter le petit, maintinan ti riviendras voir Porgy et Bess !

TROISIÈME PARTIE

Porgy conduisait lentement son char dans King Charles Street, il cherchait et appréciait les possibilités de stopper et de s'installer pour un certain temps dans l'étroite bande d'ombre au long des maisons. Le jour était étouffant, et mendiant et bouc étaient anéantis par la fureur croissante du soleil.

Un homme passa, marchant d'un pas rapide. Porgy reconnut l'allure dégagée et le feutre mou baissé sur les yeux. Il se pencha, tira vigoureusement la queue de son coursier léthargique ; il en résulta un trot redoublé qui amena le véhicule devant le promeneur. Mais à cet instant, ce dernier s'arrêta, sortit une clef et, ouvrant la porte d'un bureau, entra sans regarder derrrière lui.

Porgy considéra le bureau et ses alentours avec une satisfaction évidente. Le bâtiment était tout près de l'ancienne pharmacie et, entre lui et la maison suivante, à droite, s'ouvrait un passage large de plusieurs pieds, d'où s'exhalait une fraîcheur engageante. Pas un passant à ce moment. Porgy tourna la tête de son animal vers l'entrée de l'impasse, tira brusquement sa queue et, franchissant le trottoir, pénétra audacieusement dans cette retraite, puis il rangea le chariot un peu plus loin de la rue, et s'assit, sébille en main, sur le pavé.

— Ti ferais mieux di décamper di la porte di missieu Alan, avec cit bouc, avant qu'il ni ti trouve. Ti comprends pas que li missieu z'aiment pas l'odeur di boucs?

Porgy leva la tête et rencontra le regard menaçant de Simon Frasier. Frasier était un apprenti homme de loi. Il avait déjà largement dépassé la cinquantaine et ses cheveux de laine grise semblaient très blancs en comparaison avec le noir absolu de sa peau. Il avait voté pour le parti démocrate aux jours sombres de la réorganisation ; cette attitude avait exigé un réel courage de sa part et, de ce fait, il jouissait d'une tolérance illimitée de la part de l'aristocratie. Sans avoir l'autorisation de pratiquer sa profession, il était, par un consentement tacite entre les avoués, autorisé à représenter les gens de sa race devant les tribunaux de simple police, et, devant les magistrats, il pouvait aussi mettre la main à d'autres petites affaires

de loi que l'on estimait préférable de ne pas examiner de trop près.

Porgy jeta à son interlocuteur un regard glacé :

— Bien sû, ji sais li missieu z'aiment pas l'odeu di boucs !

La porte s'ouvrit et Archdale passa la tête. Porgy, d'où il était assis, aurait pu le toucher de la main, mais le regard de l'infirme ne se détacha pas du visage du nègre et son expression ne changea pas. Pressentant une interruption, il se hâta de continuer d'une voix suavement incrédule :

— Comment c'est-il qui toi qui connais missieu Archdale dipuis si longtemps, ti ni li comprends pas mieux, et ti crois qu'il chasserait un pauv' infirme en pleine chaleur?...

Archdale fit un mouvement en plein devant les yeux de Porgy, mais nul signe ne parut sur la figure du mendiant. Sa voix s'éleva, suraïguë d'indignation :

— Ti peux êt' un homme di loi et tout cila, mais ji peux pas suppo'ter di ti voir campé là à mi dire que missieu Archdale a ci façons di mauvais blancs. Bien sû qu'il n'aime pas l'odeu' di boucs, mais il a un cœu' dans sa poitrine, un cœu' tendre pou li pauv' nèg' z'infirmes !

Un sourire acide releva les coins de bouche d'Archdale.

— Très bien, dit-il, j'ai tout cela, mais, gentilhomme ou non, je ne peux pas garder un bouc à l'entrée de ma maison. Je n'aurais plus un client au bout d'une semaine !

Au son de la voix d'Archdale, Porgy regarda, et tout son être sembla exprimer l'étonnement :

— Eh quoi?... Voilà li patron, maintinant ! s'exclama-t-il. Puis il se retourna triomphant vers le nègre et ajouta : « Tout ci qui ji t'avais dit c'était la pure vérité, bien sû. Ti n'as ti pas vu qu'il a dit qu'il mi connaissait? »

Archdale se désespéra :

— Je n'ai pas dit que tu pouvais rester, cria-t-il, tel un homme qui glisse son pied dans la fente d'une porte qui va se refermer ; tu peux attendre là aujourd'hui puisque je vais passer la matinée au tribunal. Mais il faudra que demain tu trouves un autre endroit.

— Mais dimain ji ferai laver cit bouc qu'on ni sentira pas la différence entre lui et un rosier du parc ! assura Porgy avec un sourire ingénu. Vous serez très attaché à cit bouc, après un moment, patron.

— Non, on ne lave pas les boucs. Demain il faudra que tu t'en ailles.

Mais la voix d'Archdale ne révélait pas une conviction définitive ; son pied était toujours glissé dans l'interstice mais il sentait que la porte se refermait quand même.

— Allons, Frasier, viens me parler de tes histoires de divorce, dit-il à l'autre nègre en le faisant entrer dans le bureau.

Bientôt, par une fenêtre ouverte derrière lui, Porgy entendit la voix d'Archdale.

— Ça va bien, Frasier, allons, parle donc. Le monsieur qui est venu pour améliorer les conditions des mœurs chez les nègres te trouve un danger public. Il veut déposer une plainte contre toi pour avoir octroyé illégalement des divorces.

D'une voix différente de celle dont il avait apostrophé Porgy tout à l'heure, Frasier commença :

— Ji trouve tant di nèg' pas contents di leur mariage ! et ji vous avais entendu parler de ci qu'ils z'appellent divorce...

— Oui... encouragea son interlocuteur.

— Alors dipuis longtemps ji les ai séparés avec des divorces que ji faisais pou l'occasion. Et ça marchait très bien, patron. Ji n'ai pas trop fait de z'heureux.

— As-tu un de ces papiers sur toi?

Un silence. Puis à nouveau la voix d'Archdale :

— Moi, Simon Frasier, par la présente, divorce Rachel Smaller de Columbus Devo, moyennant un droit de un dollar ; signé : Simon Frasier. Évidemment c'est assez simple. Où as-tu trouvé ce sceau?

— Ji l'ai acheté à la friperie du juif, patron.

— Ne sais-tu pas que le divorce n'existe pas dans cet Etat-ci?

— Ji z'ai entendu dire qu'il n'y en avait pas pou les blancs, mais les nèg' en avaient beaucoup besoin et ji vois pas di raison pouquoi ji n'en aurais pas fait pou les satisfaire. Ça avait l'air di aller très bien jusqu'à c'qui ci monsieur à la bouche sucrée est venu pou déranger tous mes clients.

Un grognement arriva par la fenêtre aux oreilles de Porgy et le fit sourire d'un sourire lent et malicieux. Puis d'une voix peinée le nègre poursuivit :

— Ça me faisait viv', patron ! Et puis, ça qui vaut mieux, ça z'aidait les nèg' à rester dans li droit chemin. Ci missieu dit qui faut qu'ils vivent ensemb' jusqu'à ce qu'ils soient morts. C'est ça la loi, qu'il dit. Mais li nèg' ni sont pas bâtis comme ça. Ji les avais fait viv' d'une façon morale, et ci même missieu vient leu dire qui mon papier n'est pas aut' chose qu'une licence d'adultère ! Alors maintenant ils tromperont leur Bess tout simp'ement et moi ji n'aurai plus de dollar ! Et il dit qu'il va mi mett' en prison, c'est pir' encore !

Il y eut un moment de silence puis Porgy entendit Archdale appeler un numéro :

— Hello ! Le bureau du sollicitor? — Mr. Dennis, je vous prie.

— Oh ! ici Archdale, Dennis. — Oui, encore un nègre. Cette fois-ci il s'agit de Frasier. Vous savez l'affaire des licences de divorce. — Oui, je l'ai là dans mon bureau. — Écoutez, vous avez un stock impressionnant de dossiers pour cette session. Il n'y a pas besoin de gâcher l'argent de l'État ni votre précieux temps pour cette affaire-là.

Une nouvelle pause, puis Archdale ajouta en hâte :

— Oh ! non, je n'essaye rien du tout. Mais il est parfaitement innocent de tout méfait conscient. — Oui, naturellement. — Oh ! ce serait très sérieux s'il était vraiment responsable, mais personne ne prend le vieux Frasier au sérieux. — Un non-lieu du jury magnanime épargnerait un temps et un travail fous. — Oui, je me porte garant qu'il ne recommencera pas.

Porgy écoutait attentif ; un instant après il entendit Archdale dire « merci » et retourner sa chaise vers son client, puis lui dire :

— On ne va pas te mettre en prison cette fois-ci, Simon, mais il faut cesser de faire divorcer les gens. J'ai donné ma parole. Si tu recommences, vlan ! en prison tous les deux, toi et moi. Compris?

Un soupir de soulagement accueillit cette déclaration, suivi de « Dieu vous bénisse, patron ! » et un moment plus tard Frasier apparut sur le seuil, clignant des yeux devant la réverbération de la rue.

Porgy le dévisagea, avec une imitation de la manière professionnelle de Frasier, et dit avec hauteur :

— Ote-toi di là, allons, dépêche-toi ! J'ai z'un bouc très bien élevé qui n'aime pas l'odeu' di gibier di potence !

Un rire résonna dans le bureau d'Archdale. Aussitôt un éclair de victoire brilla, soigneusement voilé, dans les yeux de Porgy. Il tendit sa main en arrière, tira l'oreille de son bouc. L'infortuné animal se méprit à ce signal et fit un bond en avant.

— Non, non, vieux z'ami, murmura Porgy. Ti n'as ti pas entendu li patron? Quand un nèg' fait rire li patron, il sait qu'il a gagné. On va passer sa vie z'ici, ti vois ça, hein?...

* * *

Le changement que Peter avait remarqué chez Porgy était maintenant visible aux yeux de tous ceux qui le connaissaient. Cette barrière défensive de silence qu'il avait édifiée autour de sa vie était maintenant détruite. Finies les longues heures où il avait l'habitude de demeurer assis en silence, l'air tendu et rigide, avec un regard intérieur. Même les plus sceptiques d'entre les femmes commençaient à admettre que Bess faisait de lui vraiment un bon époux.

D'ailleurs ni lui ni elle ne se mêlaient sans réserve aux autres habitants de la cour. Au contraire, ils paraissaient se suffire à eux-mêmes au milieu de cette vie si grégaire qui les entourait. Les gains de Porgy suffisaient à leurs modestes besoins, et chaque matin Bess se levait et partait avec les plus matinales des femmes ; aucune parmi celles-ci n'était capable de marchander de façon plus rusée avec pêcheurs et colporteurs qui vendaient leur marchandise sur le quai. De même qu'en Porgy, un changement s'était fait en Bess, plus évident de jour en jour. Sa silhouette osseuse s'était étoffée, prenant un nouvel air de jeunesse, et son visage avait perdu son expression traquée. L'allure orgueilleuse, presque dédaigneuse, qu'elle avait toujours eue et qui avait tant irrité les âmes vertueuses en ses jours de déchéance, s'était accentuée et, jointe à l'amélioration de sa condition, imposait une sorte de respect involontaire à ses détracteurs féminins.

Un matin qu'elle faisait son marché sur le quai, un des bateliers qui l'avait connue jadis l'interpella trop familièrement en sautant sur le quai.

— Qui c'est ti dirais di cette nuit? Ça ti va? demanda-t-il avec une œillade.

Bess tenait à la main un chapelet de merlans enfilés sur une ficelle et discutait le dernier sou d'un laborieux marché avec le pêcheur. Elle se retourna à demi et de sa main droite administra une gifle sonore au batelier. L'homme trébucha en reculant, oscilla un instant puis disparut. Il y eut un grand bruit d'eau qui rejaillissait.

— Vingt sous pou cit chapelet, et pas un de plus ! poursuivit avec sang-froid Bess au marchand.

Il accepta le prix, elle lui tendit dix-huit sous accompagnés d'un regard glacé. Il compta l'argent, regardait la main qui pendait innocemment le long de son tablier, puis se mit à rire.

— C'est comme ti dis, ma sœu, ji ni dispute pas avec toi ci matin !

Bess lui jeta un de ces demi-sourires voilés qui rendaient toujours les hommes ses amis et les femmes ses ennemies, et s'en alla vers Catfish Row comme si rien n'était venu rompre la monotone routine de ses occupations quotidiennes.

*
* *

Le samedi soir, la cour dépouillait ses vêtements et son esprit de travail. Dans le coin du lavoir de Séréna un petit groupe s'était assemblé autour d'une lampe fumeuse. Plusieurs femmes assises tenaient sur leurs genoux des petits négrillons à demi endormis. Un homme près de la lumière se courbait sur une guitare ; l'air pensif et

vague, il pinçait successivement chaque corde et leur son vibrait en sourdine. Puis une voix de baryton, après avoir fredonné un instant, lança l'air :

Fallait-y pas qu'ci soit un nèg!
Fallait-y pas qu'ci soit un nèg!
Fallait-y pas qu'ci soit un nèg!
Pac'qu'il n'peut pas si servi' di Droits qu'il a.

Ji z'y dormais sur un pile di bois
Juste si z'heureux comme un homme peut êt'
Quand un blanc l'est vinu m'éveiller di mon sommeil
Qui m'dit : faut t'availler maintinant pac'que t'es libre!

Tous reprirent en chœur :

Fallait y pas qu'ci soit un nèg!

et la pénombre bourdonna, ébranlée par ces harmonies graves et sourdes.

Dans un autre coin, un petit cercle jouait aux dés.

La passion de Porgy pour le jeu n'avait pas disparu malgré son nouvel intérêt dans la vie, et il était assis en train de caresser les petits cubes d'ivoire, leur murmurant de cette manière confidentielle qui était sienne :

— Pitits chéris blancs, allons, chantez pou cit nèg qui vou tient!

Il jeta les dés et gagna.

Ramassant le petit tas de sous et de pièces de nickel, il les passa à Bess assise sur ses talons derrière lui. Elle prit l'argent en silence, le compta et l'enfouit dans la poche de son tablier, puis continua à suivre attentivement le jeu, souriant de son sourire mystérieux, sans dire un mot, quand Porgy gagnait.

Le nègre connu sous le nom de Sporting Life venait d'entrer comme le jeu commençait et s'était assis. Le fait que le petit cercle de joueurs lui interdît de se servir des dés qui lui appartenaient et lui signifiât cette décision crûment, prouvait qu'il n'était pas au-dessus de tout soupçon. Il grogna contre eux, remit ses dés dans sa poche et fit mine de s'en aller. Puis il se ravisa et se joignit au petit cercle.

Il devenait évident, au fur à mesure que le jeu se poursuivait, que Porgy était en veine : c'était lui qui gagnait le plus fréquemment et Sporting Life supportait le plus gros de la perte, mais le mulâtre était trop fort joueur pour trahir sa contrariété. Il parlait sans arrêt, riait beaucoup et ne manquait pas l'occasion de laisser

tomber quelque remarque insidieuse quand Porgy ramassait le pot. Rien qui pût être relevé et provoquer la colère, mais Porgy se sentait gêné et ridicule, et une fois de plus la figure de Bess s'assombrissait de colère. Sporting Life avait une manière insolente de se pencher quand c'était au tour de Porgy de lancer, et de mettre son nez presque sur les dalles de façon à voir l'envers des dés quand ils retombaient. Puis se relevant, il se mettait à rire en fixant le visage de Porgy, et de temps en temps applaudissait comme si l'infirme eût exécuté quelque tour fort habile.

Quand le jeu se termina, il était clair qu'il avait empoisonné l'esprit des joueurs, et les « bonne nuit » manquèrent de cordialité.

Bess chercha dans la poche de son tablier et sortit le gain de la soirée. Il y avait toute une petite masse de sous et de piécettes dans sa main. Un petit fragment de lune attardé se balançait au-dessus du mur et répandait sa lumière atténuée sur la paume ouverte de la femme. Elle commença à compter l'argent. Porgy la quitta et se traîna jusqu'à sa chambre. Elle continua ses comptes, absorbée par la difficulté.

* * *

— Il a di la veine, Porgy! murmura une voix à son oreille. Ci z'est bien deux dollars qui ti as là pou lui!

Sporting Life retroussa ses pantalons élégants afin de ne pas avoir de poches aux genoux et s'accroupit, jambes croisées, sur les dalles à côté de la femme. Il ôta son canotier de paille raide au ruban éclatant et le fit tourner entre ses doigts. Le clair de lune tombait en plein sur sa figure au sourire sensuel et sinistre.

Elle le regarda carrément, puis dit d'une voix froide et unie : « Ji ni mi rappelle pas d'avoir jamais encontré un nèg qui mi déplaise autant comme toi! »

— Merci beaucoup, répondit-il sans être interloqué, mais ça ni fait rien, ji veux êt z'ami avec toi. Moi et toi z'y sommes pas habitués à ci façons endo'mies des pitites villes. Nous n'avons pas peu' di connaî' la vie di nuit, ci qui z'appelle la vie noctu'ne et ji z'ai bisoin di ti causer quelquefois. C'est tout.

— Ji z'ai pas le temps pou causer, dit-elle, et puis j'en ai fini avec ci sortes di nuit qui tu dis là!

— Fini avec li tord-boyaux, et fini, fini, insista-t-il, ti ni sens jamais soif, hé?

— Pou sû qui si, Boun Dieu! qui ji z'ai soif des fois, dit-elle impulsivement, puis elle ajouta vivement : « Mais ji z'en ai fini avec ça maintinant, ji ti dis, ci fini! »

Elle se leva pour s'en aller : « Ils mi font mal au cœu li gens di ta sorte, dit-elle, et ji veux pas ti causer pus longtemps. »

Il sauta sur ses pieds, agile, et fut debout à côté d'elle : « Voyons, faut pas s'occuper di z'aut'fois, faut êt z'amis tous les deux ! puis sa voix se fit basse et insinuante : allons, donne-moi la main, ma sœu. »

Elle accepta un peu intriguée et tendit sa main ouverte. Il versa dedans un petit tas de poudre blanche, très blanche, très propre sur la peau noire, à la clarté du rayon de lune.

— La pousiè' heureuse ! dit-elle en haletant, prends cit chose, ôte-la, nèg ! Ji ti dis qui ji z'en ai fini avec tout cila ! Mais elle ne retourna pas sa main pour laisser tomber la poudre sur le sol.

— Juste une pitite prise pou si rappeler di bon vieux temps, souffla-t-il, ci n'est même pas di quoi fai mal à z'une mouche, et ci ni ti coûtera pas un cent !

Elle hésita encore un instant et sa main trembla, laissant quelques grains filtrer entre ses doigts. Puis brusquement sa paume s'abattit sur sa bouche, et quand elle l'enleva, elle était vide.

Sporting Lige eut un soupir de soulagement, se tourna, s'appuya contre le mur et attendit.

Dans l'autre coin les amis de Séréna étaient en train de se séparer. Il ne restait plus que quelques femmes, et, au lieu du brouhaha de la conversation générale, les remarques résonnaient très nettes. On discutait le jeu qui venait de finir.

— Z'y a quelque chose drôle dans cit façon qui l'argent va toujou z'au même, disait une voix.

Le clair de lune s'éloignait du coin où se tenaient Bess et Sporting Life. Cinq minutes s'étaient écoulées depuis son brusque geste de décision. Elle se tenait étrangement immobile, les mains crispées aux côtés. Soudain elle vira sur elle-même :

— Ti z'en a enco di la drogue? Sa voix était basse et rauque.

— Sû qui j'en ai ! fut la réponse au rire arrogant, mais ça vaut cher ! Donne-moi l'argent qui ti tiens là !

En silence elle tendit la main et versa les pièces dans la main de l'homme. Il lui remit un petit paquet dans du papier plié.

— Ji z'en ai d'aut' quand ti z'en voudras enco', dit-il en s'éloignant.

Mais elle ne l'entendit pas. Elle déchira le papier, ouvrit le paquet et lança le contenu dans sa bouche.

La cour entrait dans un profond sommeil. Une à une les fenêtres s'effaçaient dans l'obscurité. Les femmes près du lavoir s'étaient levées. L'une bâillait bruyamment, une autre secouait sa pipe sur les dalles, répandant une pluie d'étincelles. Puis une voix s'éleva, claire, celle qui déjà s'était plainte du jeu :

— Ji peux pas di' si ci dés sont enso'celés ou simp'ement truqués. Tout ci qui ji peux di' c'est qui ci sacré Porgy z'a volé la paye di mon samedi dipuis trois simaines.

Une forme jaillit de l'ombre et s'élança vers l'endroit éclairé par la lune, gesticulant sauvagement.

Les femmes firent un saut en arrière. Celle qui avait parlé poussa un cri aigu qui se répercuta contre les murs. La silhouette menaçante avança, referma convulsivement les mains sur les épaules de la femme et la tira violemment en avant. Des yeux rouges scrutèrent son visage, une voix mi-sanglot mi-hurlement demanda :

— Ti z'as dit cila su Porgy? Ti z'as dit qui c'était un voleu?

La victime était jeune et forte. Elle s'arracha des mains agrippées à ses épaules et leva les bras devant sa figure. Une des autres femmes s'approcha pour s'emparer de l'assaillante, mais elle rencontra un regard empreint d'une malignité si féroce qu'elle battit en retraite en hurlant.

Au-dessus d'elles des fenêtres s'éclairèrent soudain. Des corps sombres se penchaient sur les barres d'appui, on entendait résonner des bruits de pas martelant l'escalier vermoulu. Un long cri aigu et terrifiant fendit le vacarme. Les femmes s'étaient accrochées et roulaient à terre. Des spectateurs s'élancèrent afin d'intervenir et se trouvèrent englobés dans la bagarre. Au cœur de la tempête, une femme hors d'elle-même, folle, tournoyait comme un derviche, interpellant Dieu en des termes horribles, et frappait et griffait sauvagement.

La confusion devint terrible. La population entière de la cour s'en mêla. Dans les chambres en haut, les enfants pleuraient, pris d'une terreur atroce.

Soudain la cloche du fourgon de police sonna au-dessus du tumulte, et une demi-douzaine de policemen, revolvers et matraques en main, parurent à l'entrée.

Le vacarme s'arrêta brusquement à son paroxysme. Des ombres s'écartèrent et furent absorbées par l'ombre plus dense. On n'entendait même plus le son des pieds qui battaient en retraite. Les corps semblaient devenus glissants et fluides. Des portes béantes les engloutissaient. Comme par enchantement la cour fut métamorphosée en un espace vide où se tenaient six silhouettes raides ayant quelque chose de théâtral assez ridicule, avec leurs revolvers et leurs matraques, et une femme qui brandissait dans le vide des poings menaçants et jurait grossièrement après des fantômes.

— Pas difficile de trouver la cause de tout ce désordre, dit une voix autoritaire. Prenez-la, vaut mieux lui mettre les menottes, on ne sait jamais avec les histoires de stupéfiants.

La patrouille se groupa rapidement. Durant un instant, une silhouette grotesque oscilla et tituba au milieu de la cour, puis une voix :

— Allons, tranquille maintenant !

Le groupe se dispersa en silhouettes individuelles qui marchèrent vers l'entrée encadrant une femme menottes aux poings.

Au premier cri Porgy avait ouvert sa porte et s'était assis sur le seuil, s'efforçant de comprendre le motif de la dispute. Il releva la tête comme le groupe passait près de lui en sortant. La femme avait cessé de crier et regardait autour d'elle avec des yeux vagues et agités. Comme ils franchissaient le porche, si près de Porgy qu'il eût pu toucher de sa main l'un des officiers, elle baissa les yeux et son regard se fixa sur la forme assise. Son corps se raidit, elle releva la tête brusquement avec son ancien geste étrange de dédain.

— Bess ! appela Porgy une première fois très haut, puis une autre fois d'une voix qui se brisait : Bess !

Un des policiers s'arrêta et considéra l'infirme. Mais la femme se détourna et passa d'un air délibéré et le policeman se hâta de rejoindre le groupe. Alors on entendit le chariot brinquebaler dans la rue obscure.

* * *

Sous le bec de gaz accroché à une fenêtre poussiéreuse du greffe, se tenait Bess. Elle se balançait légèrement, la figure crispée de tics nerveux, mais son regard était absent et elle portait la tête haute.

Derrière un bureau élevé, était assis un homme qui avait largement dépassé la cinquantaine. Son teint florissant de santé faisait paraître blanche sa longue moustache grise. Ses yeux écartés lui donnaient un air de bonté due plutôt à l'indolence qu'à une large compassion. Ses mains étaient fines, admirablement sculptées ; il appuyait ses coudes sur son bureau et joignait le bout des doigts. Sa voix avait une certaine lenteur qui suggérait la lassitude.

— Quelles sont les charges, brigadier? demanda-t-il.

— Étant sous l'influence des stupéfiants, a fait du scandale à Catfish Row, Votre Honneur ! répondit le policeman qui se tenait près de la prévenue.

— Des blessés?

— Non, du moins nous n'en avons pas vu, Votre Honneur.

Le juge se tourna vers l'accusée :

— Avez-vous déjà été amenée ici avant cette histoire?

— Non, missieu ! fut la réplique à voix basse et claire.

— L'officier de service croit que si, Votre Honneur, interrompit

le policeman, mais il ne peut pas le jurer. Elle ressemble à une centaine d'autres, taille, balafre et tout, et puis elles changent de nom si souvent qu'on ne peut rien y comprendre sur les registres !

Le juge regarda la prisonnière avec bienveillance. Le thermomètre au mur marquait 36 degrés. C'eût été trop demander, même à quelqu'un de nature généreuse, que d'affirmer cette bonté par quelque acte positif par une pareille température. « Je suppose que nous aurons à vous faire bénéficier du doute », dit-il. Puis il se tourna vers le brigadier : « Après tout, celui que nous voulons, c'est celui qui lui a vendu le poison. Cela m'a pris trois heures, ici, hier, rien que pour les affaires de stupéfiants. Je veux y mettre un terme. » Il fronça les sourcils, vague effort pour avoir l'air sévère, et lança à Bess un regard ferme : « Qui vous a vendu cette drogue? »

Elle le regarda bien en face :

— Ji crois pas qui ji li connaîtrais enco, dit-elle d'une voix basse et égale, ji z'y li ai achetée l'aut' nuit' et z'il est parti tout di suite !

— Ce n'est pas la peine, Votre Honneur, coupa le policeman, elle ne le livrera pas.

Le juge fixa sur la coupable un long regard scrutateur :

— Avez-vous de l'argent pour payer une amende?

— Non, missieu, donnez-moi mon temps et ji li ferai.

Un homme entra dans la pièce :

— Je demande pardon à Votre Honneur, dit-il, mais il y a dehors un infirme dans un chariot traîné par un bouc qui dit qu'il est prêt à payer une amende pour cette femme.

— Hein, qu'est-ce que c'est? s'exclama le juge, c'est ce vaurien noir de Porgy, le mendiant?

— C'est bien lui, Votre Honneur, répondit l'homme avec une grimace.

— Comment, mais ce brigand m'arrache une dîme chaque fois que je m'aventure dans King Charles Street, et le voilà qui a l'audace de venir m'offrir de payer une amende !...

— Ni prenez pas son z'argent, patron.

L'inculpée prononça ces mots avec calme, puis se mordit la lèvre inférieure de ses fortes dents blanches.

— Appelez la cour Votre Honneur et non pas patron, ordonna le juge.

— Vot' Honneur, rectifia la coupable.

Le commissaire réfléchit un instant, les sourcils froncés. Puis il tira de sa poche un grand mouchoir tout frais et s'épongea la figure.

— Vas-y et demande dix dollars au mendiant, dit-il au policeman. C'est une petite amende pour un pareil cas. Puis se tournant vers

la femme il ajouta : « Je vais vous faire mettre en prison pour dix jours. Mais si jamais vous donnez au geôlier le nom du colporteur qui vous a vendu la drogue, vous serez libre sur-le-champ. Avez-vous compris? »

Bess n'avait rien à répondre, et l'instant d'après le policeman l'entraîna vers la voiture cellulaire :

— De ce côté-ci, la voiture, dit-il en l'emmenant hors de la salle.

La rue était toute brillante d'un jeune soleil matinal, la femme se voila les yeux de sa main. La voiture attendait, le marchepied contre le trottoir, l'officier entraîna rapidement la coupable.

La cloche résonna et le lourd cheval donna de tout son poids contre son collier. Quelque chose poussa Bess à laisser retomber sa main pour regarder. En avant, au côté de la voiture, tel un minuscule remorqueur devant un grand transatlantique, marchait le chariot au bouc. Elle contempla un instant le visage de Porgy. Rien ne s'y révélait, mais il semblait être brusquement devenu plus âgé. Le véritable Porgy dont les yeux avaient scruté ceux de Bess quelques instants auparavant s'était retiré loin à l'abri de son mystérieux refuge intérieur, puis avait refermé la porte.

La voiture s'ébranla doucement.

Alors Porgy demanda : « Combien di temps? »

Le tintement incessant de la clochette résonna et les sabots des chevaux battirent leur charge bruyante sur les pavés. Bess leva ses deux mains et écarta ses dix doigts. La voiture tourna le coin d'une rue et disparut.

* * *

La prison où fut enfermée Bess n'était ni mieux ni pire que les autres prisons de cette époque et la douzaine de négresses qu'elle y retrouva ne semblaient pas souffrir profondément de leur incarcération. Quand la vie atteint un certain niveau de misère, elle s'enveloppe d'une sorte d'anesthésie protectrice qui annihile les sens jusqu'aux sensations extrêmes, et, n'ayant pas de devoirs à remplir, les prisonniers attendaient la fin de leur emprisonnement avec une patience paisible, ou bien accéléraient le passage du temps en chantant.

Le jour, ils avaient la liberté de prendre de l'exercice dans la cour de la prison, carré de cent mètres de côté, entouré d'un haut mur de brique, où ne poussait pas le moindre brin d'herbe. Telle une grande chaudière, la cour recevait et emmagasinait la chaleur que répandait le soleil d'août jusqu'à ce que cette chaleur semblât déborder et vibrer.

Mais les murs donnaient cependant une étroite bande d'ombre où se réfugiaient les détenus, changeant de côté au fur et à mesure que le jour s'écoulait avec l'exactitude d'une flèche de cadran solaire.

Avant la tombée de la nuit on parquait les prisonniers dans l'intérieur surchauffé du bâtiment et Bess et les autres femmes étaient enfermées dans une cage d'acier semblable à une grande niche à chien, au milieu d'une pièce carrée et élevée ; un passage tournait autour de la cage. Une moiteur particulièrement désagréable perlait au plafond et glissait en petits ruisseaux le long des murs. Une odeur presque irrespirable empestait l'atmosphère.

Les geôliers n'étaient pas rancuniers, pas même dépourvus de bonté. Quelques-uns témoignaient d'une certaine sympathie pour leurs prisonniers et s'arrêtaient au cours de leurs rondes pour échanger un « bonsoir ! » Mais, afin d'améliorer les conditions de vie, il eût été nécessaire de faire un effort, et un effort n'était pas chose à envisager de la part d'un gardien blanc en plein mois d'août.

Ils enfermaient les détenus, leur donnaient assez de gruau et de porc frais pour assurer leur subsistance, leur permettaient de recevoir des visites, de parler et de chanter tout leur saoul. Si à leur entrée, ils étaient atteints de tuberculose ou de quelques-unes de ces maladies inqualifiables et contagieuses, cela ne regardait pas la Direction de la prison. Et s'ils quittaient la prison portant sur leur visage cette pâleur cendrée qui est un signe certain chez les nègres, c'était aussi lamentable qu'inévitable.

Bess ne reçut qu'une visite durant son séjour. Quand les amis furent autorisés à entrer, le lendemain de son arrivée, Maria dominait au centre du petit groupe intimidé. Elle marcha droit sur Bess assise le long du mur, les yeux fermés contre la réverbération. La vieille négresse avait une expression de sollicitude et sa voix était basse et étonnamment douce quand elle dit :

— Porgy mi z'a dimandé di ti porter cit couve'ture pou ti coucher et cit pain et ci poisson. Comment tu ti sens maintinant?

Puis elle se courba et déposa un paquet sur les genoux de la prisonnière. Bess surprise ouvrit les yeux :

— Ji z'attends pas di faveu' di personne di vous, répliqua-t-elle. Comment c'est y qui vous vous z'occupez di savoi si ji suis morte ou en vie ap'ès cit histoi' qui ji z'ai faite?...

Maria se baissa et s'assit à côté d'elle :

— Ji z'aime cit nèg' Porgy comme si c'était mon z'enfant, dit-elle, et pis ji crois qui ji sais ci qui t'es z'arrivé.

— Qui c'est ti sais?

— Ji z'étais divant ma po'te l'aut soir et ji z'ai vu cit gouape

di Sporting Life ti vend' cit sale drogue. Si j'avais su qui ci z'était, ji serais vinue près di toi prête à li tuer !

Au bout d'un instant, elle demanda :

— Pouquoi c'est ti ni dis pas au ga'dien qui c'est ti l'as vendue pou' rentrer chez toi?

Bess demeura silencieuse, puis elle releva la tête et regarda en plein dans les yeux de la vieille femme.

— Ji suis une g'ande personne. Si ji prends di drogues ça c'est mi z'affai'. Si ji mets jamais la main su cit nèg-là ! Ji z'y l'arrangerai qui sa mama li connaît'a pus ! Mais ji li liv'erai pas aux blancs !

Les lignes amères aux coins de sa bouche se détendirent et dans une sorte de murmure elle ajouta :

— Faut bien qui ji sois prop'e quelquifois, sans ça ji pourais jamais ritou'ner et riga'der Porgy en face !

Maria se leva lourdement. Les autres visiteurs s'en allaient et elle aspirait à s'évader de ces hauts murs de brique. Elle posa la main sur l'épaule de Bess.

— Ti z'as raison, ma sœu. Mais si cit nèg marron vient jamais à Catfish Roe, laisse-li moi, c'est tout !

Puis la grande négresse rejoignit le groupe qui s'en allait et sortit par l'étroite porte d'acier qui coupait la grille massive.

Bess demeura un long moment assise sans bouger. Le soleil montait derrière le haut mur et répandait le flot de sa chaude marée sur les genoux et sur les mains jointes de la femme.

— Pouquoi ti ni viens pas z'à l'ombre? demanda une voisine curieuse.

Bess leva les yeux et sourit :

— Ji restais simp'ement là à penser à mi z'amis, dit-elle. Ti ni l'as pas entendue m'appeler : ma sœu, hein? Très bien z'alo's, ça veut dire : moi et elle y sont z'amies.

Du Bose Heyward.

(Traduction de Denise Clairouin).

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LE CRÉPUSCULE DES FÉTICHES

Notre génération a grandi dans le culte de deux fétiches : le parlementarisme démocratique pour la politique intérieure et le principe des nationalités pour la politique étrangère. Elle leur a offert le plus formidable holocauste que l'on ait jamais vu. Pas moins de 1 100 000 cadavres français sans parler des autres. Un moment on s'est flatté de les réunir dans un même triomphe. L'effondrement de l'empire des Hohenzollern annonçait la victoire de la démocratie, les peuples asservis brisaient leurs fers, les membres séparés se rejoignaient sur les ruines de ces deux paradoxes : l'empire ottoman et la monarchie des Habsbourg. Brève illusion. Dix ans à peine ont passé depuis l'apothéose. Que reste-t-il des mirages? La faillite du parlementarisme démocratique incapable de résoudre les grands problèmes de la restauration du monde et, plus que tous les autres, les problèmes des nationalités qui continuent d'entretenir plus que jamais le trouble. Ce n'est pas seulement le crépuscule des dieux, ce sont les dieux qui se dévorent.

La crise, nous n'avons même pas besoin de la chercher au dehors. Elle est chez nous. Quel aveu plus saisissant de la déchéance du parlementarisme démocratique que l'abdication obstinée de celui qui est l'incarnation même du système et qui avait certainement tout ce qu'il fallait pour lui faire rendre son maximum? Trois fois M. Poincaré a eu le pays dans la main. Trois fois il n'avait qu'à commander. Il ne dépendait que de lui d'être le chef d'un parti fort avec un pro-

gramme précis, la volonté de mener la lutte serrée contre les adversaires de ce programme. C'est bien cela le parlementarisme. L'homme d'État lorrain s'en est détourné pour se donner l'illusion de pactiser avec l'ennemi, quitte à compromettre les assises de son œuvre, l'équilibre budgétaire, la défense nationale, la sécurité au dehors. Le premier effet de cette politique n'a-t-il pas été d'envenimer la question alsacienne, la seule question de nationalité qui se soit posée pour la France, la nation la plus cohérente qui soit au monde? Pour la monarchie l'assimilation de l'Alsace n'avait été qu'un jeu. On nous accordera que le problème de réadaptation qui se posait après cinquante années d'oppression allemande était peu de chose en comparaison de celui que Louis XIV a su résoudre. Force est de reconnaître que le parlementarisme démocratique n'a su faire que du gâchis.

Si nous sortons de nos frontières l'expérience n'est pas moins concluante. En Allemagne l'évolution parlementaire démocratique ne s'est pas développée tout à fait dans les lignes que l'on prévoyait après la fuite de Guillaume II et la constitution de Weimar. Le maréchal Hindenburg pourrait reprendre le mot fameux du prince de Bülow : « Grâce à Dieu, nous n'avons pas le régime parlementaire. » Pas une des nombreuses crises survenues depuis dix ans ne s'est dénouée selon les rites. La politique allemande se fait dans l'ombre des commissions et dans les manœuvres des chefs de groupe. Jamais le phénomène n'est apparu d'une manière plus claire qu'au lendemain des dernières élections dont le glissement très net à gauche conduit à ce paradoxe d'un cabinet présidé par un socialiste, sous la tutelle d'un groupe de droite.

Frappé à l'intérieur de l'impuissance congénitale du parlementarisme démocratique, ce gouvernement ne peut exercer son activité qu'au dehors et dans quel sens? Assurément pas dans le sens de l'apaisement des revendications de nationalité. Nous venons d'avoir à Vienne, à l'occasion du centenaire de Franz Schubert, une exécution « kolossale » — 150 000 exécutants — de la *Symphonie inachevée* de l'unité allemande. Qui a tenu le bâton de chef d'orchestre? Le président démocrate socialiste du Reichstag, M. Lœbe, assisté du non moins socialiste ministre de l'intérieur Severing. Ces deux espoirs de la démocratie réclament pour le germanisme le droit des peuples. Tant pis si ce droit conduit au démembrement de la Tchécoslovaquie, de la Pologne, de la Roumanie et de la Yougoslavie, à la constitution d'une *Mittel-Europa* plus déséquilibrée que celle dont rêvait avant la guerre M. Naumann. Attendra-t-on qu'il soit trop tard pour comprendre que l'équilibre entre les nations et au sein même des nations se fait par la politique, non par les sophismes?

Quelqu'un qui s'en est bien rendu compte, c'est le maréchal Pilsudski. Avec quelle verve truculente il a exécuté la démocratie parlementaire dans une déclaration qui a été soigneusement étouffée en France mais qui a eu ailleurs un retentissement énorme ! Tous les vices du système, la puérilité des rites qui se piquent de tout réduire en discours, la déchéance morale des surenchères électorales, la paralysie du pouvoir exécutif enserré dans les intrigues et noyé dans les détails, tous ces traits sont fixés en images d'une vivacité qui surpasse même les philippiques de M. Mussolini. Il est vrai que le Duce croit aux actes plus qu'aux paroles. On attend la conclusion pratique du réquisitoire du maréchal Pildsuski. Elle viendra sans doute quand on abordera la réforme constitutionnelle à l'automne.

La Pologne n'est pas en situation de n'être défendue que par le prestige d'un homme de santé ébranlée contre les défaillances « d'une diète de catins, bonne tout juste à répéter le jeu des fillettes administrant des cuillers de potage à des poupées de porcelaine et à endormir les mouches de tirades creuses. » Le principe des nationalités qui a brisé la pierre du tombeau a entouré l'État ressuscité d'un cercle de flammes. Revendications du nationalisme allemand. Revendications des Ukrainiens soutenus par les Soviets avec une violence dont on ne peut se faire une idée qu'en lisant les appels incessants lancés aux Ruthènes. Collusions entre Berlin et Moscou qui cherchent à détourner la Lithuanie de sa véritable voie, l'union avec la Pologne. Les nouveaux Balkans de l'Est auraient vite fait de rivaliser avec les anciens si on ne retenait pas les enseignements qui viennent de l'éternel foyer de troubles.

En fait de leçons on n'a que l'embarras du choix. La Roumanie n'échappe au désordre que par le pouvoir d'une élite. On peut dénoncer les faiblesses de ce régime : la perfection n'est pas de ce monde. Ce qu'il faut voir c'est ce que deviendrait la monarchie danubienne si elle n'avait pas un gouvernement fort pour la défendre contre les espoirs de revanche des Hongrois stimulés par la campagne Rothermere, contre les convoitises de la finance internationale dont les péripéties de la stabilisation soulignent l'absence de scrupules. Les champions de la démocratie roumaine, les Maniu, les Madjearu sont animés, nous voulons le croire, d'excellentes intentions. Qu'ils regardent donc ce qu'il y a derrière eux.

Le cas de la Grèce est peut-être plus saisissant encore. En effet, nous nous trouvons là en présence de l'effondrement soudain d'une tentative d'union sacrée à la manière Poincaré. La politique de réconciliation s'est imposée à Athènes beaucoup plus encore qu'à Paris. La Grèce sort d'une révolution de régime et d'une aventure désas-

treuse, suivie d'une série de coups d'État. Elle doit restaurer ses finances et apaiser les passions politiques. Il y a toujours des monarchistes et des républicains, mais les éléments modérés des deux groupes ont décidé d'oublier momentanément les divisions. Leur entente a obtenu des résultats intéressants. La restauration financière est en bonne voie. La Grèce suit une politique étrangère prudente. Elle est en excellents termes avec l'Italie et s'oriente vers un rapprochement avec la Turquie. C'est à ce moment qu'on voit sortir comme un diable de sa boîte l'homme d'État crétois qui a certes puissamment contribué à la renaissance de l'hellénisme, mais qui a joué en Orient le rôle de boutefeu.

M. Venizelos était brouillé avec ses compatriotes moins peut-être parce que ceux-ci lui reprochaient les déboires de la campagne d'Asie Mineure, qu'à causé des souvenirs de certains procédés d'administration intérieure assez difficiles à concilier avec une étiquette libérale. Les critiques s'affaiblissent avec le temps et la distance. Remonté sur son passé, riche par un mariage qui a mis derrière lui de gros capitaux américains, dévoré d'ambition sénile, le nouvel Ulysse est survenu à point pour exploiter le mécontentement des contribuables obligés de payer de lourds impôts et les intrigues des militaires que le cabinet Zaïmis n'avait pas su réprimer en laissant traîner indéfiniment le procès de l'ex-dictateur Pangalos. Ainsi s'explique la rentrée en scène de l'homme d'état crétois.

Tout de suite M. Venizelos a fixé son personnage. Ses premiers actes ont été de bouleverser l'œuvre financière de M. Cafandaris et d'ouvrir la prison du général Pangalos. Puis il a fait dissoudre une Assemblée constituante qui ne pouvait disparaître qu'après l'achèvement de sa tâche. Il a réformé le régime électoral par décret. Voilà comment la République a été sauvée par celui-là même qui, il y a quatre ans, déclarait que les Grecs ne sont pas faits pour la République.

Naturellement ces fantaisies s'accompagnent des déclarations les plus rassurantes. Le nouveau régime n'aspire qu'à la paix, à l'entente balkanique, à la conciliation avec tout le monde, Rome et Angora. Il est permis d'être un peu sceptique quand on entrevoit dans la coulisse les généraux Condylis, Plastiras et Pangalos, chefs plus ou moins rivaux de ce clan militaire dont M. Venizelos a toujours été l'otage et qui, pas plus qu'hier, n'oublient Constantinople. L'expansion de la nationalité n'est-elle pas le meilleur dérivatif des discordes démocratiques?

Plus heureuse que la Grèce la Yougoslavie a gardé une solide armature royale. Il ne faut rien de moins pour la sauver de l'anarchie.

Un roi soldat, populaire par sa vaillance, précocement mûri dans l'épreuve, appuyé sur une armée forte : les Serbes n'ont que cela. Et cela suffit jusqu'ici pour conjurer les difficultés conjuguées de la démagogie parlementaire et de l'absence de cohésion nationale.

Il est difficile de concevoir une combinaison de dissolvants plus caractérisée que celle qui est apparue dans l'éclat de la décharge de browning du 20 juin. L'attentat de la Skoupchtina n'a pas été un acte de démence, mais le paroxysme d'une crise anarchique qui se développe depuis des années. La vieille Serbie a doublé en dix ans ses territoires et sa population en reliant tous les rameaux des Slaves du Sud séparés de la souche depuis des siècles. L'opération a été l'œuvre des soldats, de la dynastie Karageorgevitch et d'un ministre à poigne, M. Pachitch. A-t-il été très habile de chercher à couler brutalement dans le moule d'une centralisation à outrance des éléments différents déjà par la culture et la religion qui n'étaient pas au même étiage de civilisation? Ce qui est certain c'est que seule une direction ferme aurait pu venir à bout de cette tâche. Le malheur a voulu que l'autorité de l'homme fort ait disparu au moment critique. Les discordes parlementaires se sont développées à Belgrade alors que les Croates et les Macédoniens résistaient à l'assimilation. Il ne manquait pour compléter le tableau que de chercher un dérivatif dans un conflit avec l'Italie.

Voilà en deux mots tout le problème yougoslave. La solution se ramène à la formation d'un gouvernement assez fort pour imposer l'ordre à l'intérieur et la paix au dehors. Les anciens partis serbes, irrémédiablement divisés, ne peuvent la réaliser. Les Croates ont la mentalité d'éternels mécontents, — l'avenir est à la formule extra-parlementaire. Elle existe en fait, car les militaires mènent le jeu dans la coulisse. Allaient-ils être obligés de se découvrir? On l'a cru un moment au début de juillet quand le général Hadchitch, aide de camp du roi et ministre permanent de la Guerre, a été sollicité de constituer le cabinet. Tout compte fait, on a préféré maintenir une façade parlementaire avec Mgr Korosec. Mais c'est une façade si fragile qu'elle ne saurait tenir longtemps. Heureusement, il y a l'armature.

Il y en a aussi une en Égypte et c'est également l'armature royale qui sert de tampon de choc entre les Anglais et les nationalistes. On peut discuter l'opportunité politique du geste un peu rude par lequel le roi Fuad a congédié le cabinet nationaliste et suspendu la constitution pendant trois ans. Peut-être ce geste a-t-il été le seul moyen de prévenir un conflit autrement grave.

L'Angleterre a commis bien des fautes en Égypte. Elle a lancé elle-

même l'appel au droit des peuples, promis l'indépendance, stimulé les ardeurs nationalistes par ses alternatives de brutalité et de faiblesse. Elle peut se permettre des erreurs, car elle a ses soldats au Caire et ses cuirassés toujours prêts à venir s'embosser devant Alexandrie. Elle peut aussi invoquer de grands services rendus et des intérêts indiscutables. La maîtrise du canal de Suez est indispensable à la sécurité de l'Empire britannique et les réserves de coton du Soudan sont le suprême espoir des filatures de Manchester.

Le problème égyptien comporte des facteurs que les hommes pondérés sauraient assez aisément concilier. La démocratie parlementaire et les surenchères nationalistes ont manqué d'à-propos en repoussant le projet d'accord raisonnable préparé par Sarwat Pacha. Dès lors le choc était à craindre. Le roi Fuad cherche à le prévenir, Les chefs du *Wafd* ne seront pas les derniers à en profiter s'ils savent comprendre la leçon. Mais pour cela il faut se rendre aux réalités et s'entendre avec l'Angleterre. C'est plus difficile que de faire de la démagogie.

La position des nationalistes chinois ressemble par plus d'un point à celle des nationalistes égyptiens. Eux aussi se grisent de mots. Eux aussi retournent contre les Occidentaux les grands principes. Mais ils n'ont rien pour les soutenir. Ils sont abandonnés à toutes les défaillances de leur fragilité et aussi aux intrigues toujours prêtes à abuser de leur faiblesse.

Ce ne serait pas trop de l'entente des puissances pour défendre un patrimoine commun de civilisation menacé par des initiatives qui seraient déjà assez dangereuses avec les seules illusions et les emballements de l'inexpérience. C'est si facile de dénoncer les traités, de piller les missions, de réclamer la suppression des concessions, de boycotter des commerçants. Bien plus facile que de construire une administration et de mettre un terme aux rivalités des grands féodaux militaires. Seuls les Chinois auraient à en souffrir s'ils trouvaient en face d'eux un front uni. Cela ne s'est jamais vu en Chine. L'intérêt de l'épisode actuel est qu'il met en opposition les États-Unis et le Japon. Le duel est moins inégal qu'on le pourrait croire. Les Japonais ont des positions solides en Mandchourie et ils ont des intelligences dans le camp nationaliste. Tout ce que les Américains peuvent faire est d'entretenir les troubles et d'infliger des pertes à leurs concurrents. Ils excellent à se servir au dehors du parlementarisme démocratique et du principe des nationalités, qu'ils se sont bien gardés d'introduire chez eux.

Saint-Brice.

LES LETTRES

LES LIVRES NOUVEAUX

M. Paul Bourget se sert de ses armes. Il conte pour persuader. Ceux qui ne voudraient pas être persuadés peuvent toujours répliquer que les contes ont été arrangés avec astuce, et non pas fournis par la réalité ; que ce sont des « fables morales », et non des documents. Pour ma part, je veux être convaincu par *le Tapin*... Vous l'êtes déjà, j'espère, avant de lire : car il s'agit des vertus éducatives du latin...

Jacques Bussières est un lycéen, en province, sous le second Empire, au temps où, par la volonté de Napoléon III, l'Université était toute latine, et, en même temps, toute militaire. Napoléon avait bien travaillé son César. Ce petit Jacques sait beaucoup de Virgile par cœur ; il compose des vers latins pour une cousine à lui, qu'il aime, qui s'appelle Adèle et que, naturellement, il nomme, en latin, Delia.

Delia, quam rapidis effugit passibus aestas
Donec eram felix, cara præsente puellâ...

C'est ainsi qu'il lui rappelle les vacances où ils ont échangé quelques timides baisers.

Mais il apprend, au milieu de l'année scolaire, qu'Adèle va se marier. Il essaie de s'enfuir, pour aller la voir. On le ramène. Sa faute est grave. M. Ferreyroles, son maître de latin, pénétré de maximes stoïciennes, et qui a trop souvent commenté la noblesse de Brutus et de Mucius Scævola, et analysé le mot *virtus*, pour oser s'attendrir, laisse chasser son meilleur élève... Peu après, cependant, Jacques rentre au lycée, mais comme *tapin*, c'est-à-dire qu'il roule

le tambour pour appeler les élèves en classe. Il a accepté ce rôle un peu humiliant (l'est-il vraiment?) comme pénitence.

C'est une espèce d'héroïsme. En 1870, Jacques fera mieux encore. Il mourra bravement, en soldat.

On répondra peut-être à M. Bourget que l'histoire, la littérature sont remplies d'enfants héroïques et qui n'avaient pas fait de latin. Le petit Spartiate qui se laissait dévorer le ventre par un renard ne connaissait pas Mucius Scævola : il était Spartiate, cela suffisait.... Bara, Viala, n'avaient pas fait de latin; ni cette vaillante enfant, à qui on vient de dresser une statue dans une ville du Nord, et que les Allemands ont fusillée parce qu'elle avait donné son pain à des prisonniers... Ils étaient de bons petits Français, cela suffit.

La thèse de M. Bourget, quand on passe du particulier, où la chicane serait aisée, au général, devient tout à fait forte. Il est vrai que l'enseignement du latin imposait une belle discipline morale; qu'elle glorifiait la vertu, l'abnégation, la résistance à la douleur; qu'elle serait, aujourd'hui plus que jamais, un frein à cet élan vers la jouissance qui emporte toute la jeunesse, et qui lui est donné par le spectacle du monde tel qu'il est aujourd'hui...

Mais le latin n'enseigne pas le stoïcisme seulement. Il fait aimer la poésie, comme M. Bourget l'a bien vu. Et il enseigne encore la logique, les raisonnements bien appuyés, et bien scellés...

Trois nouvelles accompagnent *le Tapin*. Dans *l'Enfant de la morte*, M. Bourget pose le problème du remariage. L'enfant du premier lit, en rébellion contre la seconde femme de son père, parce que celle-ci, maladroitement, a essayé d'effacer de la maison le souvenir de la morte, et de conquérir le petit trop brutalement. Ce conflit pourrait tourner au tragique. Mais M. Bourget a bon cœur. Il a affaibli sa thèse, pour que Jean Michel et sa belle-mère se réconcilient. Du reste, cette thèse semblerait bien rigoureuse, et dans la pratique il est bon qu'un veuf donne une seconde mère à ses enfants. Plutôt qu'une démonstration, *l'Enfant de la morte* est un bréviaire : il indique comment il faut s'y prendre pour épargner la sensibilité d'un gamin... On n'efface pas les morts.

Une Fille-mère est l'histoire d'une paysanne qui se fait la servante de son fils, devenu un savant. Elle le protège; elle le défend contre une aventurière. Elle n'avoue qu'elle est sa mère qu'au lit de mort.

Enfin le livre s'achève sur deux épisodes symétriques de la révolution de 1793 et de la révolution russe, où l'on voit que, dès que l'autorité a disparu, les mêmes atrocités, incroyables, imprévisibles, peuvent se produire. « Un grand peuple remué ne peut faire que des exécutions », a dit Rivarol.

***

Il paraît que les historiens, en France, quand ils parlent de Bolivar, commettent de lamentables erreurs. M. Michel Vaucaire l'affirme. Je le crois. Les Français, mauvais géographes, dit-on, ne sont pourtant pas de mauvais historiens. Mais Bolivar, c'est presque de la géographie.

En tout cas, voici un petit ouvrage, concis, rapide, qui fera la mise au point. M. Vaucaire n'a pas cherché les effets littéraires. Dieu sait pourtant s'il a pu être tenté... Sur le « superbe Orénoque », les Andes et ce mont Chimborazo, que Bolivar croyait le plus haut point de la terre, et d'où il reconnut, vers la fin de sa vie, la vanité de la gloire humaine, il aurait pu s'étendre... Mais en dehors d'une description, assez brève, de Caracas, et d'un ou deux passages comme : « ...des lézards fuyaient au bruit des sabots de sa monture, des serpents corals, des voladors et des cascabels filèrent dans les hautes herbes, » où perce le désir de nous émerveiller, il faut avouer que voilà un conteur économe d'images et d'épithètes. Il se fait, par cette vertu même, beaucoup remarquer.

Bolivar est un peu Parisien. Il a habité rue Vivienne et rue de Lancry. Il a rencontré Mme Récamier, Mme de Staël, les Lameth, Humbolt, Talma, Chateaubriand. Surtout, il avait, à Paris, une cousine, Fanny, qui avait épousé M. Dervieu de Villars, avec laquelle il correspondit toute sa vie, et pour qui il eut tendresse d'âme. C'était un fort beau garçon, et qui avait le cœur chaud.

Il donne raison à M. Paul Bourget. Ce héros était latiniste ! A Rome, il emportait dans sa poche l'*Enéide* et les *Annales*, et les lisait à haute voix, tout en marchant. Il évoqua, du haut du Mont-Sacré, Romulus, Numa, les Gracques, les Horaces, César et Brutus le jour où il jura, sur son honneur et sur sa vie, de délivrer son pays du joug des tyrans... Il voulait dire les Espagnols. Il ne s'engageait pas à faire régner la mansuétude et la liberté du cap Horn à Panama. Il aurait eu tort. L'histoire de l'Amérique du Sud a été, — pour si peu que nous la connaissions, — un peu rude, depuis la libération.

Bolivar, qui eût voulu vaincre par la douceur, a dû bien souvent y renoncer. Il eut affaire à des Espagnols terribles ! Un certain Boves, ancien domestique, patron de chaloupe et contrebandier, se distinguait par une extraordinaire cruauté.

Dans une ville abandonnée, où il ne restait qu'un vieillard et un enfant, il donna l'ordre de décapiter le vieillard.

— Sauvez-le, implora l'enfant, et je serai votre esclave.

— Je le sauverai si tu te laisses couper les oreilles et le nez sans pousser un cri.

L'enfant ne poussa pas un cri.

— Tuez le vieillard, c'est un traître ; quant à l'enfant, tuez-le aussi, dans quelques années il serait capable de nous combattre.

Voilà ce Boves ! Il se vantait d'avoir exterminé, de son bras, trois cents personnes en une après-midi. M. Vaucaire parle encore de Moralès, qui écartelait, pendait, brûlait et écorchait les gens ; de Zuazola, qui portait à son chapeau une oreille de républicain ; d'Antonanzas qui éventrait les femmes enceintes et envoyait à ses amis des caisses pleines de mains...

Ainsi, on peut... expliquer une lettre de Bolivar, comme celle-ci : « Vous n'avez pas assez d'hommes et les prisonniers que vous détenez sont en nombre considérable. En conséquence je vous ordonne de faire passer immédiatement par les armes tous les Espagnols qui se trouvent dans les cachots et dans les bâtiments de l'hôpital, sans aucune exception. »

Quand Bolivar rencontra, en Morillo, un des généraux espagnols qui pouvaient se vanter d'avoir battu Napoléon, un adversaire égal à lui en loyauté, il signa avec lui un traité pour la « Régularisation de la guerre »... Mais c'était en 1820. Et depuis 1811, on guerroyait sans la moindre régularité. Cela donne le frisson...

Les Vénézuéliens de Bolivar étaient de rudes gars, pour la bravoure et l'endurance. Les femmes n'avaient pas peur non plus. Quelques-unes suivirent le libérateur quand il fit franchir les Andes à son armée. « Une nuit, l'une d'elles fut prise des douleurs de l'enfantement. On lui dressa une tente. Bolivar se rendit auprès de la malade et la félicita de sa ténacité (!). Le lendemain la troupe se remit en marche et la femme suivait, son enfant dans les bras. »

Le livre de M. Vaucaire grouille d'anecdotes ! Il y avait dans le génie de Bolivar un hyperbolisme assez beau. Quelque temps après la première délivrance de Caracas, un tremblement de terre fit périr 10 000 personnes, et les Espagnols purent rentrer en vainqueurs dans la ville. Les Vénézuéliens se croyaient punis de leur rébellion. « Ah ! s'écria Bolivar, la nature s'allie au despotisme. Elle veut nous arrêter. Malheur à elle, nous saurons bien la forcer à nous obéir. » Ce « malheur à elle » est splendide...

La victoire acquise, les politiciens la gâchèrent. Cela se voit. Bolivar concevait une Constitution qui ne faisait pas absolument confiance à ses concitoyens. Il voulait un exécutif fort ; il rêvait un Sénat héréditaire, qui servît de frein à la démagogie. Les Congrès dénaturaient

lentement ses projets ; ils décidèrent que les sénateurs ne seraient élus que pour huit ans ; que seuls les domestiques et les journaliers seraient privés du droit de vote, ce qui équivalait, ou peu s'en faut, au suffrage universel. Bref, des sottises. Et, bien entendu, la conséquence fut que la Colombie et le Vénézuéla connurent bien des années d'anarchie. Le récit de M. Vaucaire confirme un certain nombre de notions qu'on soupçonnait déjà fortement.

*
* *

L'Échauffourée du métro est un petit conte philosophique, ingénieux, de M. Pierre Grasset. Un conte « renouvelé »... Autrefois, c'était après un naufrage qu'on voyait les gens, en groupe, revenir aux instincts naturels. Cette invention n'est plus moderne. Entre la station Madeleine et la station Opéra, sur la ligne du métro la plus profondément enfoncée dans le sol, deux éboulements se produisent et une rame se trouve enfermée, comme dans un tuyau. Dans le wagon de première classe sont le narrateur et Mme Vidalon, veuve aimable et grasse, qu'il est sur le point d'aimer ; puis Mlle Poupée, anciennement soubrette de Mme Vidalon, aujourd'hui, protégée d'un grand couturier ; M. Richomme, ancien riche, et sa fille Berthe, que guette un certain Titi, lequel, plus tard, dans le tunnel obscur, fera preuve d'une affreuse audace... Un ajusteur, chargé de représenter l'esprit révolutionnaire ; et deux intellectuels, pour les intermèdes comiques.

De ces marionnettes, M. Pierre Grasset a tiré quelques effets amusants. Mais pour achever sa pensée, il lui a fallu, et je le regrette, imaginer un cauchemar, où il voit se dérouler la grande révolution syndicaliste. C'est la partie la plus artificielle et que j'aime le moins, mais, sans aucun doute, celle à laquelle son auteur tient le plus.

Les enterrés du métro revoient la lumière. Et, à la lumière, ils se retrouvent tous. L'amour même que Mme Vidalon n'inspirait plus guère à son compagnon, renaît à la brise du boulevard des Capucines ; et il n'y a pas, pas encore, de révolution.

Le conte de M. Grasset a été conçu au temps où le franc était au plus bas. Rien qui risque de se périmer plus vite que l'actualité. Peut-être ne fallait-il pas, en outre, conter cette fantaisie en un style si travaillé, contourné, raffiné. Mais, tout compte fait, cela offre une aimable lecture et de quoi bavarder, sous les ombrelles des plages.

Robert Kemp.

L'HISTOIRE

MADAME DOSNE ET LA PRINCESSE MATHILDE

Les *Mémoires de Mme Dosne* (1) ont d'autant plus de prix qu'ils sont en grande partie de l'illustre gendre de cette dame, c'est-à-dire de « Monsieur Thiers » lui-même. Les lecteurs de la *Revue universelle* ont pu apprécier l'intérêt de ces pages. Écrites au jour le jour (mais avec de vastes lacunes), elles offrent des choses une vision directe, elles citent des paroles textuelles que n'affaiblissent nul repentir et nul souci d'arrangement, avantage inestimable qui eût sans doute disparu si « Monsieur Thiers » s'en fût servi, comme il en avait eu d'abord le dessein, pour écrire ses propres Mémoires.

Ces deux volumes, avec les précieuses notes de M. Henri Malo, nous retracent ainsi, jusque dans le détail de la vie privée, l'étonnante carrière de l'homme d'État français, la plus longue, la plus fournie, et, si l'on peut dire, la plus représentative de tout le dix-neuvième siècle. « Monsieur Thiers », devenu le symbole de la vieille bourgeoisie française, de l'esprit d'ordre et d'économie, a, en réalité, débuté dans la vie comme un héros de Balzac. C'est d'ailleurs lui, on le sait, que le puissant romancier a mis en scène sous le nom de Rastignac. Débarqué à Paris vers 1820 avec cent francs dans sa poche, Adolphe Thiers était, douze ans plus tard, député et ministre. Ce succès était évidemment dû pour une part à sa faconde, à sa foi en lui-même, à sa puissance d'attaque et d'entregent, à la révolution de 1830, dont il s'était fait le champion, mais pour une part aussi, à cette Mme Dosne, qui n'était pas encore sa belle-mère. Sous le régime

(1) Deux volumes (Plon).

censitaire, nul n'était éligible sans être propriétaire notable. Le 18 octobre 1830, la Société Civile des terrains Ruggieri (société composée de trois personnes : MM. Dosne, agent de change, Sensier, ancien notaire, et Loignon, propriétaire) vendait à « Monsieur Thiers » l'immeuble portant le nº 3 de la rue Neuve-Saint-Georges. L'acheteur n'a pas les cent mille francs du prix convenu : qu'à cela ne tienne, il les paiera dans deux ans. Au terme fixé, il ne les a pas davantage, mais, dans l'intervalle, il s'est fait élire député, il est même devenu ministre. Pour régulariser la situation, quoi de mieux qu'un mariage? C'est ainsi que, le 12 octobre 1833, « Monsieur Thiers » qui a trente-six ans, épouse la fille aînée de son principal vendeur, Élise Dosne, qui en a seize. Le mariage donne fortement à gloser. Le maréchal de Castellane dit tout uniment, dans son *Journal*, que « Mme Dosne était très liée avec M. Thiers avant d'être sa belle-mère ». Mme de Girardin, dans son *École des Journalistes*, composera le malicieux récit qu'on devine et que Balzac se bornera à transposer. Quant à Mme Hamelin, l'ancienne merveilleuse, ne rappelons pas de quels traits elle transperce cette pauvre Mme Dosne...

Ce qui est sûr, c'est que jamais on ne vit une entente, une harmonie plus solide et plus durable que celle qui ne cessa de régner entre M. Thiers et « ses femmes » — c'est ainsi qu'il les appelait lui-même. Elles étaient trois, car, en dehors de la belle-mère, il y avait encore la jeune sœur de Mme Thiers, Félicie Dosne, grande et belle fille qui restera célibataire pour ne pas se séparer de sa sœur et de son beau-frère, et, lui mort, se vouera austèrement et exclusivement à sa mémoire. C'est à elle, on le sait, qu'est due la Fondation Thiers et toute cette série de legs dont le dernier a été celui de la maison et de la bibliothèque de la place Saint-Georges. Dans cet intérieur, — et ceci est peut-être le secret de sa longue constance, de la patience avec laquelle il sut attendre les retours de la fortune — l'homme d'État fatigué de la lutte trouvait le repos, le calme du foyer, agrémenté de toutes les attentions et du plus rare dévouement.

Les trois femmes ne vécurent que pour lui. La belle-mère menait la barque, épargnant à son gendre tout souci matériel, montant même, les jours d'émeute, la garde autour de l'hôtel, avec les sergents de ville. C'était une maîtresse femme. On ne pouvait être plus peuple qu'Eurydice, dite Sophie Matheron, fille d'un marchand de parapluies de la rue des Victoires, mariée au fils d'un marguillier de la Madeleine en la Cité qui, par un premier coup de veine, devint agent de change. Mme Dosne savait que jamais elle ne serait reçue dans le monde et que son gendre seul pourrait lui ouvrir ces portes enchantées. M. Thiers lui obtint en effet ces satisfactions et quelques

autres. Au début de la monarchie de Juillet, l'aristocratie, ralliée à la branche cadette, voulait bien recevoir le ministre, mais non sa femme, et moins encore sa belle-mère. Thiers sut lui forcer la main. Il n'accepta d'entrer dans le ministère de Broglie qu'à la condition que la duchesse de Broglie recevrait sa femme. Petites vanités qui nous semblent aujourd'hui puériles, surtout depuis que l'on sait quels liens rattachaient la duchesse de Broglie, née Albertine de Staël, à Benjamin Constant, amant trop connu de son orageuse mère.

Les carnets de Mme Dosne ne changent pas l'opinion que l'on a pu se faire de la carrière publique de Thiers. Ascension frappante et symbolique : libéral, mais surtout ambitieux, individualiste d'autant plus forcené qu'il est inconscient et même candide, ce jeune homme qui ne voit que lui-même et ne croit qu'à lui seul, s'élèvera d'abord contre le trône légitime, parce que ce trône ne l'accueillerait pas ou lui imposerait un trop long stage. Il sera pour la royauté de Juillet, parce qu'elle le mène au pouvoir, mais en voyant dans le roi lui-même un suprême obstacle : « Le roi règne et ne gouverne pas. » telle est la formule qu'il oppose à Louis-Philippe et dont le prince saisit bien toute l'équivoque. Certes la suite des temps semble avoir donné raison à Thiers et à la théorie du roi-soliveau. S. M. Alphonse XIII déclarait, non sans humour, à un de nos amis : « Un roi a beaucoup moins d'autorité qu'un président de la République », mais, ajoutait-Elle, « il a plus de stabilité ». Comment régner sans gouverner? Comment, du moins, établir entre l'un et l'autre une démarcation absolue, une incompatibilité radicale? Louis-Philippe, qui n'était pas un sot, le fit bien voir à son ministre en rejetant ses ultimatums et en le débarquant par deux fois, avec autant de tact que de finesse.

Après 48, Thiers devient chef du parti modéré, et croit se servir du prince Louis Bonaparte, qu'il contribue à faire élire président. Mais après le coup d'État il est de ceux que, par un délicieux euphémisme, le futur empereur « éloigne momentanément du territoire ». Revenu d'exil, élu député, voilà Thiers remonté sur son cheval. Il se relève par des effets de tribune d'autant plus retentissants que les débats du Corps Législatif sont plus mornes. La chute de l'Empire le trouve en pleine évidence et le hisse au poste suprême. S'il répugne tant à rétablir la monarchie, c'est qu'il se juge lui-même très suffisant comme chef d'État. Il écrase la Commune pour s'unir ensuite avec les républicains, fils plus ou moins dégénérés de la Commune, contre la majorité monarchiste de l'Assemblée, et cette majorité le brise définitivement. Sans la mort qui le surprit quatre ans après, à peine octogénaire, il n'eût sans doute pas désespéré encore

de la fortune, et ses calculs n'étaient pas si vains, puisque c'est à Gambetta, son poulain, que cette fortune vint ensuite sourire.

On n'entend pas nier que Thiers n'ait rendu des services, en 70 surtout. Il avait de vastes capacités, un acquis prodigieux, sans compter un talent de parole dont nous ne pouvons guère plus juger que des vocalises de la Malibran. Ce fut un homme très habile. Fut-ce un grand homme d'État? Sa politique extérieure, sous la monarchie de Juillet, suffirait à justifier toutes les méfiances. Nul ne doute aujourd'hui que Louis-Philippe n'ait eu raison contre lui, en maintenant la paix — tandis que Thiers voulait la guerre — dans les deux crises de 1836 et de 1840. On pourrait dire de lui ce que Taine disait de Hugo, qu'il y avait dans ce bourgeois juste milieu un « garde national en délire ». Ce tempérament guerrier se réveille jusqu'en 1871. On a soutenu — et Thiers lui-même, ou sa belle-mère l'ont répété — que Cavaignac, en 48, avait laissé faire les journées de Juin pour avoir le plaisir de les réprimer. N'en pourrait-on pas dire autant de Thiers et de la Commune? Le grief a été formulé, du reste, et non sans apparence de raison. Qui pourrait dire jusqu'où allait chez ce petit homme la griserie du pouvoir, l'orgueil de commander les troupes et de jouer au Napoléon?

Ces jugements ou ces approximations n'enlèvent rien à l'intérêt des carnets de Mme Dosne. L'œuvre est, répétons-le, anecdotique, presque de prime-saut, et l'histoire y glanera çà et là de jolis traits, des détails justes, précis, souvent même inattendus, des portraits en général peu flattés de Molé, Guizot, Bugeaud, Changarnier, Napoléon III, etc. Certaines observations, certaines réflexions générales arrêteront le moraliste. Mme Dosne, comme son gendre, éclos au grand soleil censitaire, n'avait qu'un profond mépris pour le suffrage universel. En 48, les paysans votent, dit-elle (on ne sait jamais bien quand on doit la séparer de son gendre), pour le prince Louis-Napoléon, parce qu'ils croient que c'est l'Empereur qui est revenu ou ressuscité : « Le peuple croit aussi que ses souffrances vont cesser. » L'esprit public est sévèrement qualifié : « Le plaisir de l'indiscipline est si grand en France que les gens les plus timides y sacrifient par un goût naturel d'indépendance et d'égalité. On ne veut accorder à personne plus de jugement qu'à soi-même. » Le scepticisme est grand, comme le laisser aller : « Le caractère de cette époque est de n'avoir ni des haines profondes, ni des amitiés éternelles. » Enfin, comme contrepoids à l'indiscipline, servilité universelle envers ceux qui détiennent le pouvoir. Mme Dosne note assez cruellement cette « humeur naturelle des hommes qui jette la plupart aux pieds de tous les pouvoirs qui se succèdent », les cohortes de solliciteurs qui

assiègent les hommes d'État : « La tourbe des solliciteurs s'agite plus encore que celle des gens considérables ; il suffit de tenir de loin ou de près à un homme politique pour être accablé de demandes auxquelles il est impossible de donner satisfaction... *Il faut, bon gré mal gré, se faire l'écho de tous ces demandeurs...* »

Citons encore ces lignes sur la presse : « Autrefois, les journaux étaient rares ; ils étaient la représentation des idées, des partis... Le *Journal des Débats* tenait un peu de ce qu'on appelle aujourd'hui le journal mercantile et politique. Il se vendait au gouvernement qu'il appuyait pour de l'argent, croyait-on, et des honneurs ; il voulait, en vendant sa plume, en tirer de la considération, être un roué politique caressé par les hommes considérables, bien vivre, ne croire à rien, n'être fidèle qu'à ses intérêts. M. Bertin de Vaux, premier du nom, devenu depuis pair de France, était le modèle du genre. Il a fait école, mais ses disciples ont dégénéré. Ce sont des roués, mais de plus bas étage. MM. Émile de Girardin et Véron sont les deux principaux spéculateurs de politique... »

Touches libres et vives qui peignent, assez crûment parfois, un temps qui n'a évidemment que de lointains rapports avec le nôtre...

* * *

En même temps que les *Mémoires de Mme Dosne* a paru un livre sur une grande dame que l'homme d'État et sa belle-mère avaient connue de très bonne heure et de fort près, la princesse Mathilde (1). L'auteur, qui signe Jacques de La Faye, a certainement vécu dans l'intimité de cette belle et séduisante personne. Cependant l'adulation ou, si l'on préfère, la sympathie, n'efface pas chez lui les droits de la vérité et c'est, en somme, un portrait suffisamment exact qu'il trace de son héroïne.

Mathilde Bonaparte, fille de Jérôme, roi éphémère de Westphalie, et de la touchante Catherine de Wurtemberg, fut certes la plus belle de toute cette famille où, pourtant, la beauté physique fut commune. Moins florentine de traits, moins profil de médaille que Pauline Borghèse, mais plus sculpturale de corps, elle avait la luxuriance et le magnifique éclat des Vénus. Les amateurs de formes féminines tombaient en extase devant ses épaules. Gustave Flaubert et Jules de Goncourt, sans parler de soupirants moins célèbres, en furent épris jusqu'à devenir stupides et à balbutier comme des enfants.

Le moral de cette Altesse n'était guère au niveau de tant de tré-

(1) *La Princesse Mathilde*, 1 vol. (Émile-Paul).

sors. Intelligente, certes, elle fut surtout remarquable, dans une famille où la chimère et l'aventure tinrent tant de place, par son bon sens et son caractère pratique. Dans la maison de Don Quichotte, c'était une Sancho Pança. Nul n'a mieux su gouverner sa vie au mieux de ses intérêts et prendre ses aises. Son enfance pauvre de fille d'exilé lui avait montré le peu que sont les titres et les dignités sans la fortune. Aussi ne rêva-t-elle que du Pactole. En 1840, tandis que Louis-Napoléon Bonaparte, son très inflammable cousin germain, violemment épris d'elle, se faisait arrêter à Strasbourg pour lui conquérir un trône, elle convolait avec le Russe Anatole Demidoff, petit-fils d'un homme de rien, un fabricant d'armes et un exploiteur de mines créé comte par Alexandre Ier. Mais si ce petit-fils de moujik était le plus récent des nobles, il en était aussi le plus opulent. De son père, ministre de Russie à Florence, il tenait le fabuleux palais de San-Donato, avec une galerie de tableaux digne d'un prince et une bibliothèque dont les amateurs se disputent aujourd'hui les somptueuses reliures romantiques.

Toute une cour d'artistes vint y aduler la jeune comtesse et la griser de ses hommages. C'est dans leur nombre que Mathilde distingua tout d'abord celui qui, durant un quart de siècle, devait être son chevalier servant. Il s'appelait le comte de Nieuwerkerke et, bien que de sang hollandais, il se vantait d'avoir eu pour aïeule une des maîtresses fugitives de Louis XV. Ancien page de Charles X, ce gentilhomme s'était, après 1830, adonné à la sculpture. Si l'on pouvait discuter son talent, qui n'a laissé que peu de traces, on ne contestait pas ses dons physiques et l'énormité de ses dimensions. C'était, a dit un des familiers de la princesse, « le plus bel homme de la terre. Avec l'ampleur de son torse, sa barbe de fleuve, sa grande taille, son front découvert rejetant les cheveux en arrière, c'était la personnification de la puissance masculine... » En fait d'hommes, Mathilde Demidoff semble avoir partagé les goûts de Catherine II...

Un coup de knout habilement exploité amena presque aussitôt entre les époux la séparation la plus fructueuse... pour l'épouse. Le tsar, à la vue du sang marbrant les plus belles épaules du monde, condamna aussitôt le brutal à servir à sa femme une pension annuelle de cinq cent mille francs, somme qu'il faudrait multiplier par dix pour avoir sa valeur actuelle. Voilà le problème du pain résolu. Riche désormais et sans contrainte, la fille de Jérôme revient à Paris jouir de sa fortune et de sa liberté. 1848 éclate. Le cousin jadis évincé devient président de la République, puis empereur. De nouveau, il lui offre sa main, la droite, tandis que la gauche s'arrache à l'encombrante miss Howard... Mathilde hésite un instant, mais

la fortune est chanceuse et les trônes sont fragiles. Pourquoi ne pas rester ce que l'on est? Mieux valent, aux yeux de Mme Demidoff, les joies un peu basses, mais sûres, qu'elle goûte, que des bonheurs plus hauts, mais incertains et sujets à des troubles infinis... Napoléon III pourra épouser une Espagnole de rencontre. Mathilde se contentera d'être nommée princesse, de recevoir une belle dotation, avec le palais de l'Élysée. Elle acquerra en outre le château de Saint-Gratien. Son maître et favori Nieuwerkerke, pour qui, belle d'impudeur, elle ne craint pas de solliciter, sera directeur des Beaux-Arts. Elle aura sa petite cour d'artistes et de gens de lettres, ses chats, ses chiens — en un mot, comme disait Mme de Tencin, « ses bêtes »...

Quand l'Empire tombera, la princesse ne sera hantée que d'une crainte : celle de l'exil. Aussi fera-t-elle des pieds et des mains pour désarmer les rois du jour : tandis que sous le règne de son cousin, son salon accueillait toutes les critiques, il les proscrit maintenant et nulle allusion malséante n'y vient blesser les chefs de la République. La princesse est « loyaliste » jusqu'au bout. Quand Taine prononce sur la Révolution son jugement sévère et irréfutable, elle réplique par cette remarque toute personnelle : « Sans la Révolution, je vendrais des oranges sur les quais d'Ajaccio ». Cependant, on eut tort de dire qu'elle était « dreyfusarde », comme le bruit en courut lors de la célèbre affaire. C'est un bruit qu'Anatole France, un de ses anciens familiers (mais peu goûté d'elle), accueillit un jour devant nous d'un haussement d'épaules. La princesse s'était vouée au culte de son oncle, puis aux joies plus apaisées que laisse encore la vieillesse. Après Nieuwerkerke, l'émailleur Claudius Popelin, qui lui avait succédé, était mort à son tour. La nièce de Napoléon attendit d'avoir quatre-vingt-quatre ans pour les rejoindre dans la tombe.

Paul Ballaguy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. VICTOR AUGAGNEUR

Le scrutin d'arrondissement, qui est un scrutin de coalition, nous a ramené M. Victor Augagneur. Et ce ne fut point une des moindres surprises des nouveaux que de se découvrir collègues de ce proconsul historique, — et de savoir, à n'en pas douter, par les biographes, qu'il a soixante-treize ans.

Ils admirent, sans le bien connaître, ce vieillard énergique et très beau, d'allure dégagée et souple. Ils savent confusément qu'il fut, à Lyon, le prédécesseur, puis l'adversaire de M. Edouard Herriot, qu'il fut gouverneur aux colonies, et aussi que cet ancien chef de l'extrême gauche est rentré au Parlement comme républicain national. Mais ils le connaissent mal. Peut-être ne le connaîtront-ils jamais mieux.

M. Augagneur rentre au Parlement trop tard, ayant perdu l'habitude des couloirs, et n'ayant jamais eu le sens des intrigues. Il a le goût de l'autorité et du commandement, plus que de la popularité. Et, malhabile à manœuvrer dans un milieu qu'il connaît mal, il est regrettable qu'il n'en soit pas, en retour, mieux connu. Combien sauront qu'il fut un orateur redoutable et craint, et qu'il fut aussi un causeur charmant, plein de verve, d'ironie et de clarté? Nul homme, pourtant, ne fut naguère plus attaqué. Son indépendance hautaine, la sécheresse impérieuse de ses manières lui firent beaucoup d'ennemis. Les intérêts qu'il froissa, les ambitions qu'il déçut, les mystiques qu'il méprisa durement, se liguèrent furieusement contre lui. Jamais cependant M. Augagneur n'abandonna la partie. Il aime à lutter seul, et sa joie est de vaincre, contre tous. C'est

par là que sa carrière est intéressante. Regrettable souvent, car il fut un sectaire haineux, et aussi un ambitieux passionné. Mais exemple constant et admirable d'indépendance et d'énergie.

M. Augagneur est né à Lyon en mars 1855 d'une famille conservatrice. Il fut un étudiant remarquable, à la fois brillant et opiniâtre. A trente ans, en 1886, il était agrégé de chirurgie. En 1895, à quarante ans, ses neuf années d'agrégation à peine expirées, il était titulaire de la chaire de pathologie externe à la Faculté de médecine de Lyon. Mais déjà il était mêlé étroitement aux luttes politiques de sa cité. Déjà il était entré dans ce parti radical lyonnais, d'une si curieuse tradition, et son ambition impatiente attendait la première place que détenait depuis si longtemps le vieux et populaire Gailleton. Gailleton, médecin en chef de l'Antiquaille et professeur de clinique des maladies cutanées était maire de Lyon depuis longtemps. Il représentait à la tête de la grande ville ou plutôt de la République Lyonnaise, où les éléments de gauche avaient écrasé l'orthodoxie libérale, un radicalisme conciliant et assagi auquel Augagneur allait substituer par la suite un radicalisme autrement autoritaire et brutal. Gailleton, qui fut un grand homme d'affaires en même temps qu'un grand administrateur, était un vieux routier de la politique, que son expérience et son scepticisme rendaient merveilleusement propre au rôle d'arbitre. Radical, il ménageait cependant avec une fine prudence tous les intérêts. C'est ainsi qu'il décourageait, en noyant le poisson, comme on dit, les initiatives qui tendaient à créer à Lyon un lycée de jeunes filles : ce trait entre mille. En 1900, il dut se retirer et céder la place à Augagneur, qui eut vite fait de faire régner sur la ville une atmosphère de bataille. Brouillé avec sa famille, avec tant de ses anciens amis, il imposait sans pitié sa volonté, autocrate redoutable, contre qui se tramaient sans cesse des complots de couloirs, et qui triomphait toujours, non sans une sarcastique rudesse. En 1904, Augagneur devint député. Il n'était pas dans les traditions lyonnaises, jusque-là, que le maire de Lyon fût parlementaire. Mais, habitué à tout plier à sa volonté, Augagneur se fit élire à la Croix-Rousse, lors d'une élection partielle, à la mort de son ami Krauss. L'année suivante, il se démettait, appelé au gouvernement général de Madagascar, et laissait le mandat législatif à Victor Fort et le municipe à Edouard Herriot qu'il avait, en quelque sorte, réchauffé dans son sein, et amené au radicalisme. De son gouvernement général de Madagascar, date la grande célébrité d'Augagneur. Exactement, il se fit tant d'ennemis qu'il dut faire tête de tous côtés. Il avait certainement engagé une lutte terrible à Madagascar contre les congrégations que le général Gallieni passait pour avoir favorisées. Mais Hippolyte Laroche, successeur de Gallieni, qui était un protestant convaincu,

avait donné tous ses soins à développer l'influence des missions protestantes. C'est contre ces missions protestantes, dont il n'admettait pas l'immixtion, qu'Augagneur engagea la bataille : « Le catholicisme, disait-il, vous enchaîne par une chaîne de fer. Le protestantisme vous passe au cou une chaîne de caoutchouc autrement insupportable et perfide... » Les missions protestantes persécutées ont la dent mauvaise et le bras long. Il fallut à Augagneur une énergie tenace pour tenir le coup pendant des années. De là date la légende d'un fameux canapé qu'il avait fait, disait-on, réparer pour une forte somme. Aujourd'hui, il accueille avec une souriante philosophie ce souvenir qui témoigne surtout, dit-il, de sa verdeur. Mais à l'époque, l'affaire fut exploitée avec insistance, et aussi celle de la pension qu'il se fit concéder pour infirmité, et encore une aventure féminine qui témoignait, elle aussi, de sa verdeur, mais qui fit quelque tapage aux environs du Palais-Bourbon. Et comme les catholiques de Lyon n'avaient pas pardonné à Augagneur ses implacables rigueurs, il était le point de mire d'attaques convergentes et sans pitié. Il était homme à se défendre et à tirer son épingle du jeu. J'ai dit qu'il avait demandé sa retraite, comme une manière de récompense nationale, et pour braver ses détracteurs. Et, pour prouver qu'il n'avait point perdu à Lyon sa popularité, il s'y fit réélire député par le III^e^ arrondissement (la Guillotière), où son vieil ami Brunadot, un serrurier radical-socialiste d'ancienne tradition lyonnaise, lui céda son siège. Réélu en 1914, il devait être battu en 1919. Entre temps, il avait été ministre des Travaux publics en 1911 dans le ministère Caillaux, et ministre de l'Instruction publique en 1914 dans le cabinet Viviani. Aux premiers jours de la guerre, il échangea ce portefeuille contre celui de la Marine, et ses ennemis qui n'avaient pas désarmé continuaient à l'attaquer furieusement. Lui, répondait du tac au tac, toujours impérieux et brutal. Quand l'amiral Lacaze, présenté par M. Briand, vint à Paris pour le remplacer, Augagneur, en quittant le ministère, laissa comme cadeau à son successeur une punition de huit jours d'arrêts que celui-ci, tombé du pouvoir, exécuta d'ailleurs scrupuleusement. M. Augagneur, qui a commencé sa carrière politique en déconcertant ses amis, aime à étonner. Et l'âge n'affaiblissait point son goût de l'autorité. Il y avait longtemps déjà — bien avant Madagascar — qu'on l'appelait l'Empereur. Mais même encore à la veille d'une évolution, M. Augagneur était en conflit latent avec son successeur, M. Herriot, et déjà la société lyonnaise se divisait en deux camps adverses. M. Herriot, d'origine modérée, mais dévoré d'une ambition sans limites, avait compris que la cause des modérés était perdue à Lyon. Amené au radicalisme et devenu le premier adjoint de M. Augagneur, il avait succédé à son chef, d'autant plus aisément que sa jeunesse sym-

pathique lui faisait une popularité. Ses défauts ne s'étaient pas aggravés au point de devenir des tics insupportables. Sa vanité maladive ne s'était pas encore exaspérée, et sa rancune vindicative n'allait pas alors jusqu'à poursuivre les critiques de sa popularité. Surtout, il n'avait point atteint à cette malhonnêteté intellectuelle particulière, et à cette manie de la persécution qui caractérise toutes ses harangues.

Mais il avait déjà une tendance, habilement voilée, à la duplicité, et il s'appliquait heureusement à démêler les défauts qui avaient perdu M. Augagneur afin de les éviter. M. Augagneur était agressif et brutal : il fut toute conciliation et serviabilité. M. Augagneur avait donné au radicalisme lyonnais, par les origines mêmes de sa carrière et la force des circonstances, un caractère de violence anticléricale curieux : lui, alla dîner chez les sœurs, et, prêt à tout céder au fond à la démagogie de son parti, il se dépensait à Lyon en bonnes paroles apitoyées ou tolérantes qui lui firent une réputation. Surtout, en possession de la place, il s'efforça de ne plus la lâcher. M. Augagneur avait suivi la tradition lyonnaise, qui solidarise les intérêts du prolétariat d'artisans avec ceux de la petite bourgeoisie radicale : M. Herriot s'efforça d'étendre l'opération et de cimenter, hors du cadre spécifiquement lyonnais, l'étroite alliance électorale des radicaux et des socialistes. Ainsi, par la formule démagogique du Cartel, qui d'ailleurs n'est point viable, il ruinait dans ses bases mêmes le vieux parti républicain socialiste lyonnais dont M. Augagneur avait exprimé, avec une violence combative, les tendances historiques. Déjà, aux premières années du municipe Herriot, la brouille était latente entre les deux hommes et leur clientèle. A un voyage que le proconsul fit à Lyon, le hasard réunit les deux hommes à déjeuner, et ce fut une série d'allusions perfides, par où les initiés mesurèrent la force qui les séparait : ils ne devinaient pas que M. Herriot, qui devait livrer la France à Léon Blum, livrerait automatiquement Lyon aux révolutionnaires les plus extrémistes. Mais, à ce moment, l'étoile de M. Augagneur avait pâli. Celui-ci, jacobin avant tout, avait appuyé de tout son crédit l'effort national de M. Clemenceau : il n'était point ministre lui-même, mais il avait donné en otage son vieux camarade Colliard, qui devait partager sa fortune et sa disgrâce. En 1919, brouillé avec les modérés, brouillé avec M. Herriot contre qui il avait soutenu la querelle du préfet Marty, éloigné des socialistes, M. Augagneur livra bataille sur une liste à part, qui fut écrasée entre les autres. C'est alors qu'il alla comme gouverneur général en A. E. F. Sa mission n'eut point de succès éclatant : il est vrai qu'il avait joué la difficulté, et que la réussite en A. E. F., dans les conditions actuelles, est impossible. Dès ce moment, il était rallié à la politique nationale, et, en 1924, il prit courageusement la tête de la liste qui, dans le Var,

combattit le Cartel et fut vaincue. Il devait prendre sa revanche en 1928. *Son énergie allait vaincre tous les obstacles. Il se présenta à Lyon, dans son III*e *arrondissement, après dix ans d'absence, contre le lieutenant chéri d'Edouard Herriot, Moutet, l'autre tête du Cartel lyonnais. Seul, sans journal, encerclé dans une redoutable conspiration du silence, il mena la bataille avec sa rude vigueur, et triompha. Élu, il s'inscrivit au groupe unioniste, aux côtés de Franklin-Bouillon. Cette fois, ses vieux adversaires de droite l'avaient amnistié. Contre le péril du Cartel et la dangereuse duplicité de son chef, ils n'avaient voulu voir que le lutteur infatigable qui s'affirmait guéri du sectarisme ancien, et faisait appel à l'union de toutes les bonnes volontés nationales. C'est pour M. Herriot un échec sérieux. Mais que peut M. Augagneur, aujourd'hui, à Lyon, menacé par la révolution? Il est peut-être revenu trop tard. N'était-il pas intéressant, en tous cas, de signaler ce bel exemple de ténacité, de vigueur et d'indépendance? Et ne peut-il être beaucoup pardonné à un adversaire souvent impitoyable et brutal, mais dont le caractère a toujours ignoré les servitudes des mots d'ordre hypocrites et de la basse popularité?*

***

Le Théâtre : *Les bonnes pièces de l'année.*

Il a paru, au cours de la saison qui vient de finir, deux très bonnes pièces : *Léopold le bien-aimé*, de M. Jean Sarment, et *Siegfried*, de M. Jean Giraudoux ; quatre dignes d'intérêt à des titres divers : *Ève toute nue*, de M. Nivoix ; *le Bocal vert*, de M. Vialar ; *le Coup du deux décembre*, de M. Zimmer ; *la Chienne aux yeux de femme*, de M. Noé ; il faut ajouter encore deux ouvrages littéraires dont le succès a été remarquable : le *Chantecler* d'Edmond Rostand, et une adaptation des *Oiseaux* d'Aristophane par M. Zimmer. Tel est l'actif de l'art dramatique entre octobre 1927 et juin 1928.

Léopold le bien-aimé, c'est le meilleur ouvrage qu'ait encore donné l'auteur du *Pêcheur d'ombres* dans la veine de la comédie légère. Nous avons dit qu'il ne faut pas confondre la comédie licencieuse de mode au boulevard avec la véritable comédie légère dans la ligne de Marivaux ou de Musset. C'est assurément, toutes choses inégales d'ailleurs, à l'auteur des *Comédies et proverbes* que M. Sarment s'apparente du plus près. Comme lui, il a mis à la scène avec dilection un personnage fantasque, un peu bohème, au fond très fin et très bien élevé, qui a beaucoup lu Shakespeare, et qui exprime tantôt l'âme de l'auteur, une âme très délicate où la poésie se joue auprès de l'ironie, et tantôt la mélancolie un peu déclamatoire qui est de mode chez les générations où l'action n'a pas été la sœur du

rêve. Dans *le Pêcheur d'ombres* et même dans *la Couronne de carton*, il y avait déjà trop de talent pour que ces œuvres ne fussent pas déjà originales. Dans la moins bonne pièce de M. Sarment même, dans le *Mariage d'Hamlet*, on trouvait encore de beaux fragments et un ton bien à lui. Dans *Je suis trop grand pour moi*, il y avait l'esquisse d'une grande œuvre. Puis, en trois fois, M. Sarment s'est installé au premier rang dans les genres délicats et tempérés. Sa pièce la plus récente, ce *Léopold le bien-aimé*, est une exquise variation sur une donnée très subtile et très neuve fournie par l'imagination. Cette vertu cardinale des arts occupe ici le rang qui lui est dû, et c'est elle aussi qui triomphe associée à l'intelligence dans l'autre très bonne pièce de la saison, le *Siegfried* de M. Giraudoux.

Le cas est différent du précédent. M. Sarment est un auteur né, qui progresse, et qui donnera sa vraie mesure après quarante ans. M. Giraudoux au contraire a rencontré deux fortunes d'un seul coup : un genre qui convenait à ses dons, un sujet qui touche en France tous les cœurs à travers les esprits. *Siegfried* ne doit rien de son succès à l'adresse de l'auteur, mais à l'intelligence avec laquelle il a su transposer en pleine imagination le pathétique du sujet, les jeux d'un style raffiné et d'un esprit subtil.

Ces deux pièces ont paru l'une et l'autre chez M. Jouvet, à la Comédie des Champs-Élysées. En pleine veine, ce directeur a complété sa saison avec le *Coup d'état du deux décembre*, qui n'est pas le meilleur ouvrage de M. Zimmer, et où l'on retrouve l'âpre verve du *Veau gras* plutôt que la forte imagination de *Bava l'Africain*. S'il fallait apparenter cet ouvrage, on pourrait y voir le comique de Labiche rehaussé par le dur ton du Théâtre Libre. C'est de cette dernière école que relève aussi *le Bocal vert* de M. Vialar à travers l'imitation peut-être un peu trop fidèle de la tragi-comédie de MM. Amiel et Obey, cette *Souriante Madame Beudet* qui demeure, avec les ouvrages de M. Vildrac, le meilleur de l'héritage de M. Antoine.

C'est au contraire du seul Musset que relève *la Chienne aux yeux de femme*, ouvrage qui a imposé au boulevard le nom de M. Noé comme *Ève toute nue* imposait celui de M. Nivoix. Ces tout jeunes gens rejoignent cette année le groupe qui s'était enrichi l'an passé de M. Lemarchand et de M. Espiau. Chez M. Nivoix encore, l'influence de Musset se mêle curieusement à celle du Théâtre Libre. De la première source viennent la mélancolie, l'ironie, le goût des fins secrets sentimentaux. Mais c'est du Théâtre Libre que viennent le goût d'une certaine sécheresse de lignes, et le besoin de généraliser à la faveur d'une très mince anecdote.

Telle semble donc la double influence qui agit sur les meilleurs d'entre les jeunes auteurs. Ceux même qui croient faire progresser l'art dramatique en assouplissant l'instrument et en multipliant les démarches de l'analyse, c'est-à-dire en étendant l'investigation à des temps et à des lieux de plus en plus nombreux, se réclament

encore à la fois de la coupe libre des « Spectacles dans un fauteuil », et de la « tranche de vie » qui fut l'idéal du réalisme chez M. Antoine.

Les raisons qui firent que *Chantecler* s'est relevé en 1927 de son échec initial ne sont pas simples. On avait trop attendu la pièce, on eut une déception quand elle parut ; Rostand avait été trop heureux, la jalousie et l'injustice insistèrent au défaut de l'armure. Les interprètes, le grand acteur Lucien Guitry et Mme Simone, n'étaient des lyriques ni l'un ni l'autre. Cette saison, M. Francen soutint fort bien son rôle écrasant. A l'origine, une mise en scène minutieuse, selon le réalisme du Théâtre Libre, allait en sens inverse de l'imagination du poète. En 1927, décors et costumes étaient librement stylisés, fort riches et réussis. Mais toutes ces raisons ne relèvent encore que des éléments extérieurs. On peut y ajouter que le public a de plus en plus l'habitude des images du cinématographe, et qu'il trouvait à satisfaire dans *Chantecler* à la fois son goût ordinaire pour le spectacle et les grands besoins invétérés dans les âmes, poésie, héroïsme, dont *Chantecler* apporte à tout le moins l'illusion.

La même année a vu le long et profond succès des *Oiseaux* d'Aristophane adaptés pour le théâtre de l'Atelier par M. Zimmer. Ici, à côté de la poésie du sujet et du décor, le public goûtait la grande verve satirique, si puissante d'abord qu'elle agit à travers le temps, et qui, d'autre part, s'exerçait dans la démocratie athénienne finissante contre des hommes, des idées, des scandales et des maux que le public ne connaît que trop, car notre époque en offre partout les redoutables équivalents.

Quand on aura rappelé d'un mot que M. Amiel a donné cette année une pièce qui n'est pas sa meilleure, que M. Lenormand en a donné une trop désobligeante pour qu'elle pût réussir en dépit du talent, que M. Piéchaud a fait jouer à la Comédie-Française un petit acte plein des plus fines qualités, et que M. Pellerin a été ramené à sa vraie place par l'insuccès d'une pièce qui va du médiocre au pire, on aura achevé la revue des œuvres qui, dans la production contemporaine, peuvent encore se rattacher de près ou de loin à l'art littéraire.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

France. — *La roi Alphonse XIII et M. Doumergue inaugurent le tunnel du Transpyrénéen, qui reliera directement Pau et Saragosse* (18 *juillet*).

— *Rossé, Schaal et Fasshauer, les autonomistes condamnés par la*

cour d'assises de Colmar, sont graciés (17 *juillet*). *Le quatrième condamné, Ricklin, l'est également, quelques jours après, son pourvoi en cassation ayant été rejeté* (23 *juillet*).

L'ACCORD NAVAL FRANCO-BRITANNIQUE. — *Sir Austen Chamberlain annonce à la Chambre des communes la conclusion d'un compromis franco-britannique sur la question du désarmement naval* (31 *juillet*).

LE PACTE KELLOGG ET LES PROBLÈMES DE LA PAIX. — *Toutes les puissances déclarent successivement adhérer au projet Kellogg. L'Angleterre, toutefois, à condition que le nouveau pacte ne porte pas atteinte aux réserves qu'elle a déjà faites* (18 *juillet*).

On annonce que le pacte sera signé à Paris le 27 *août.*

Une partie de la presse allemande fait une campagne tendant à empêcher M. Stresemann d'aller signer le pacte à Paris. Elle prend prétexte d'une demande d'extradition formée par le gouvernement français, contre quatre Allemands condamnés, à Landau, pour insultes au drapeau français. Après une démarche de l'ambassadeur du Reich au Quai d'Orsay, on annonce que l'incident sera réglé à l'amiable entre les deux pays. La commission interalliée de Cologne retirera purement et simplement la demande d'extradition (30 *juillet*).

— *L'idée de l'évacuation anticipée de la rive gauche du Rhin fait des progrès. M. Austen Chamberlain l'examine favorablement, tout en déclarant aux Communes que les Anglais resteront sur le Rhin aussi longtemps que les Français* (18 *juillet*).

Le même jour, M. Winston Churchill, chancelier de l'Echiquier, déclare que l'Angleterre examinera attentivement toute proposition relative à un règlement final des réparations, à condition que les droits et intérêts légitimes de l'Angleterre soient sauvegardés.

VERS L'« ANSCHLUSS ». — *Les fêtes du centenaire de Schubert, à Vienne, servent de prétexte à une colossale manifestation pangermaniste.* 180 000 *chanteurs allemands défilent dans les rues de la capitale autrichienne. Le chancelier Seipel prononce un discours prudent, mais le président socialiste du Reichstag allemand, M. Lœbe, laisse voir clairement sa pensée : « Un seul peuple, une seule nation, » dit-il aux Viennois qui l'acclament* (22 *juillet*).

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1928. 36920.